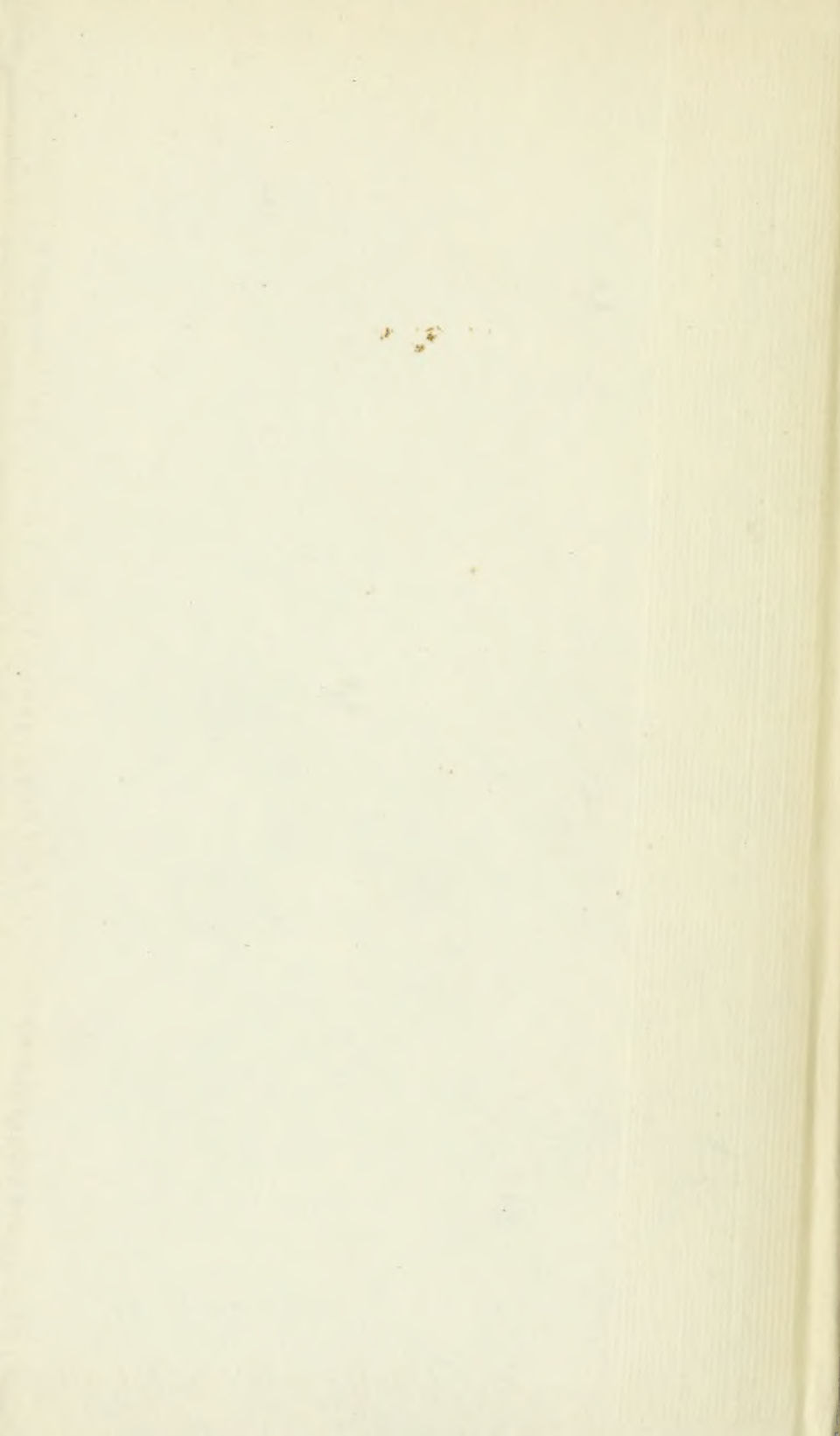
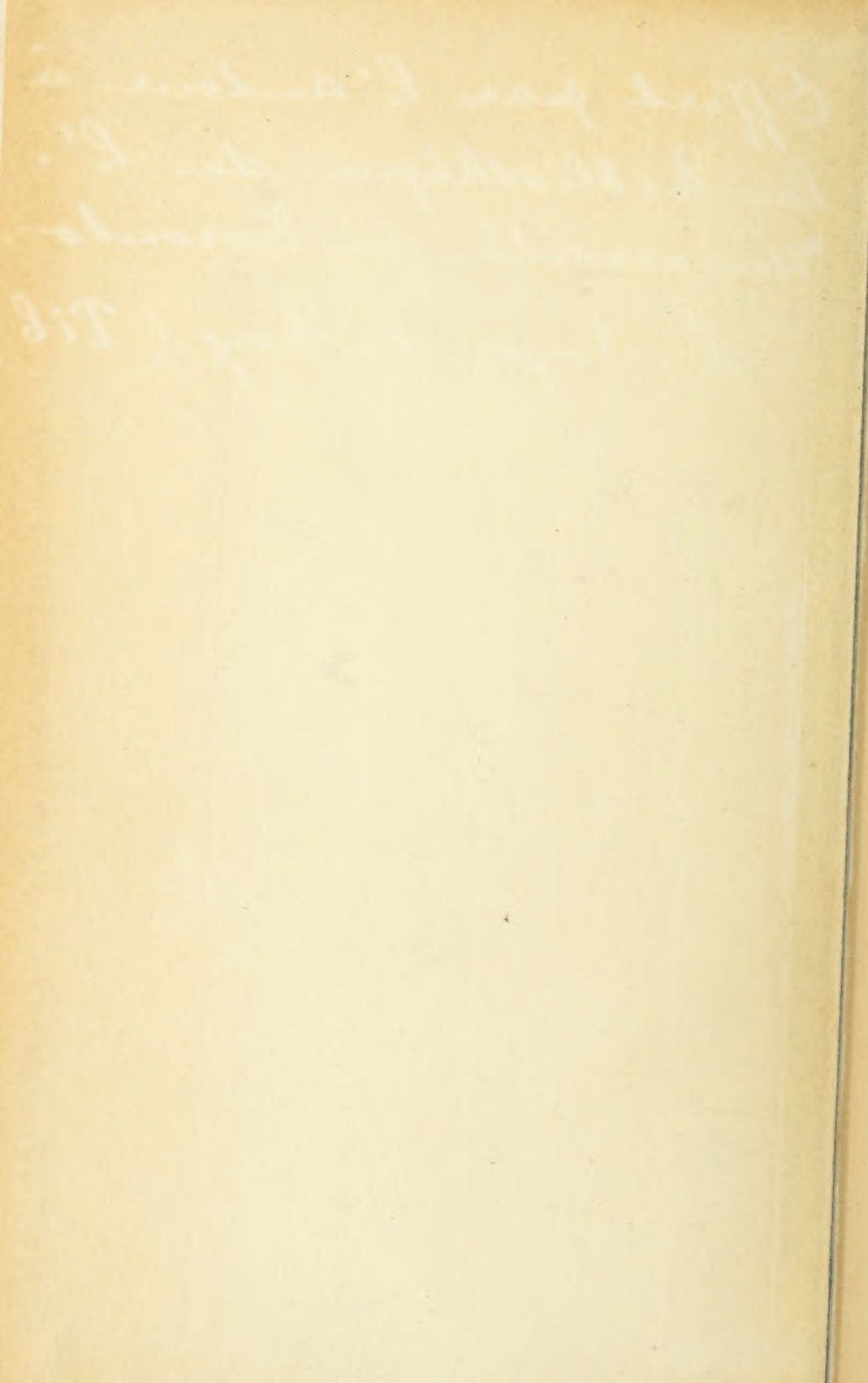


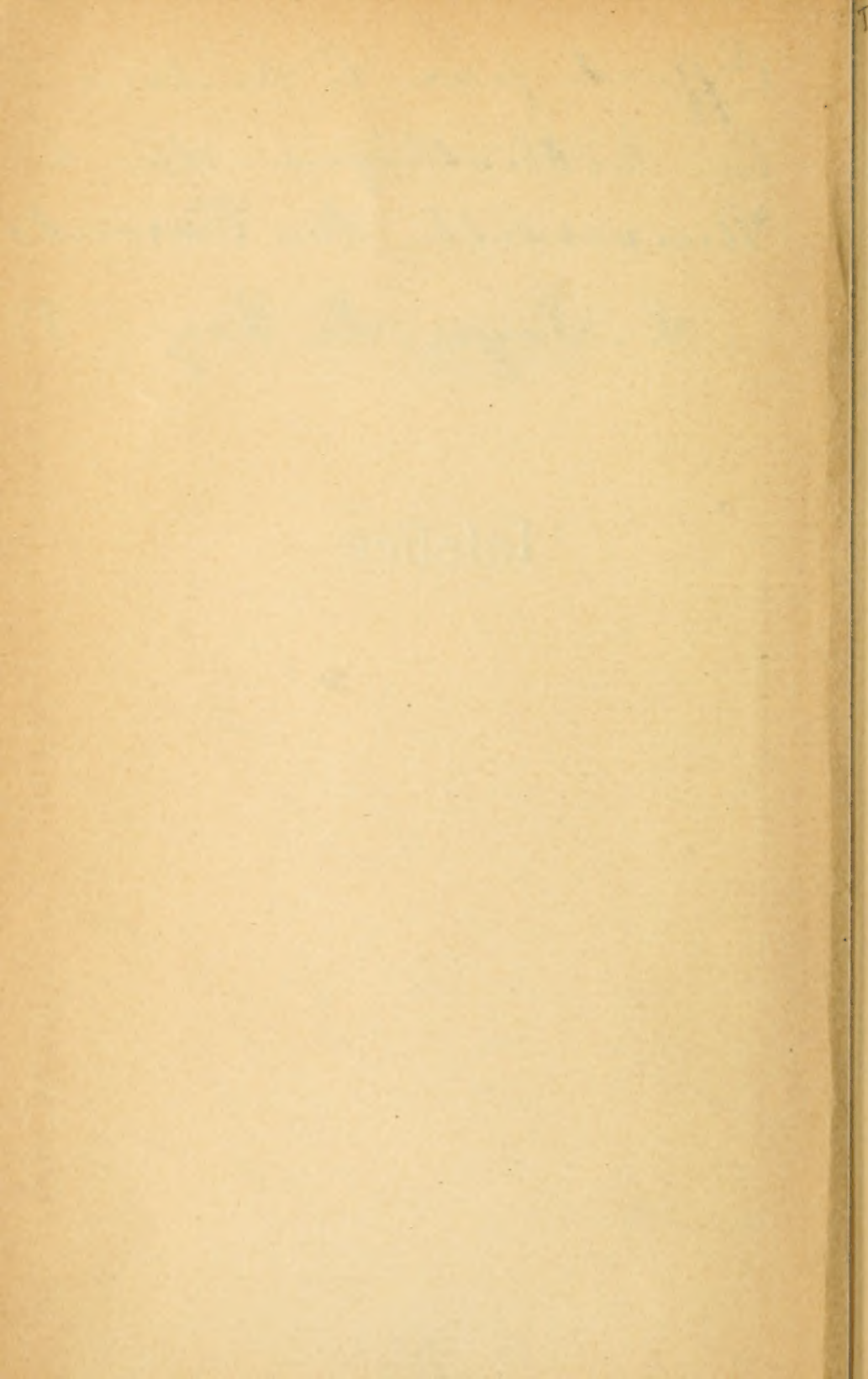
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY





Offert par l'auteur à
la Bibliothèque de l'
Université de Toronto.
L. Soyez, Le Roy (Tib

Infelice



5520

TIB (pseud.)

Infelice

ROMAN

adapté de l'anglais



25104f
3.2.31

PARIS

ÉDITIONS DE LA PLUME

31, RUE BONAPARTE, 31

MCMIII

12/

DU MÊME AUTEUR :

COEUR FIER

aux éditions artistiques et littéraires

28, Rue Grande-Chaussée, LILLE

En préparation :

AMOUR ET VAILLANCE

et

NOTRE "THÉOLOGIE" ET SES ÉCRITS

CHAPITRE PREMIER

— Lui avez-vous dit que le Docteur était sorti ?

— Je lui ai dit, madame ; elle m'a répondu qu'elle attendrait.

— Mais, Hannah, je ne sais à quelle heure mon frère rentrera ; de plus, je crains que le mauvais temps de ce soir ne l'oblige à séjourner en ville cette nuit. Conseillez donc à cette dame de revenir demain dans la matinée.

— C'est ce que j'ai déjà fait ; mais elle m'a laissé entendre que son désir était de ne pas quitter la maison sans avoir vu le Docteur ; puis, je l'ai entendue donner l'ordre au cocher de revenir ici dans deux heures, pour la reconduire à la gare.

— Où l'avez-vous fait entrer ? Pas dans cette petite pièce sombre et froide, j'espère ?...

— Elle n'a voulu entrer nulle part ; elle s'est

assise sur une des chaises du vestibule, où je l'ai laissée.

— Réception hospitalière!... Désirez-vous qu'elle gèle? — Allez la prier de vouloir bien entrer dans le bureau, près du feu.

Comme Hannah quittait la chambre afin d'exécuter l'ordre qui lui avait été donné, M^{me} Lindsay se leva, et ajouta deux bûches de bois de chêne à la masse de charbon qui brûlait entre les brillants chenêts de cuivre; ensuite, elle recula avec précaution, sur le foyer, loin de la flamme, la théière d'argent et le plat recouvert qui contenait le souper du pasteur.

A ce moment fut introduite la visiteuse. Ainsi qu'Hannah, la sœur du pasteur s'arrêta émerveillée, et considéra curieusement cette forme enveloppée de fourrures et le visage voilé de l'étrangère.

— Que je ne vous cause aucun dérangement! dit la jeune femme à M^{me} Lindsay; j'ai affaire uniquement au Dr Hargrove, et je ne crains pas le froid.

Elle voulait même se retirer; mais elle céda devant l'insistance de la maîtresse de la maison, qui lui dit en refermant la porte :

— Asseyez-vous, je vous prie. Cette place est à votre entière disposition.

Puis, s'adressant à la domestique, M^{me} Lindsay lui commanda d'apporter le thé dans la salle à manger, et de ne pas attendre davantage le retour de son maître.

Avec une marque évidente de mécontentement, le froncement de ses épais sourcils, Hannah obéit. Elle alla raviver le feu qui couvait dans le foyer de la salle à manger ; et, là, remuant lentement sa tête grise, elle murmura :

— Maintes fois, ai-je entendu dire par mon père, « Mystère engendre misère » ; donc, croyez-en ma parole, il y a tout à craindre lorsqu'une femme évite la société des personnes de son sexe, pour rechercher exclusivement les conseils et la sympathie des hommes.

— Oh ! Hannah, la charité ! N'oubliez pas que vous vivez dans une maison où cette vertu doit particulièrement s'exercer, et où la médisance est interdite. — Tous les malheureux, les affligés, viennent ici, vous le savez, afin d'être consolés ; il se pourrait que cette dame fût dans la peine... Avez-vous remarqué comme sa voix tremblait ?

— Oui, oui, j'ai remarqué... Je forme néanmoins des vœux pour que toute l'argenterie soit encore demain à sa place. — Bonne nuit !

On était à une de ces soirées de tempête de la fin

de janvier, et bien que la pluie, qui était tombée sans interruption pendant tout le jour, eût cessé vers la brune, le vent froid du nord secouait encore les branches des chênes séculaires qui entouraient le presbytère, et en précipitait, en averses, les gouttes contre les fenêtres. Pas une étoile n'était visible ; enfin, comme la nuit s'avancait, le vent redoubla de violence, mugissant et sifflant tristement autour de la vieille maison de briques, dont les cheminées, recouvertes d'un manteau de lierre, avaient lutté contre les orages pendant plus de soixante-dix ans.

Les aiguilles de la pendule de porcelaine de Sèvres marquaient alors neuf heures. M^{me} Lindsay s'attendait à entendre le son clair et doux de la pendule, quand d'autres bruits la firent tressaillir : c'étaient d'abord l'aboiement aigu d'un chien, puis d'impatients grattements de pattes à la porte d'entrée. Immédiatement, elle devina qui pouvaient être les nouveaux arrivants, et s'empressa d'aller les recevoir.

Elle ne fut pas déçue : un homme d'un certain âge entra, précédé d'un terrier noir et feu.

— Peyton, qu'est-ce qui a pu vous retenir si tard ? interrogea la sœur du pasteur.

— J'ai été appelé à Beechgrove pour baptiser la fille de Susan Moffat, mais l'enfant étant morte à huit heures, j'ai voulu rester quelque temps près de la mère, anéantie par cet affreux malheur. — Pauvre Susan ! C'est pour elle un coup terrible : elle chérissait tant son enfant !...

Puis, s'adressant au chien qui, entrant dans la maison, commençait à s'agiter :

— Allons ! Biörn, calmez-vous !

Dans le vestibule, M. Hargrove se débarrassa de son lourd manteau, tandis que le terrier, qui allait et venait, en levant le nez, aboyait furieusement.

— L'instinct de cette bête le trompe rarement, reprit M^{me} Lindsay. Une étrangère se trouve ici ; elle vous attend dans le bureau, afin de vous causer. — Mais, avant que de la voir, laissez-moi vous servir votre souper : vous devez, probablement, avoir faim et sentir également le besoin de vous reposer.

— Merci, lui dit son frère, je désire, avant tout, me rendre près de cette personne, qui, sans doute, a une communication urgente à me faire.

Aussitôt, il se dirigea vers le bureau, suivi de Biörn, et il y entra si doucement, que la visiteuse, assise en face de la cheminée, le dos tourné à la

porte, ne l'entendit pas et ignora sa présence, jusqu'à ce que le chien, jappant, s'élança vers elle.

Alors, de suite, elle se leva : et, allant de quelques pas au-devant du pasteur :

— C'est au Révérend Peyton Hargrove que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame ; que puis-je faire pour vous ? — Veuillez, je vous prie, prendre ce fauteuil.

Mais elle, faisant un mouvement pour éloigner le siège qu'il lui tendait, dit avec véhémence.

— Ne me reconnaissez-vous pas, Docteur ?

Et, comme celui-ci l'examinait attentivement, une expression d'étonnement, d'embarras, se lut sur sa physionomie.

La clarté du feu et les reflets adoucis de la lampe tombaient en ce moment sur la visiteuse : elle avait une de ces ravissantes figures telle qu'on en voit dans ces idéales « Visions célestes » de Frate, mais pâlie par quelque poignant chagrin, qui avait ravi à ses lèvres la fraîcheur et le velouté de la rose, à ses grands yeux bruns l'auréole de l'espérance.

— Si je vous ai connue, répondit-il, je vous ai certainement oubliée !

— Oh ! ne dites pas cela !... rassemblez vos souvenirs : vous seul pouvez établir mon identité. — Il y a quatre ans, je me trouvais ici, dans cette même pièce... essayez de vous rappeler...

En même temps qu'elle parlait, elle se rapprochait de lui, il entendit sa respiration précipitée et vit le tremblement convulsif de ses membres.

— Quelle circonstance particulière marqua notre première entrevue ? demanda-t-il.

Puis, subitement, portant la main à son front :

— Votre voix, pourtant, ne m'est point tout-à-fait étrangère... Mais...

— Mon Dieu ! suis-je donc si entièrement changée ! s'exclama la visiteuse. Ne vous rappelez-vous pas avoir marié, au mois de mai, Minnie Merle à Cuthbert Laurance ?

— Parfaitement ; mais cette jeune personne était petite... brune...

De nouveau, il s'arrêta ; et scrutant cette forme élancée et l'abondance des cheveux blond doré de son interlocutrice, il parut perplexe.

Enfin, après un court silence, reprenant la parole, il réitéra la même demande.

— Madame, que puis-je faire pour vous ?

— Une seule chose, Docteur : Donnez-moi la

licence qui vous a été donnée en ce jour par Cuthbert.

— La licence !... Mais de quelle valeur peut-elle être aujourd'hui ?

— Oh ! elle sera pour moi quelque chose de plus précieux que la vie, plus même, j'ose dire, que mes espérances éternelles...

En prononçant ces dernières paroles, il y avait un tel accent de tristesse dans sa voix ; ses yeux étaient si humides de larmes, que le pasteur fut pris de commisération.

— Madame, lui dit-il au bout de quelques minutes, temps pendant lequel il s'était rendu compte qu'un grand malheur allait lui être révélé — vous devez vous souvenir que, tout d'abord, j'ai refusé de célébrer le mariage, car votre extrême jeunesse à vous, celle même du jeune homme que vous vouliez épouser, me faisaient un devoir d'hésiter à vous unir. Si j'y ai ensuite consenti, c'est parce que votre grand'mère, qui vous accompagnait, et était, assurait-elle, votre seule parente, m'en a exprimé ardemment le désir, et que, de plus, M. Laurance me produisit un duplicata de la licence et consentit à me laisser cette pièce entre les mains.

— Et que Dieu soit loué qu'il vous l'ait remise ! Donnez-la moi, Docteur !

— Je voudrais pouvoir vous satisfaire, madame, mais, pardonnez-moi, si je vous avoue franchement que je préfère la garder. — Adressez-vous plutôt au greffier qui l'a rédigée ; il ne vous refusera certainement pas de vous en délivrer une nouvelle copie.

— Oh ! la malchance vient encore me déjouer ici ! Le feu est venu très opportunément brûler la chambre des archives, et le livre dans lequel se trouvait ma licence a été détruit !

— Mais le greffier, étant donnée cette considération, pourrait constater, par un acte, la délivrance qui a été faite un jour de cette pièce à votre mari.

— Non pas, car il a été séduit... gagné par de l'argent, et, aujourd'hui, il est forcé de ne plus se souvenir !

Quel autre appel pouvait adresser cette malheureuse créature à celui de qui elle espérait recevoir l'unique preuve qui établirait un jour la légalité de son mariage !... Elle agitait ses mains convulsivement ; tout son corps tremblait d'émotion. Son unique chance de salut était là, chez cet homme, qu'elle avait imploré aussi il y a quatre ans : l'implorerait-elle cette fois en vain ?

Une expression de bien grande incertitude se

lisait en ce moment sur le visage du pasteur ; néanmoins, l'éloquente plaidoirie de celle qui venait de le supplier ne pouvait être rejetée.

— Asseyez-vous, madame, et veuillez m'écouter.

— Ecouter ! Je ne puis écouter ; une fièvre intense me consume, et rien, rien ne me calmera, si ce n'est la possession de ce que je vous demande. D'ailleurs, ajouta-t-elle, vous n'avez pas le droit de détenir ce document qui m'appartient, pas davantage celui d'avoir la cruauté de me le refuser ; si vous le faites, c'est que, vous-même, vous avez vendu votre silence !...

— Oh ! soyez patiente, et permettez-moi de m'expliquer. — Avant que de vous donner satisfaction, il est de mon devoir de me renseigner sur toutes les causes qui vous font accomplir aujourd'hui cette démarche ; comme prêtre, il m'incombe d'agir avec précaution, de peur qu'innocemment, je ne devienne l'auxiliaire d'une trame criminelle, ou simplement d'une injustice.

Une rougeur écarlate monta immédiatement aux joues de la jeune femme, après avoir entendu ces paroles.

— De quoi me suspectez-vous ? demanda-t-elle.

— Je ne vous suspecte de rien : je demande simplement les raisons qui motivent votre requête.

— Je désire ce papier, parce qu'il est l'unique preuve de mon mariage, les deux seuls témoins n'existant plus. L'un, ma grand'mère, périt sur un transatlantique, faisant route vers la Californie, où se trouvait son fils ; l'autre, Gerbert André, étudiant, est supposé avoir été perdu lors d'une expédition de pêche, faite sur les côtes du Labrador.

— Eh bien ! un troisième vous reste, madame, et mon témoignage ne vous manquera pas en justice, si vous voulez y faire appel. — Maintenant, dites-moi, avec beaucoup de sincérité, l'usage que vous désirez faire de cette licence, en supposant que j'acquiesce à votre désir.

— Je la conserverai comme un trésor précieux jusqu'au jour où je revendiquerai mes droits.

— Et qui vous les dispute, ces droits ?

— Cuthbert lui-même et son père.

— Est-ce possible ? Et sur quelle allégation ?

— Sur celle qu'il était mineur, par conséquent irresponsable, et que la licence devait être frauduleuse.

— Où est votre mari ?

— Mon mari!... Oh! ne donnez plus ce nom, docteur, à l'homme qui, non-seulement m'a répudiée, mais a ajouté à ce crime celui de déshonorer mon nom : Cuthbert s'est remarié.

» Un mois ne s'était pas écoulé depuis notre mariage, lorsqu'il fut appelé chez lui par un télégramme de son père, annonçant que l'état alarmant de sa santé lui faisait désirer de le revoir : il partit, me promettant un prompt retour ; mais, depuis ce jour, je ne l'ai plus revu ; et jamais un mot de lui ne m'est parvenu pour calmer mes inquiétudes.

» J'ai su depuis que le Général, mis au courant des liens contractés par son fils, avait usé de stratagème pour l'attirer à lui ; qu'il se refusa ensuite à reconnaître notre union, et obligea Cuthbert à le suivre en Europe, où, pendant deux ans, il essaya de le distraire ; et, enfin, pour empêcher qu'il ne revînt vers moi, cet indigne père mit son fils dans l'obligation d'épouser la femme qu'il lui avait choisie, le menaçant de le déshériter s'il ne lui obéissait.

— Ciel ! est-ce possible?... Pauvre enfant ! que je vous plains !...

Le ton plein de pitié avec lequel ces paroles

avaient été prononcées, émut l'étrangère ; des larmes brillèrent dans ses yeux si doux et si expressifs, et elle continua :

— Je n'étais, moi, qu'une pauvre petite orpheline, dont la grand'mère, issue de noble famille, avait un trop modeste moyen d'existence : c'est elle qui lavait et raccommodait le linge du collège où Cuthbert était étudiant. Aucune qualité morale, aux yeux du Général, ne pouvait compenser ce défaut ; il ne voulut pas de moi pour belle-fille, et chercha, dans une nouvelle alliance, la femme qui, vis-à-vis du monde, devait flatter le plus son orgueil. La nouvelle M^{me} Laurance est la fille unique d'un riche banquier, l'héritière enviée par ce père orgueilleux. Tous trois résident à Paris. — Voilà, monsieur, les motifs pour lesquels je suis forcée de recourir à vous.

M. Hargrove, après avoir écouté ce récit, cet appel généreux à sa protection, se dirigea vers son secrétaire. Là, il ouvrit le tiroir secret qui contenait ses papiers et valeurs, et en retira une boîte d'étain carrée dans laquelle il avait, quatre ans auparavant, déposé l'acte. Ses recherches ne furent pas vaines : il retrouva la feuille intacte, et, l'ayant relue, comme pour s'assurer de son authenticité, il se rassit et se mit à écrire.

Pendant tout ce temps, la visiteuse arpentait la chambre, suivie de Biörn qui poussait, par intervalles, des grognements suspects.

Enfin, le pasteur, ayant posé sa plume, s'adressa à la jeune femme :

— Madame, lui dit-il, l'exposé que vous m'avez fait de votre situation me semble si extraordinaire, que vous me pardonnerez si j'agis avec circonspection, en ne vous donnant que la copie de la licence.

— Quoi ! reprit-elle avec indignation, vous ne pouvez croire aux vilenies d'un homme, et vous suspectez la malheureuse qui vous en fait le récit !... O homme de Dieu ! votre manteau de charité ne doit-il couvrir que ceux de votre sexe ? Le triste sort de l'orpheline opprimée n'éveille-t-il pas en votre cœur un sentiment de pitié... ou celui-ci est-il fermé par la crainte de la haine des Laurance ?

Pendant un instant, le regard tranquille du pasteur s'alluma ; le ton agressif avec lequel l'étrangère l'avait ainsi apostrophé avait provoqué en lui un moment d'indignation ; cependant, il le reprima aussitôt, et c'est avec bonté qu'il reprit :

— Il y a quatre ans, j'étais dans le doute concernant mon devoir ; aujourd'hui, je vois claire-

ment celui qui m'est indiqué. Voici donc, madame, la teneur de l'acte que vous désirez posséder, et qui remplira le but que vous voulez atteindre. J'y ai même apposé ma signature comme ministre officiant à votre mariage. De l'original, je ne m'en dessaisirai jamais, si ce n'est s'il m'est un jour requis pour être replacé dans la chambre des archives.

Et, comme il disait ces paroles, le pasteur lui tendit le papier, qu'elle saisit avidement. Alors elle examina ce document précieux, et son visage, soudain, parut se transformer ; une lueur d'espérance, renaissant dans son âme, ramenait sur ses lèvres la beauté du sourire, qui ne les animait plus.

— Oh ! merci ! dit-elle, en jetant sur le pasteur un regard plein de reconnaissance ; désormais, je pourrai envisager l'avenir sans que l'inquiétude à tous moments vienne angoisser mon cœur. Cette seule copie me suffit, je le vois maintenant ; et je ne regrette plus votre mesure de prudence qui m'est une garantie nouvelle : car, à moi, ils pourraient essayer de me dérober l'original ; à vous, je crois qu'ils ne l'oseraient jamais...

» Pourtant, ajouta-t-elle, je dois vous prévenir du zèle avec lequel ils le recherchent : c'est pourquoi,

veillez donc ; et, au cas où vous auriez à le défendre, au nom de mon enfant, ne permettez pas qu'ils le ravissent !

— Votre enfant ?...

Et il regardait en même temps celle qui lui paraissait n'être encore qu'une toute jeune fille, s'étonnant que cette frêle créature pût déjà être mère.

— Oui, mon enfant, dit-elle, et ce n'est que pour lui que je ressens si profondément le tort qui m'a été fait. Il est privé, cette innocente victime, du nom et de la protection de son père ; aussi, à cette pensée qui souvent me désespère, j'oublie parfois que Dieu, qui règne dans les Cieux, rend justice à l'orphelin et le protège.

Il y eut un instant de silence.

Après quoi le pasteur, prenant la parole :

— Quel âge a votre enfant ? demanda-t-il

— Trois ans.

— Et vous ? Bien jeune encore, n'est-ce pas ?

— Dix-neuf ans.

La pendule sonnait alors dix heures ; l'étrangère se leva vivement, et considéra avec anxiété l'heure tardive.

— Je ne puis manquer mon train, dit-elle, j'ai promis de rentrer aussitôt que possible.

— Avant que de partir, dit le ministre, pourriez-vous me répondre à cette question : vos cheveux n'étaient-ils pas très bruns quand vous vous êtes mariée ?

— Oui, ils étaient d'un châtain très foncé ; mais, après la naissance de mon enfant et la grave maladie qui m'a retenue longtemps à l'hôpital, on me rasa la tête. Lorsque mes cheveux repoussèrent, je fus surprise de voir qu'ils avaient changé de couleur ; leur nuance était d'un blond doré, telle qu'elle est à présent.

Et, apercevant quelque trace d'incrédulité sur la figure du pasteur :

— Oh ! je vois, monsieur, que vous semblez douter de la vraisemblance du fait... Ne m'accusez pas pourtant d'imposture si, *a priori*, vous ne pouvez admettre l'étrangeté du phénomène ; je puis vous convaincre de mon identité en vous relatant une circonstance particulière à notre mariage.

» Vous souvenez-vous que, lorsque vous avez demandé à Cuthbert l'alliance, et qu'il vous eut répondu qu'il avait oublié de s'en pourvoir, il retira de son doigt cet étrange anneau nuptial, augure symbolique de notre mariage, une urne cinéraire, surmontée d'une tête de mort ?

Et, enlevant alors de la petite chaîne d'or, qu'elle

portait au cou, l'antique anneau entouré d'une large rangée des plus beaux brillants, elle le tendit au ministre.

— Effectivement, je me rappelle particulièrement cette circonstance, lui répondit-il en lui prenant l'objet, car j'avais moi-même remarqué ces emblèmes, si peu en rapport avec ceux que comportait la cérémonie.

Il examina ce singulier joyau ; ensuite, il le rendit à la jeune femme qui le rattacha à sa chaîne, qu'elle cacha sous ses vêtements avec beaucoup de soin.

— Je ne le porte pas maintenant, dit-elle, le moment n'est pas opportun ; de plus, je dois éviter de le produire aux regards de ceux qui ont intérêt à me le ravir. Déjà, quand le spoliateur de mon nom, le général Laurance, me dépêcha son agent pour m'acheter le désistement de mes droits, et qu'il se vit battu, il réclama avec force ce camée, héritage de famille, lequel il estimait cinq cents dollars. Comme je savais qu'il revendiquait cet anneau, non pour sa valeur proprement dite, mais afin de retirer de mes mains cette preuve des liens qui m'unissent à son fils, j'ai refusé de consentir à sa requête ; jusques ici j'ai pu en conserver la possession ; je dois continuer à me mettre en garde contre la ruse.

Tout en parlant, la visiteuse était arrivée près de la porte; et le Docteur qui sans doute commençait à prendre intérêt à la situation de la jeune femme, lui posa cette autre question :

— Où demeurez-vous ?

— Oh ! je n'ai point de demeure fixe ; je vais de ville en ville, courant les risques de la chance.

— N'avez-vous point de parents ?

— Si, j'ai un oncle qui réside en Californie ; mais il ignore l'abandon de mon mari.

— J'aime à croire que le Général a du moins l'honnêteté de pourvoir, dans une certaine mesure, à vos besoins. Le fait-il ?

— Non, docteur, et n'espérez pas trouver un bon sentiment chez cet homme. Il me fit bien offrir, par son agent, dans la circonstance que je vous ai déjà relatée, le voyage de San-Francisco et cinq mille dollars... Mais sous la réserve formelle que je ne les traduirais pas en justice, et que, désormais, j'épargnerais tout ennui à la famille Laurance. Naturellement, j'ai rejeté avec indignation une telle proposition, et, eussé-je été homme, j'aurais étranglé l'individu pour la témérité qu'il avait eue de me la communiquer.

— Eh bien, alors, où trouvez-vous vos moyens d'existence ?

— Ceci, monsieur, est mon secret.

Et, disant ces mots, elle se redressa fièrement.

— Oh ! madame, ne vous formalisez point d'une demande que seul l'intérêt pour vous me porte à vous adresser. Vous êtes si jeune... d'autre part, les circonstances particulièrement étranges de votre vie pouvant vous exposer à de dangereuses associations et influences... je crains pour vous...

— Ne craignez rien... Puis-je négliger, moi, de transmettre à mon enfant l'héritage précieux de mon nom sans tache, vu qu'elle aura déjà à rougir de la perfidie de son père ?

— Oui, efforcez-vous de lui léguer ce patrimoine, et, si un jour, dans la lutte, les forces venaient à vous manquer, pensez à votre cher ange, à son avenir, à la double protection que vous lui devez...

Il se tut quelques secondes, pendant lesquelles il parut réfléchir ; après quoi, poursuivant :

— Moi-même, j'éprouve dès à présent pour lui un si grand intérêt, que je serais heureux, madame, si, en son nom, vous vouliez bien accepter cette petite somme. Elle n'est point assez importante, pour que vous puissiez hésiter à la recevoir ; vous la garderez en souvenir d'une personne amie et dé-

vouée, toujours prête à partager vos ennuis, à consoler vos chagrins.

Avec un embarras évident, il lui tendit une petite bourse très ancienne, tricotée en soie, et à travers les mailles de laquelle brillaient une vingtaine de pièces d'or.

Mais, à son grand étonnement, l'étrangère, au lieu de la lui prendre, porta vivement les mains devant son visage et éclata en sanglots. Elle pleura ainsi pendant quelques minutes, laissant le pasteur dans la supposition de l'avoir blessée, et attristé d'avoir provoqué son chagrin.

— Oh ! monsieur, dit-elle, pardon de n'avoir pu réprimer mes larmes ; j'ai éprouvé une telle commotion en entendant vos paroles de sympathie, que je n'ai pu me maîtriser... Hélas ! il y a si longtemps que de tels mots de bonté ne m'ont été adressés, que j'ai été touchée en entendant les vôtres. — Au nom de mon enfant, j'accepte votre offrande et vous en remercie. Je réserverai ce secours pour des jours plus sombres, qu'un avenir incertain nous ménage peut-être...

» Et, maintenant, puisque vous êtes si bon, laissez-moi, à mon tour, vous formuler une requête que tout à l'heure je n'aurais osé exprimer : si je venais à mourir, ou si ma situation m'obligeait à

m'expatrier, pourrais-je espérer que vous voudrez bien donner abri et protection à ma fille?... Elle ne vous coûterait rien, si ce n'est les bons soins et l'affection dont vous l'entoureriez ! — Oh ! ajouta-t-elle, combien j'aurais de tranquillité, si je savais qu'un second refuge lui fût assuré, pour la sauvegarder contre la haine de sa famille !...

Avec quel accent pathétique cette mère implorait le secours du pasteur !...

Mais le Dr Hargrove ne répondit pas de suite à son appel ; il réfléchissait.

— Je comprends votre silence, reprit-elle ; vous devez juger ma demande téméraire ; j'ose même avouer qu'elle est...

— Non, madame, pas du tout présomptueuse... Habituellement, j'hésite avant que d'assumer quelque responsabilité, et vous voyez vous-même combien il est regrettable que je n'aie pas hésité davantage il y a quelques années !... Aussi, ajouta-t-il, comme je me blâme des conséquences qu'ont entraînées cette faute, je désire les réparer selon mon pouvoir. Comptez donc sur moi : en cas de nécessité, j'accepte la tutelle de votre fille ; elle sera protégée par moi comme elle serait protégée par vous-même.

— Que Dieu vous bénisse pour toutes vos

bontés!... Je pars maintenant heureuse et tranquille.

Tous deux s'avançaient alors dans le vestibule.

— Oh ! fit tout à coup la jeune femme, vous ai-je dit que je porte, et cela jusqu'à nouvel ordre, un nom d'emprunt ? Même à mon enfant, je veux laisser ignorer sa réelle parenté, jusqu'au jour où il me semblera propice de la lui faire connaître. Vous ne me trahirez pas ?

— Non, ayez confiance !

— Adieu, docteur, et merci !

— Adieu, madame ; que Dieu vous vienne en aide !...

Le pasteur reconduisit ensuite sa visiteuse jusqu'à la voiture, qui était arrivée afin de la reprendre. Là, il lui serra la main, et la regarda s'éloigner du presbytère. Puis, lorsqu'elle fut hors de sa vue, il rentra chez lui, implorant le secours d'En-Haut pour celle qui, bien que jeune encore, était si cruellement éprouvée.

CHAPITRE II

Avec la nuit passa la tempête. Les nuages s'étaient dissipés, et le ciel, dès les premières clartés du jour, annonçait une belle journée. L'air cependant était vif ; il avait gelé, et le givre, courbant les branches des jeunes arbres, suspendait ses cristaux étincelants sous les pâles rayons du soleil.

Tout semblait dormir au presbytère. Un silence absolu, que ne troublait même pas le chant des oiseaux, planait encore sur lui, quand, soudain, un cri aigu, suivi d'appels répétés : « Au voleur ! » retentit dans la maison.

L'alarme était donnée par Hannah, qui, un balai d'une main, un plumeau de l'autre, descendait en courant les marches du perron, et jetait ces cris de détresse.

A ce bruit inattendu, le pasteur, tiré de sa somnolence, se leva, et, tout en se demandant quelle

pouvait en être la cause, il ne s'effraya pas outre mesure, vu le caractère enclin à l'exagération qu'il connaissait à sa bonne. Cependant, il procéda vivement à sa toilette, mais, tandis qu'il en accélérât encore les derniers soins, un coup impatient, frappé à sa porte par la bruyante Hannah, le força à lui ouvrir aussitôt.

— Sommes-nous donc menacés d'un tremblement de terre? lui demanda-t-il avec sa quiétude habituelle; vous fulminez comme si vous craigniez que ma chambre ne fût un autre Vé-suve!...

— Il s'agit bien de tout cela, répondit-elle avec vivacité: vous cesserez de plaisanter, quand vous saurez que nous avons été volés cette nuit: le panier contenant l'argenterie a disparu!... Ah! la coquine!... Ayez confiance en toutes ces femmes s'entourant de mystère qui viennent ici voilées, voulant, sans doute, paraître trop modestes pour oser regarder en face d'honnêtes figures...

— Hannah!... votre langue ne distillera-t-elle jamais que la malice?... Tenez, voici votre argenterie, que j'avais montée moi-même hier, ayant lu dans les journaux qu'une multitude de larcins s'opèrent en ce moment la nuit. Allons! ne me regardez plus si méchamment, parce que je viens

de gâter votre petite tragédie ; sinon, j'en conclurai que vous êtes réellement fâchée d'être revenue en possession de ce trésor.

M^{me} Lindsay qui, de sa chambre, avait entendu ce dialogue, en sortait en ce moment ; elle fut témoin de la mine confuse de sa bonne, qu'elle confondit davantage en riant à son tour, et, descendant avec elle, elle continua de la plaisanter sur ce petit incident mélodramatique, déjà éclos de la veille, avec la prédiction du détournement.

— Etait-ce donc là toute la cause de cette perturbation ? demanda, quelques minutes plus tard, le maître, se penchant pour caresser Biörn, qui dansait une petite tarentelle sur les pantoufles du bienveillant pasteur.

Quelque peu mortifiée de sa déconvenue, la domestique, cherchant à dissimuler le plus possible la gêne dont elle se sentait envahie, saisit la théière d'argent, qui se trouvait près d'elle, et, tout en la frottant vigoureusement avec son tablier, elle répliqua d'un ton bourru :

— Je vous demande pardon d'avoir occasionné une fausse alerte, et je le regrette bien .. Mais vraiment, l'idée qu'un méfait avait dû être commis devait s'éveiller en moi, quand, en descendant ce matin, j'ai trouvé la fenêtre du bureau grande

ouverte, de la boue tout partout, deux chaises et l'encrier renversés... et plus d'argenterie !...

» Enfin, cette fois encore, je n'ai été. je le suppose, qu'une vieille folle ; et vous, monsieur, ainsi que M^{me} Lindsay, êtes toujours meilleurs juges...

— Vous dites que la fenêtre du bureau se trouvait ouverte ! repartit vivement le pasteur. C'est impossible, je me rappelle parfaitement l'avoir refermée hier avant que de monter.

Puis, se retournant vers sa sœur :

— Elise, vous étiez même encore en ce moment avec moi ; vous en souvenez-vous ?

— Oh ! très bien, répondit celle-ci ; c'est même ensuite que vous m'avez souhaité le bonsoir.

— Cependant, reprit la domestique, le fait que j'ai trouvé la croisée ouverte est positif.

Et, engageant ses maîtres à la suivre dans le bureau, elle leur fit constater l'état anormal de la place : conformément à son récit, les meubles étaient bouleversés ; de la boue se trouvait çà et là, sur l'appui de la fenêtre, ainsi que sur le tapis ; et l'encrier, renversé avec son contenu, gisait à terre, près du foyer, où il avait dû rouler, si l'on en jugeait par les traces d'encre répandue depuis cet endroit jusqu'au secrétaire.

Jetant aussitôt son regard vers ce meuble, le

ministre pâlit. Le tiroir secret, tiré complètement, laissait apercevoir la serrure de sûreté brisée. Puis, se rapprochant, le pasteur remarqua que la petite boîte d'étain, qu'il avait soigneusement remplacée la vieille, avait disparu. Seule, de tous les objets que contenait le tiroir et qui consistaient en valeurs et en bijoux, cette pièce manquait. La cupidité n'était donc pas la cause du larcin ; or, ce motif écarté, il fallait conclure que la personne qui l'avait commis n'était pas un voleur ordinaire, séduit par l'appât de l'or, mais appartenait à une classe plus élevée, et que le vol des papiers était l'unique mobile du crime.

Alors, devant ce vol mystérieux quoique significatif, en raison de la visite qu'il avait reçue quelques heures auparavant, le docteur soupira, et sa contenance trahit l'émotion qui l'empoignait et le révoltait.

— Peyton, vous manque-t-il quelque chose ? lui demanda anxieusement sa sœur.

— Seulement une boîte renfermant des papiers, répondit-il.

— Mais, ces papiers, étaient-ils de grande valeur ?

— Pécuniairement, non ; pas même convertibles en argent ; néanmoins, sous certain rapport, très importants.

— Pas vos magnifiques sermons, j'espère ? s'écria-t-elle, en jetant les bras autour du cou de son frère et se baissant à son tour pour examiner de plus près le tiroir dévasté.

— Ils étaient de beaucoup plus importants, Elise, et plusieurs ne peuvent être remplacés.

— Pourtant, comment se fait-il, objecta-t-elle avec étonnement, que les voleurs aient dédaigné de s'emparer de l'argent et des bijoux ?

De nouveau, le ministre soupira, et, refermant le tiroir, il lui dit :

— Peut-être pourrions-nous découvrir dans le jardin quelques indices révélateurs sur la présence du malfaiteur qui s'est introduit chez nous ; si vous le voulez, allons-y.

— Oh ! monsieur, intervint alors la domestique, je l'ai exploré, moi, avant d'avoir mis la maison en émoi ; et voici le mouchoir que j'ai trouvé près du parterre de violettes. Il était gelé, comme vous le pensez, et tenait aux feuilles ; j'ai pu cependant l'en détacher.

Et Hannah, triomphante cette fois, avec cette preuve qui confirmait à ses maîtres la réalisation de ses pressentiments à l'endroit de l'étrangère, exhiba, du bout de ses doigts, le malencontreux objet, tout en le regardant avec colère et dégoût.

Le Dr Hargrove le lui prit, l'examina de toutes parts, tandis qu'une expression plus sévère se lisait sur sa physionomie.

Ce mouchoir, véritable miniature, était de la plus fine batiste brodée tout autour d'une guirlande de lis, et portait, à l'un de ses coins en un chiffre artistement dessiné, ces initiales : O. O.

— Et remarquez-vous encore, ajouta la domestique, comme il sent bon, et que ce parfum est délicat? — Point n'est besoin de chercher davantage à qui il peut appartenir; sûrement, aucun buveur de rhum ni fumeur de tabac n'a dû laisser tomber ici ce joli chiffon...

— Hannah, si vos insinuations ont en vue la jeune femme qui est venue hier, vous avez tort de vous baser, pour la condamner, sur la découverte, dans le jardin, de ce mouchoir, qui certainement lui appartient. La salle étant d'ordinaire très chaude, cette dame a pu ouvrir la fenêtre, et, en l'ouvrant, laisser tomber cet objet et ne pas même s'apercevoir ensuite de sa disparition.

Un devoir de charité commandait au pasteur de défendre, malgré tout, celle que le sort, en réunissant contre elle tant de charges accusatrices, désignait comme coupable. Il cherchait donc à interpréter, comme il le pouvait, la présence du

mouchoir dans l'endroit où il avait été trouvé ; mais, en son esprit, cette coïncidence bizarre, ainsi que les autres faits relatifs au vol, témoignaient hautement de la culpabilité de la visiteuse.

Il mit dans sa poche cette pièce de conviction accablante, souhaitant que d'autres indices vinsent dissiper ses doutes ou les confirmer, en lui donnant, d'une façon probante, le nom du coupable.

— Est-ce que les initiales : O. O. répondent à son nom ? interrogea presque aussitôt M^{me} Lindsay, saisissant adroitement l'occasion de se renseigner sur la jeune femme, au sujet de laquelle sa curiosité avait subi, la veille, un échec près de son frère.

— Probablement, répondit-il. Il est, je crois, de coutume chez les dames d'avoir chaque objet de toilette marqué à leur chiffre.

— Et ces papiers ? Présentaient-ils pour elle un certain intérêt ? ou vous concernaient-ils ainsi que notre famille.

En même temps qu'elle adressait cette demande, M^{me} Lindsay scrutait la contenance du pasteur.

Mais cette investigation n'échappa pas à ce dernier, qui s'aperçut également que la domestique, qui rôdait autour d'eux, détournait à l'instant

même la tête pour attendre sa réponse. Aussi fût-ce sans la moindre hésitation qu'il répondit :

— La boîte contenait le titre d'une propriété contestée en ce moment, lequel m'était nécessaire afin d'en justifier la possession.

— Mais cette dame est-elle de quelque manière intéressée dans cette affaire ?

— Pas le moins du monde : elle ne peut même pas en avoir eu connaissance. — Outre le contrat, j'ai perdu la police d'assurance de cette maison ; je vais donc m'occuper de suite d'en notifier la disparition à la Compagnie, et demander qu'on m'en délivre un duplicata.

Puis, après une courte pause :

— Aussi, Elise, je vous serais très obligé de me faire servir mon déjeuner, pour que je puisse, sans retard, aller remplir ces formalités.

Et, se dirigeant vers la fenêtre, le pasteur y resta quelques minutes, les mains croisées derrière le dos, absorbé dans ses pensées ; contemplant le soleil, qui dardait de ses rayons ce panorama tout cristallisé, et le faisait miroiter des plus jolis reflets de l'arc-en-ciel. Il songeait, sans doute, combien est beau le monde physique, que Dieu a créé, et combien il contraste, par sa pu-

reté, avec le monde intellectuel, que l'homme défigure sans cesse par des œuvres de péché.

Une heure plus tard, il dirigeait ses pas, non vers la demeure de l'avocat, ni vers le bureau de la Compagnie d'assurances, mais vers le Dépôt du chemin de fer de la petite ville de Vandalla, non éloignée de chez lui.

Il pénétra dans une des salles, et y trouva l'agent de service assoupi, qui se réveilla à son entrée, et s'empressa de satisfaire le ministre, en lui communiquant les divers renseignements qu'il désirait.

Voici l'exposé des faits qu'il put livrer à sa connaissance :

Une dame, dont le signalement correspondait en tous points avec la description qu'il en avait faite, était arrivée la veille par le train de sept heures du soir. En premier lieu, elle était allée porter une petite valise au dépôt des bagages, et là, s'était informée, près de l'employé, des heures de départ des trains dans la soirée ; ensuite, elle avait pris une voiture qui stationnait à la sortie de la gare, et était partie.

Vers onze heures, elle était revenue dans le même *cab* qui l'avait emportée, avait payé le cocher, et était entrée dans la salle d'attente, où l'em-

ployé qui s'y trouvait en ce moment avait fait pour elle un bon feu, l'engageant à se réchauffer et à prendre un peu de repos, le train attendu vers une heure devant subir un long retard. L'agent l'avait laissée ensuite, lui promettant de venir l'appeler à temps pour le départ, et avait quitté la gare, afin d'aller prendre chez lui des nouvelles de son enfant malade. Quand il était revenu dans la salle, celle-ci était vide. Il s'était étonné de l'absence de la jeune dame et s'était demandé où, par ce froid intense, elle pouvait être allée. Son service l'appelant quelques minutes plus tard dans la salle de chargement, il s'y était rendu et y était demeuré jusqu'à ce que le train, resté en souffrance, fût annoncé à trois heures du matin. Alors, ayant pris sa lanterne, il était sorti sur la plate-forme, où la première personne rencontrée avait été la dame en question.

— Portait-elle un paquet ou une petite boîte quand vous l'avez revue ? demanda le pasteur.

— Je n'ai pas remarqué ce détail, répondit l'employé ; il y avait une telle confusion à l'arrivée du train !

— Savez-vous si elle a pris un billet de retour ?

— Non, monsieur, elle n'en a pas pris ; car, lui ayant demandé si elle désirait que j'aille prendre

moi-même son ticket au guichet, elle m'a remercié, ne disant qu'elle en était munie.

— Alors, vous ne pouvez me donner aucune indication sur sa destination ?

— Aucune, tout ce que je puis ajouter à ces renseignements, dit-il en souriant, c'est que la jeune femme était incomparablement belle...

— Je crois que je ferais bien de télégraphier de suite à New-York, dit le pasteur. — Le télégraphe fonctionne-t-il ?

— Ah ! vous tombez bien mal ! L'opérateur de la station m'a avisé, il n'y a qu'un instant, que les fils télégraphiques venaient de tomber, à plusieurs endroits, sous le poids de la glace ; il est donc inutile de songer à rien envoyer pour le moment.

Le Docteur, après avoir pris congé de l'employé, et lui avoir adressé ses remerciements pour son obligeance, prit le chemin qui devait le conduire chez son avocat.

Pendant ce court trajet, son esprit fut fort agité par des pensées de colère à l'endroit de cette femme, qu'il n'avait encore osé condamner. Il avait voulu, avant de la déclarer coupable, acquérir la certitude de sa présence à Vandalla après minuit, heure à laquelle il avait quitté son bureau.

Renseigné maintenant d'une manière si positive le pasteur donnait libre cours à son indignation, et accusait de fable et de mensonge le récit de cette Dalila enchanteresse : *falsus in uno, falsus in omnibus* ! pensait-il. Telle était la conclusion pratique qu'il tirait d'une supercherie si audacieuse, qui lui révélait le caractère de la personne qui en avait usé.

Si, comme elle me l'assurait, se disait-il, cette licence se trouve être, à l'exception de mon témoignage verbal, la seule preuve de son mariage pourquoi ne s'est-elle pas contentée de la copie que je lui ai délivrée ?... A moins, pensa-t-il encore qu'en s'emparant de l'original, elle n'ait voulu en détruire toute évidence...

Problème difficile à résoudre, et sur lequel M. Hargrove n'eut pas le temps de s'appesantir car le sort, si ironique parfois, se préparait à compliquer la situation, en attestant une fois de plus la vérité de cet adage : « Un malheur ne vient jamais seul. »

Il ne se trouvait plus qu'à quelques mètres de distance de chez son avocat, lorsqu'il s'entendit appeler bruyamment. Se retournant, il aperçut le facteur qui, par signes, l'invitait à entrer chez lui. Il revint donc sur ses pas.

— Pardonnez-moi, monsieur, dit ce fonctionnaire, dès que ce dernier fut près de lui, de vous convier d'une façon si peu cérémonieuse ; mais votre présence ici, en ce moment, est si opportune, que j'aurais beaucoup regretté de vous manquer.

» Le Directeur général de la poste vient de m'expédier une lettre à votre adresse, datée de Paris il y a environ un an, et qui, perdue avec le transatlantique *Argol*, a été recueillie, avec le courrier qu'il portait, par un vaisseau allemand naviguant en ces parages. Ce dernier navire ayant, à diverses reprises, subi des avaries, fut forcé de faire escale dans les ports, et n'a pu faire parvenir que dernièrement le sac des lettres et dépêches à la destination des Etats-Unis.

Et, retirant d'une petite sacoche appendue au mur la lettre en question, il la remit au pasteur, en disant d'un ton plaisant :

— Si l'eau salée possède une vertu conservatrice, les nouvelles que contient ce pli doivent être encore fraîches !!...

— Oh ! s'exclama le pasteur, je crois qu'elles ne réaliseront pas pour moi cet avantage. Voyez déjà comme le séjour prolongé au bord de la mer a altéré la netteté des caractères de l'enveloppe !...

Puis, saluant le facteur et le remerciant, le

D^r Hargrove résolut de rentrer chez lui, afin de prendre à loisir connaissance de cette missive venue d'Europe, et dont l'écriture lui était inconnue.

Non sans émotion, il en brisa le cachet, et, d'un coup d'œil rapide, y chercha le nom du signataire.

Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'il lut celui du général Laurance !...

Etait-il le jouet d'un songe, ou une fatalité cruelle le poursuivait-elle, en le destinant à recevoir, pour la première fois, en moins de vingt quatre heures, et à deux reprises différentes, des nouvelles de ceux qu'il avait jadis si malheureusement unis ?...

Ces dernières nouvelles allaient-elles confirmer les appréhensions qu'il avait eues, et ajouter un regret de plus à tous ceux qu'il avait éprouvés depuis ces quatre dernières années ?

Enfin, rassemblant son courage, il commença la lecture de cette lettre, qui était ainsi conçue :

Paris, le***.

« Révérend Peyton Hargrove,

» C'est avec un vif regret que je viens vous annoncer le sujet de peine et d'humiliation que vous avez contribué à causer à notre famille. Par vous, le bonheur de mon unique enfant et l'honneur de

notre nom, viennent d'être menacés de ruine !... Mais le profond respect que m'inspire votre ministère me porte à espérer que vous avez été la dupe de gens sans principes, et que, de plus, vous ignorez les faits et circonstances concernant les jeunes gens que vous avez mariés. Pour cette considération donc, et en vue de vous prémunir contre toute démarche qui serait tentée près de vous au sujet de cette union, je prends la liberté de vous communiquer les suites de cette intrigue, que, grâce à Dieu ! nous avons pu déjouer à temps.

» La jeune personne que vous avez vue, Minnie Merle, créature sans aveu et dont la fréquentation avait perdu mon fils, avait une grand'mère, qui, pour la sauver d'une réputation entachée, fit un appel si adroit aux sentiments d'honneur de Cuthbert, que celui-ci se rendit aux arguments employés, et consentit à épouser celle qui, pour tous biens, ne lui apportait que ses charmes physiques.

» Ce consentement arraché, les deux femmes ajoutèrent l'impudence à la ruse ; elles grisèrent Cuthbert, et c'est sous l'empire de l'alcool que ce dernier se présenta chez vous pour la cérémonie. Aussi, en raison de cette circonstance, mais, surtout, en raison de celle de la minorité de mon enfant, je me crois autorisé, sans craindre de forfaire

à l'honneur, à ne pas reconnaître la validité d'un mariage, et je ne pense pas, monsieur, que vous me désapprouviez d'agir ainsi.

» Je n'appris ce qui s'était passé que quelque mois plus tard, et j'en fus averti par la grand'mère elle-même, qui, craignant justement mon courroux, et plus encore, peut-être, la perte de l'immense fortune que je dois un jour léguer à Cuthbert, m'écrivit en me suppliant de pardonner à mon enfant.

» Vous dirai-je, monsieur, ce que cette nouvelle provoqué chez moi de peine, d'indignation... ; devrais ajouter : de rage?... Non, car à moi d'être père vous-même, vous ne sauriez comprendre l'étendue de mon chagrin.

» Cependant, j'envoyai sans tarder un agent près de l'Université où se trouvait mon fils, pour qu'il s'enquît des habitudes et du caractère de la jeune personne qui venait de m'être imposée comme bride. Malheureusement, celui-ci ne recueillit d'un individu habitant la localité que des renseignements les plus déplorables touchant Minnie Merle ainsi que sa famille.

» Dès ce jour, ma résolution fut prise : je devais, coûte que coûte, arracher Cuthbert d'une société dans laquelle l'honneur ne lui permettait pas de

vivre. Je l'appelai alors par télégramme, et, lorsqu'il me fut revenu, je lui appris que, vu l'action téméraire qu'il avait accomplie et le résultat de l'enquête que j'avais menée, ma ferme résolution était de l'éloigner à jamais de ces lieux si funestes pour lui. Naturellement, il se raidit devant mon ordre, protesta énergiquement contre ce qu'il appelait « des calomnies », et m'assura de l'honneur de sa femme. Pourtant, si je ne parvins pas d'abord à le calmer, j'eus, du moins, l'autorité de le forcer à me suivre en Europe. Là, pendant près d'un an, j'eus les craintes les plus sérieuses pour son état mental, craintes qui s'accrurent quand je lui communiquai de nouveaux renseignements relatifs à la jeune personne qu'il affectionnait toujours. Il menaça de se donner la mort, et sa santé fut très compromise... Bref, j'ai redouté qu'un dépérissement physique ne suivît de près le dépérissement moral !... Mais le temps, cet ouvrier de la nature, répara, avec le concours de mes soins, les ravages opérés, et mon fils, actuellement, semble renaître au calme ainsi qu'au bonheur.

» De meilleurs jours, j'espère, lui sont réservés ; cependant puisse cet épisode de sa vie scolaire rester à jamais ignoré du monde ! car, autrement, nous aurions à redouter de bien tristes consé-

quences !... Seule, la crainte d'un scandale m'a retenu d'en référer aux tribunaux pour solliciter le divorce, puis, j'avais horreur de la publicité.

» Néanmoins, croyez-le, monsieur, j'ai tenu à satisfaire un devoir de justice envers les auteurs de mon malheur, et, très libéralement même, j'ai essayé de compenser les quelques torts qui leur avaient été faits. A cette fin, j'employai un agent discret pour négocier avec ces dames, lui donnant ordre toutefois, d'exiger d'elles certaines conditions qui devaient assurer notre tranquillité pour l'avenir, et pour cela être stipulées par écrit. La grand mère s'y soumit et partit pour la Californie, mais la jeune femme refusa toute offre et disparut pendant un certain temps, sans qu'il nous fut possible de retrouver ses traces. Je sais qu'elle habite maintenant New-York, où elle continue, probablement, à faire le trafic de ses charmes.

» Récemment, elle nous adressa une impérieuse demande en reconnaissance, en faveur de son enfant, qu'elle déclare être celui de Cuthbert. Mais je possède, moi, un document qui dément sa déclaration, en me prouvant d'une manière certaine que sa fille est née sept mois seulement après le jour de la cérémonie. Je lui fis connaître ce fai

par la personne que je lui avais déjà déléguée, et lui renouvelai les offres pécuniaires très avantageuses qu'elle avait autrefois rejetées. Mais celles-ci ne furent pas mieux accueillies ; mon envoyé essuya son insolent mépris, et reçut, à mon adresse, un avis qu'elle rédigea dans le paroxysme de la rage, par lequel elle m'accusait de mensonge et me sommait d'accéder à sa requête. Dans sa lettre, elle se fait également forte de revendiquer ses droits, s'appuyant d'abord sur votre témoignage ; puis, sur l'existence de la licence qui, paraît-il, se trouve être entre vos mains, et à elle seule, établirait la validité du mariage.

» En présence de telles menaces, je n'ai trouvé, monsieur, d'autres ressources que celles de vous écrire, bien que j'eusse préféré éviter cette démarche, en vous laissant ignorer le sujet de peine qu'involontairement vous nous avez causé.

» Ma tâche étant terminée je laisse à votre conscience le soin de vous dicter votre manière d'agir dans cette affaire.

» Daignez agréer l'assurance de ma haute considération.

» Général RENÉ LAURANCE. »

« P.-S. — Si vous étiez désireux de recevoir de

plus amples informations concernant les antécédents de la jeune personne, mon agent, Peleg Peterson, de Wakefield, pourrait vous les communiquer. »

Combien différente eût été l'entrevue du Dr Hargrove avec l'étrangère, si cette missive lui eût été communiquée vingt-quatre heures plus tôt!... Aussi, la délivrance de cette lettre en ce moment lui semblait être un suprême défi du sort, le narguant et chuchotant désagréablement à son oreille : Trop tard !

Oui, trop tard ! Car, hier, en se laissant attendrir par celle qu'il avait considérée comme une innocente victime, il s'était lié envers elle par la promesse du silence et par un engagement de protection pour son enfant, tandis qu'à présent, instruit de sa déloyauté, il reportait toute sa sympathie sur celui qu'il avait cru être le persécuteur... Oh ! instabilité des choses humaines ! Aujourd'hui, nous nous attendrissons sur César, et demain, emporté par le reflux, nous acclamerons Brutus et voterons un monument à sa gloire.

Le soir de ce même jour, Hannah parcourait, à la faveur de la faible lueur du croissant argenté de la lune, la grande route de l'endroit, ayant reçu

de son maître l'ordre d'aller déposer au bureau de poste une lettre à l'adresse de l'agent du général.

Quant au pasteur, assis dans son bureau, il réfléchissait à tous les incidents de la veille : cortège de déboires menaçant encore de grossir, et qui désormais était attaché à ses pas. Devant son malheur, il essaya pourtant d'affermir son courage, en espérant que la demande de renseignements qu'il venait d'adresser à ce Peleg Peterson, obtiendrait une prompte réponse, et qu'alors, il aurait la facilité d'accomplir près de Minnie Merle une démarche qui l'éclairerait certainement sur le vol mystérieux dont il avait été l'objet.

Mais les semaines et les mois s'écoulèrent, sans apporter la réponse attendue, et le Dr Hargrove, las et découragé, chercha à se tranquilliser et résolut d'attendre les événements.

CHAPITRE III

Les derniers sons de la cloche sonnant l'Angelus venaient de s'éteindre. Le calme le plus absolu régnait dans la cour cloîtrée du couvent ; seul le bruit de la fontaine, qui frappait l'air de son doux murmure, en troublait le repos solennel. Au milieu de cette cour, entourée d'une large bordure de lis, se trouvait un piédestal de granit, surmonté d'une statue de saint François, représenté avec ses stigmates et revêtu de son capuchon ; sa tunique, entr'ouverte, laissait voir la plaie de son côté, et, à ses pieds, était un crucifix.

Deux chapelles étaient situées à l'entrée du cloître : l'une, spacieuse, avec ses murailles ornées de vitraux d'art, dans laquelle les personnes du monde étaient admises à venir prier ; l'autre, petit oratoire, également beau, n'était destiné qu'aux religieuses, qui s'en réservaient exclusivement

l'entrée. Cette dernière chapelle faisait face à la statue de saint François.

Ce soir-là, ses portes ayant été laissées grandes ouvertes, le crépuscule éclairait le groupe de la Vierge et de l'Enfant qui dominait l'autel, et la brise, courbant les lis de la cour, semblait les incliner comme en adoration devant leur image. Ce tableau était charmant, mais la scène touchante qui se passait en ce moment dans l'oratoire en rehaussait la grâce.

Sur les degrés de l'autel, autour desquels étaient rangés des vases garnis de roses odoriférantes, une petite fille était agenouillée, et elle se tenait si immobile, qu'au simple regard on eût pu supposer qu'elle aussi faisait partie permanente du sanctuaire. C'était une jeune enfant qui priait : blond chérubin que Dieu avait doué de la beauté de ses anges, mais dont le grave maintien révélait la prématurité de l'âge. Si elle était venue dans ce lieu afin d'accomplir quelque dévotion, sûrement elle eut vite conclu son oraison, car, bientôt, se levant et tournant le dos à l'autel, elle s'assit sur une des marches pour contempler ce qu'elle avait précieusement renfermé dans son tablier : un pigeon, d'une éblouissante blancheur, y reposait inerte ; ses yeux étaient clos, et son chétif corps,

tiède encore il n'y a qu'un instant, se refroidissait graduellement, maintenant qu'il venait d'expirer.

Devant ce spectacle, le cœur de l'enfant, gros déjà de crainte, se gonfla, et sa douleur muette jusqu'ici, éclata en un torrent de larmes, qu'elle laissa couler sur l'être chéri, pour lequel elle était venue implorer la vie. Cet accès de douleur passé, elle sécha ses pleurs ; et, mue par une résolution soudaine, quitta sa pose pathétique pour se redresser ; puis, avec la rapidité de l'éclair, elle fit briller dans son regard, tout à l'heure chargé de tristesse, l'expression du ressentiment qui était venu dominer son chagrin : sa dignité cherchait à accueillir fièrement l'effet d'une prière rejetée.

A cet instant, de l'autre côté du cloître, le chant de l'orgue s'élevait dans les airs, et, en sons plaintifs, répétait le *Stabat Mater*, de Rossini, qu'une main habile exécutait, avec l'accompagnement des chœurs.

Bientôt deux religieuses quittèrent cet exercice et sortirent de la chapelle, sans en refermer la porte, à cause de la chaleur. D'abord, elles se dirigèrent vers la salle de réception, d'où elles revinrent toutes deux quelques minutes après, causant

avec animation ; ensuite, elles parcoururent en tous sens les allées du jardin, tandis que l'une d'elles appelait à haute voix : Régina ! Régina !

— Oh ! dit à la fin cette dernière, je crois que je ferai bien d'aller chercher l'enfant à la chapelle ; je suis tentée de croire qu'elle pourrait y être blottie dans quelque coin. Vous n'ignorez pas, j'imagine, combien elle aime à entendre jouer de l'orgue !

Celle qui parlait ainsi disparut de nouveau, laissant sa compagne poursuivre son chemin, et elle s'achemina, d'un pas rapide et silencieux, dans la direction de l'oratoire.

Mais avant qu'elle eût incliné la tête pour saluer le groupe de marbre du sanctuaire, la petite fille, toujours assise sur l'un des degrés de l'autel, attira son attention. Toute surprise de voir en cet endroit l'enfant que justement elle cherchait, la religieuse demanda d'un air étonné :

— Eh bien ! Régina, vous n'avez pas été sage, et vous êtes en pénitence ?...

— Je suppose, répliqua la petite fille, que je n'ai pas été sage, puisque Sœur Perpétue dit que je suis toujours insupportable... Mais je ne suis pas en pénitence.

— Et, qui vous a donné la permission de venir dans notre chapelle? L'avez-vous demandée à Notre Mère?

— Non, dit l'enfant, je savais qu'elle me l'aurait refusée... Pourquoi l'aurais-je demandée puisque j'étais résolue d'y venir?

— Mais qu'y a-t-il, Régina, vous avez pleuré?

— Oh! Sœur Angela, ne voyez-vous pas?...

Et, entr'ouvrant son tablier où gisait son mignon favori, elle montra à la religieuse la cause de son chagrin.

— Encore un pigeon mort!... Combien vous en reste-t-il.

— Plus un, dit-elle, c'était mon dernier!

— Vraiment, chère petite, je suis bien désolée pour vous de la mort de cette pauvre bête, vous sembliez tant l'aimer! — Mais dites-moi, pourquoi êtes-vous venue ici?

— Bunnie n'était pas encore mort quand je suis partie... alors j'avais espéré que, si je pouvais seulement arriver devant la statue de saint François et le lui montrer, il serait certainement guéri. — Vous rappelez-vous, ma Sœur, ce que le Père nous a raconté dernièrement à propos de saint François et des petits oiseaux? Il disait que ce saint chérissait tant ces gentilles créatures du bon Dieu, qu'il les

avait apprivoisées, et que lorsqu'il les appelait, tous accouraient à sa voix, et venaient tour à tour manger dans sa main. — J'avais donc pensé qu'il accueillerait également mon pauvre Bunnie et me le guérirait... Je me suis trompée, il n'a pas voulu m'exaucer, et c'est pourquoi j'ai voulu essayer une autre prière près de la Madone, dans la chapelle des religieuses, qui, il me semble, doit être plus sainte que la nôtre.

» Mais, vous le voyez, la Sainte Vierge non plus ne m'a pas entendue; aussi, jamais, jamais je ne la prierai encore, pas plus que je ne prierai saint François !...

— Taisez-vous, vilaine enfant !

— Mais qu'ai-je fait, Sœur Angela ? Je n'ai rien dit de mal, et je ne suis pas méchante.

— Si, vous l'êtes. — Vous savez très bien que, parce que nous sommes toutes des créatures indignes, à cause de nos fautes, le bon Dieu permet que nos prières ne soient pas toujours accueillies... Mais essayez seulement de devenir sage... et alors, je ne doute pas que saint François ne vous envoie un pigeon si beau, qu'il vous fera oublier tous ceux que vous avez perdus jusqu'ici.

— Je sais parfaitement maintenant, reprit l'enfant, que ce saint n'a pas du tout l'intention de

faire ce que vous me dites. A quoi bon essayer de me faire accroire une jolie petite légende, à laquelle vous n'ajoutez pas foi vous-même. Voyez-vous, ma Sœur, quand Bunnie sera remplacé, c'est que j'irai moi-même, avec mon argent, en acheter un autre.

Au même instant la cloche se fit entendre. La religieuse tressaillit et s'arrêta pour en distinguer l'appel.

— Cinq coups ! l'avertissement est pour moi. — Venez vite, Régina, vous êtes demandée au parloir, et comme l'on vous cherche déjà depuis quelque temps, notre Mère doit s'impatienter.

— Oh ! est-ce que mère est venue ?

— Je l'ignore, je crains seulement que vous n'alliez nous quitter...

— Oh ! croyez-vous, ma Sœur ?... Moi, j'aurai tant de chagrin si je vous quitte. — Mais, vous, en serez-vous fâchée ?

— Oui, très fâchée, chère petite ; d'ailleurs, vous savez que, toutes ici, nous aimons trop notre gentille Régina, pour ne pas éprouver de peine en la voyant partir.

— Laissez-moi toujours enterrer Bunnie avant d'aller voir mère ; puis, permettez-moi aussi de cueillir pour elle un de ces beaux lis, que je serais heureuse de lui offrir.

La religieuse accéda volontiers aux désirs de l'enfant, l'aida même à accomplir sa besogne ; ensuite, la prenant par la main et lui faisant accélérer le pas, elle la guida jusqu'à la porte de la salle de réception, où la Mère Aloysus, supérieure de la communauté, tenait ses audiences avec les personnes que l'amitié ou les relations d'affaires menaient au couvent.

Après avoir inspecté brièvement la place, la petite fille s'arrêta court ; elle était toute désappointée de ne pas apercevoir celle qu'elle croyait trouver, et regardait curieusement le monsieur avec lequel la supérieure s'entretenait derrière la grille. — Mais avancez donc, Régina ! s'écria cette dernière, voyant que la petite fille ne bougeait pas, venez causer avec M. Palma.

Ainsi interpellée, l'enfant s'avança lentement, comme effrayée. Quant au visiteur, lorsque cette jonction lui eut fait détourner la tête, il s'était levé et scrutait, en le voyant venir, ce ravissant type de beauté, embelli de tous les charmes de l'enfance, et qu'il voyait pour la première fois.

Régina était vêtue d'une robe de mousseline bleue, dont le devant se trouvait presque entièrement caché par un tablier blanc à bavette ; une partie de sa chevelure, abondante et soyeuse, était

relevée sur son front et nouée avec un ruban assortie à la nuance de sa robe, l'autre retombait gracieusement, en longues boucles, jusque au-dessous de sa taille ; d'une main, elle tenait le livre qu'elle venait de cueillir, tandis que l'autre pendait nonchalamment le long de son corps. Elle était ainsi vraiment séduisante.

Longtemps elle tint fixés ses yeux sur l'inconnu et aucun détail de sa personne ne dut échapper à la pénétration de son regard.

Cet homme, qu'une mission à remplir amenait en ces lieux, devait avoir près d'une trentaine d'années. Il était grand, d'allure imposante ; les traits de sa physionomie reflétaient plutôt la sévérité, les grands yeux noirs qui illuminaient son visage brillaient à travers son lorgnon à monture d'acier.

A un certain degré, les enfants partagent l'instinct que les animaux ont de deviner, à première vue, le caractère de ceux qui, en pleine possession d'une raison développée, sont destinés à les commander. Aussi, impressionnée par ce je ne sais quoi de dominateur qu'elle lut sur cette figure, la petite fille restait toujours debout, irrésolue, devant l'étranger, se montrant peu empressée d'accepter cette belle main blanche qu'il lui tendait, en signe de bienvenue.

Mais le visiteur, s'avancant d'un pas, alla chercher lui-même les petites mains qui ne répondaient à son appel, et il les retint un moment dans les siennes.

— Hé bien ! mademoiselle Régina, lui dit-il, espère que vous allez être bien contente de me le voir, car je viens de la part de votre maman.

— Oh ! pourquoi n'est-elle pas venue plutôt elle-même, repartit la fillette avec toute la franchise qui la caractérisait. — Se porte-t-elle bien ?

— Oui, assez bien. Elle a été souffrante ces derniers temps, mais elle se remet peu à peu de sa disposition.

» Et maintenant, conformément aux ordres qu'elle m'a donnés et que j'ai communiqués à Mèreloysus, je viens vous enlever aujourd'hui aux bons soins des religieuses, pour vous confier à leur autre protection.

Puis, s'apercevant aussitôt de la détresse que cette nouvelle provoquait chez l'enfant, il ajouta avec toute la douceur dont il était capable :

— Je vais essayer de fouiller mes poches ; peut-être y découvrirai-je quelque missive adressée à M^{lle} Regina, et dans laquelle on lui recommande, sans doute, d'être bien raisonnable.

Et, tirant de son pardessus une lettre, il la remit à la petite fille qui la saisit avidement.

— Dois-je vous la lire ? lui demanda-t-il en souriant, ou êtes-vous suffisamment instruite pour la déchiffrer vous-même ?

Un regard beaucoup plus significatif qu'une protestation verbale répondit à sa question.

Comme Régina s'empressait d'en briser le cachet la supérieure observa :

— Attendez pour lire la lettre, chère petite ; allez plutôt rejoindre Sœur Hélène qui s'occupe de votre bagage, et veuillez la prier de se hâter car M. Palma désire prendre le train de neuf heures.

Quand la porte eut été refermée derrière la petite fille, le visiteur, se retrouvant seul avec la religieuse, remarqua le nuage de tristesse qui enveloppa soudain ses traits ; il l'entendit même exhaler plusieurs faibles soupirs, et de ces indices sûrs de mystérieuses confidences, il comprit qu'il allait entendre proférer par la Révérende Mère des douces et de discrètes plaintes, au sujet du départ de la gentille élève qui allait être ravie à sa maternelle et tutélaire égide.

C'est ce qui arriva.

— J'aurais désiré la conserver plus longtemps.

parmi nous, préluda l'interlocutrice de l'avocat, l'enfant est jeune, vous le voyez... Mais d'autres considérations, plus sérieuses que sa jeunesse, me font beaucoup regretter de nous la voir enlever.

— Certainement, ma Révérende Mère, et je comprends votre sentiment. Je vous dirai même qu'en raison des circonstances particulières qui entourent l'existence de cette enfant, j'ai trouvé moi-même ce déplacement peu judicieux, et que je l'ai déconseillé à sa mère.

— Oh ! peut-être êtes-vous renseigné, monsieur, concernant le mystère qui semble planer sur la tête de Régina, mystère que nous n'avons jamais pu nous faire éclaircir, quelque besoin cependant que nous ayons eu de le connaître, avant d'assumer sur nous la charge de l'enfant.

Et, de dessous son voile épais, les yeux inquisiteurs de la religieuse cherchaient à saisir sur la physionomie de son interlocuteur quelque chose qui satisfît sa curiosité. Mais, vaine attente !... La face impassible de cet homme ne lui fut pas plus révélatrice que celle de quelque sphynx d'Égypte, dont elle eût dû sonder la pensée !... Les lèvres de l'étranger restèrent aussi fermées ; il ne répondit pas même évasivement à la question qui lui était posée.

Ce silence voulu ne rebuta pas la Mère Aloysus, elle savait être diplomate et hasarda une autre question.

— Etes-vous un parent de Régina, monsieur ?

— Non : je suis simplement le conseiller légal de sa mère ; aujourd'hui, son fondé de pouvoirs, afin de transférer l'enfant à une autre garde. — Je vous le répète, je désapprouve ce déplacement... Mais des ordres m'ont été donnés.

Il y eut un moment de silence : ce fut cette fois M. Palma qui le rompit.

— L'intelligence de la petite fille confirme-t-elle ce que son physique semble annoncer d'avantageux ?

— Oui, vous ne vous trompez pas, Régina est douée d'une intelligence supérieure, et comme elle est très courageuse à l'étude, elle se trouve de beaucoup plus avancée que ses petites compagnes de classe.

— Quel âge a-t-elle ?

— Dix ans.

La religieuse poursuivit :

— Elle possède surtout, outre ses richesses intellectuelles, de grandes qualités morales : elle a un cœur excellent, une conscience pure et droite. Tout ce qui peut lui être reproché, c'est l'obstination

de son caractère, qu'il nous arrive parfois de ne pouvoir vaincre sans les plus grandes difficultés. Je vous avoue que, de ma vie, je n'ai jamais rencontré pareille ténacité!...

— Et votre déclaration, ma Révérende Mère, me semblerait bien fondée, si la volonté de l'enfant se mesure à celle de la mère!...

Cette demi-confiance que le visiteur venait de faire touchant le caractère de sa cliente, et qui, au fond, n'était pas banale, eut pour effet de réveiller la curiosité de la supérieure. Elle s'efforça de provoquer d'autres aveux.

Mais l'homme de loi, avec sa sagacité ordinaire, ne tarda pas à s'apercevoir, malgré l'habileté de l'interrogatoire, du piège qui lui était tendu. L'inflexibilité de son caractère réduisit encore à néant cette seconde tentative : toutes les questions furent adroitement détournées, et, de guerre lasse, la Révérende Mère, qui se sentit devinée, abandonna un terrain sur lequel elle venait de subir une si éclatante défaite.

Ce sujet d'entretien terminé, la conversation ne roulant que sur des choses banales, languissait de plus en plus. Le tête-à-tête commençait même à devenir gênant pour les deux personnages. Aussi la religieuse, désirant l'abréger, chercha quelque

prétexte qui lui permit de se retirer, sans toutefois manquer aux règles de la bienséance. Les ressources de son imagination la servirent : elle trouva une excuse qu'elle put alléguer sans crainte, puisqu'il s'agissait d'obliger son visiteur, et, se levant, elle dit avec beaucoup d'aisance :

— Je crois, mon-sieur, qu'il est urgent que j'aille moi-même activer les préparatifs, l'heure s'avance et je serais désolée si nous étions pour vous la cause d'un retard.

— Oh ! merci, je vous suis même infiniment obligé de votre complaisance.

La religieuse quitta son visiteur, qu'elle contentait par sa retraite bien ménagée, et ne reparut qu'une heure après, suivie de Régina et de Sœur Angela, qui se tenaient par la main.

L'enfant était pâle, et les traces de larmes qu'elle sillonnaient ses joues, indiquaient qu'un grand chagrin avait rompu les digues de son cœur. Sa contenance également révélait la tristesse, mais la résignation s'y lisait : on sentait qu'une lutte se livrait en elle, dans laquelle l'énergie cherchait à empêcher toute faiblesse de sentiment de se trahir.

A la fin, subitement et résolument, la fillette, se dégageant de la religieuse, s'avança vers l'avocat.

Abandon touchant, dont la vue parut émouvoir cet homme qui semblait de bronze, même à ses collègues. Il se baissa alors vers elle, et c'est d'un ton presque tendre qu'il lui demanda :

— N'est-ce pas volontiers que vous vous confiez à moi, Régina ?

La petite fille hésita avant que de répondre ; puis elle dit d'une voix entrecoupée :

— J'étais heureuse ici, et j'aimais beaucoup les religieuses, mais puisque mère désire que je vous suive, je veux lui obéir : ce qu'elle commande doit être bien.

O bel instinct de foi en la sagesse et en l'amour maternels ! Connaissez-vous, ô mères, l'existence de cette prérogative dont Dieu vous a honorées ? Et si vous la connaissez, en réalisez-vous tout le bien que vous pourriez ?

— Je regrette bien, enfant, dit alors M. Palma, d'être mis dans l'obligation de vous ravir à l'affection de vos bonnes maîtresses ; je suis même désolé de ne pouvoir différer le moment de la séparation. Si donc votre bagage est prêt, j'aimerais que nous ne nous attardions pas davantage.

Aussitôt ce désir exprimé, les deux religieuses embrassèrent tour à tour la fillette, et, avec une réelle émotion, lui adressèrent leurs adieux. Puis,

après avoir pris congé d'elle et de M. Palma, elles restèrent dans le parloir, afin d'assister, du moins de l'intérieur du monastère, au départ de la voiture qui s'éloigna dès que le chargement des malles eût été opéré. Leurs regards suivirent quelques instants encore l'enfant dont elles venaient de se séparer, et qui, elle aussi, penchée par la portière, cherchait à voir le plus longtemps possible le sanctuaire béni où s'était écoulée son enfance.

Quand elles ne l'aperçurent plus, elles quittèrent leur poste d'observation pour se rendre à leurs occupations respectives, et, chemin faisant, elles échangèrent quelques craintes au sujet de la jeune élève qu'elles avaient vue grandir.

Le mystère qui enveloppait sa vie ne les effrayait-il pas à juste titre ! Et puis, qui ne redoute l'Inconnu, cette mer sur laquelle nous sommes tous appelés à naviguer, océan parsemé d'écueils, dont chaque vague recouvre un dangereux récif, et qui retient dans ses flancs des tempêtes qu'il soulèvera un jour avec fureur.

Quant à la petite Régina, lorsque la distance lui eut dérobé la vue du clocher, elle cessa de regarder au dehors, et, s'asseyant plus fermement sur son siège, elle baissa les yeux.

A cet instant, son compagnon de route s'attendait à voir une explosion de larmes. Mais il avait compté sans la bravoure de l'enfant ; ses yeux restèrent secs, pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres.

Jugeant par cette attitude qu'un silence momentané conviendrait mieux à la douleur qu'elle cherchait si bien à renfermer, M. Palma n'essaya pas de la distraire et ne lui adressa aucune parole durant le court trajet qui s'effectua du couvent à la gare.

Lorsqu'ils furent arrivés à la station, l'avocat, après s'être muni de billets de première classe, se dirigea, suivi de la petite fille, vers l'embarcadère, où il chercha un compartiment inoccupé, afin de s'assurer le plus de tranquillité possible.

C'était le premier voyage de l'enfant ; aussi, lorsque la locomotive fit entendre soudain le cri aigu et prolongé du départ, elle tressaillit. Mais cette émotion fut pour elle rapide comme l'éclair ; de suite, honteuse de sa timidité, elle rougit et serra les lèvres.

Enfin le train s'était mis en marche, et, gagnant graduellement de vitesse, il déroula devant les yeux de la fillette un paysage varié qui ne tarda pas à attirer son attention. M. Palma se réjouit

de l'intérêt qu'elle semblait prendre à cette inspection, et il la laissa, pour se distraire lui-même dans la lecture d'un livre qu'il sortit de sa valise.

Le soleil s'était entièrement couché à l'horizon, et les clartés diffuses du soir s'étaient presque évanouies, quand l'agent, chargé d'allumer les lampes, circula au-dessus des wagons. Le bruit de son pas lourd tira M. Palma de sa lecture ; il leva les yeux, et, voyant devant lui celle qui était confiée à sa garde, il se reprocha sa négligence à s'occuper d'elle.

— Eh bien ! voyons, lui demanda-t-il, aimez-vous à voyager en chemin de fer, Régina ?

— Oh ! pas du tout, répondit la petite fille, cela me bouleverse !... et j'ai un mal de tête !...

— Quoi ! vous n'êtes pas bien ?... Alors, attendez, je vais essayer de parer à cet inconvénient. Retirez d'abord votre chapeau, je vous installerai ensuite d'une façon plus confortable.

Ces quelques soins donnés, il déplia un châle attaché à l'extérieur de sa valise et le plaça sur le bras du siège qu'il convertit ainsi en coussin. Cette opération terminée, il aida l'enfant à y poser la tête, puis il lui conseilla de dormir, lui disant qu'ils ne devaient atteindre leur destination que

le lendemain matin. Enfin, il mit auprès d'elle le paquet de sandwiches et de fruits de toutes sortes dont il s'était muni au buffet de la station.

Ce ne fut que bien tard dans la nuit que Régina s'endormit ; M. Palma refermait seulement le livre qu'il s'était épuisé à parcourir. Il put donc, délassément agréable, contempler, à la faveur de la lampe qui l'éclairait, les traits de l'intéressante dormeuse qui reposait devant lui.

Pendant les premiers instants de son sommeil, un soupir, poussé à plusieurs reprises, s'était exhalé des lèvres de la petite fille ; une fois même, comme si, dans une vision, elle se retrouvait au couvent au moment de la séparation, un sanglot étouffé avait fait frissonner son corps. Mais, peu à peu, toute trace d'émotion disparut ; à l'agitation succéda le calme et cette paix incomparable que le sommeil communique à l'enfance se répandit sur tout son être.

En contemplant le charme de cette physionomie enfantine, M. Palma en observait le caractère d'innocence, et il se demandait combien de temps il lui faudrait encore pour se transformer en cette beauté moins ingénue que la jeune fille, en grandissant, cherche à acquérir : beauté de ces jeunes belles frisées qu'on rencontre chaque jour dans la

grande cité, se rendant au cours, les livres sous le bras, marchant avec désinvolture et promenant sur tous la hardiesse et la coquetterie de leurs regards.

Incontestablement, la petite Régina avait le type grec, mais ce qu'il admirait le plus chez elle, c'était son arcade sourcilière parfaitement dessinée. Cette particularité frappa même M. Palma, et, en la remarquant, il songea à ce père inconnu qui, après avoir reproduit fidèlement son image, l'avait ainsi abandonnée et vivait loin d'elle. Ce père, qui pouvait-il être ? de quelle noble race tenait-il ce sang si pur qu'on voyait circuler dans les veines de l'enfant ?

A un mouvement qu'il fit pour regarder de plus près la dormeuse, celle-ci remua, et, en se retournant, laissa échapper de sa poche quelque chose de blanc qui tomba à terre. De suite, M. Palma se baissa afin de ramasser l'objet qu'il reconnut être une lettre, celle-là même qu'il avait remise à l'enfant quelques heures auparavant, et, comme les feuillets en étaient imparfaitement pliés, il jeta sur l'écrit un regard très prompt, et lut ces mots tracés d'une écriture fine et élégante : *Oh ! mon enfant, ma chérie, soyez patiente et espérez en votre mère !...*

Une impulsion irrésistible le força à regarder en cet instant celle à qui ces paroles étaient adressées. A son grand étonnement, il s'aperçut que les yeux, qu'il croyait clos, se tenaient fixement sur lui, et qu'ils se refermèrent dès qu'il les eut vus.

Soudain, à la pensée de cette observation inattendue, l'orgueil de cet homme qui ne s'était jamais vu mortifié, grâce à la correction parfaite de tous les actes de sa vie, se sentit humilié, et le sentiment qu'il en éprouva fit monter une vive rougeur sur cette figure altière qui ne savait même pas blêmir.

La petite fille avait-elle cru à une indiscretion de sa part, et avait-elle feint aussitôt de dormir pour lui éviter, par cette délicatesse raffinée, la honte du flagrant délit ?

Telle était la question que M. Palma se posait à ce moment, et qu'il résolut d'éclaircir aussitôt.

— Régina ! appela-t-il.

Aucune réponse ; pas même un tressaillement ne lui révéla qu'elle l'avait entendu.

— Enfant, reprit-il, je sais que vous êtes éveillée, répondez-moi.

Alors, s'entendant interpellée d'une façon qui ne lui permettait plus de dissimuler, la fillette ouvrit

les yeux et regarda celui qui l'avait mise en demeure de répondre.

— Régina ! demanda ce dernier, avec toute l'anxiété que comportait la situation, croyez-vous, par hasard, que j'aie voulu lire clandestinement cette lettre ? Elle s'était échappée de votre poche pendant votre sommeil, je venais de la relever, et si j'y ai jeté en la prenant un rapide coup d'œil, ce n'était point, soyez-en sûre, pour commettre la plus légère indiscretion.

Et, après lui avoir ainsi parlé, il lui tendit la malencontreuse missive, qu'elle lui reprit sans embarras, en répondant :

— Je n'ai pas pensé, monsieur, que vous aviez songé à lire ma lettre ; d'ailleurs, en fût-il autrement, je croirai maintenant ce que vous me dites, car ma mère m'a écrit que vous étiez un ami.

— Alors, vous n'avez cru à aucune indiscretion de ma part ?

— Non, monsieur, et, si vous le désirez, je n'y penserai plus.

CHAPITRE IV

— Décidément, Peyton, vous me tourmentez ! Que pouvez-vous avoir ? Je vous ai entendu arpenter longtemps le plancher de votre chambre cette nuit ; étiez-vous souffrant ?

— Non, Elise, pas souffrant, mais préoccupé, et s'il m'était permis de vous faire connaître le sujet de mes inquiétudes, vous seriez sans nul doute aussi troublée que moi. Malheureusement, je ne le puis ; cette communication nécessiterait des révélations qui m'ont été faites sous le sceau du secret le plus absolu, que je ne puis trahir, bien qu'en raison des événements qui se sont passés depuis, l'honneur ne puisse plus souffrir de cette violation.

» Parfois, vous le savez, les ministres deviennent les gardiens des secrets de famille, et sont exposés, en en recevant le dépôt, à s'entendre adresser des demandes de services qui engagent leur responsa-

bilité, et auxquelles leur cœur, quand il est généreux, les fait acquiescer trop facilement.

» C'est d'un de ces engagements téméraires que la compassion m'a arraché il y a quelques années que je souffre aujourd'hui ; les agissements de la personne à qui j'ai donné ma parole sont de nature à me la faire regretter ; pourtant, ma conscience me commande de ne pas me soustraire à son exécution, maintenant qu'elle s'impose.

Une expression de peine, en même temps que de dignité offensée, se lut sur le visage de M^{me} Lindsay, quand le pasteur termina ces dernières phrases. A son tour, elle prit la parole et dit :

— Peyton, quelle cause a donc pu vous inspirer si soudainement des raisons de méfiance contre moi ?... Ai-je trahi l'entière confiance que vous m'avez donnée ? ou seriez-vous, sans motif, devenu partisan de l'injuste opinion professée par ceux de votre sexe, qu'un secret n'est jamais bien commis à notre discrétion.

— Non, Elise, rassurez-vous, vous méritez toujours ma confiance, et je n'ai subi aucune influence qui m'ait incité à vous la retirer. Cependant observez que si elle est sans limites pour ce qui me concerne elle ne peut s'étendre à des faits qui ont été exclusivement confiés à ma garde.

Et, disant ces paroles, le pasteur posait sa main sur l'épaule de sa sœur, la regardant affectueusement et semblant solliciter d'elle l'acceptation généreuse de son silence.

Mais la rougeur, qui colorait déjà les joues de M^{me} Lindsay, s'accentua à ce muet appel :

— Seules, — répliqua-t-elle, — les confidences de véritables forfaits doivent exiger tant de mystère... Et j'avoue que je trouve étonnant que des ministres de l'Évangile consentent à recevoir de tels aveux, et à se faire les tombeaux de ce qu'aucune autre oreille que la leur ne peut entendre.

— Eh bien, si réellement vous croyez ce que vous dites, comment se fait-il que vous soyez tellement anxieuse de souiller les vôtres ?...

— C'est pour me rendre compte si la sympathie que vous avez trop généreusement accordée ne vous a pas amené à exposer, d'une manière quelconque, la dignité de votre ministère...

— Vous dites ?... Dieu m'en préserve, Elise, et veuille que mon excès de charité n'entraîne jamais de pareilles conséquences !... Je ne suis pas, vous le saurez, du nombre de ceux qui partagent la dangereuse erreur de croire que la sainteté des fonctions donne droit de rejeter loin de soi, comme

un foot-ball, les règles les plus élémentaires de la prudence et de la discrétion...

Le ton glacial avec lequel ces paroles furent dites opéra un revirement dans ce cœur affectueux qui s'était rebellé contre cette méfiance qui la faisait souffrir.

Et M^{me} Lindsay, oubliant son ressentiment s'élança vers le pasteur, l'embrassa en lui disant avec tendresse :

— Oh ! Peyton, ne me regardez plus si sévèrement. J'ai eu tort, j'en conviens, de vous parler comme je l'ai fait ; mais vous ne devez pas vous étonner de ce que je suis froissée de votre attitude mystérieuse, alors que, de tout temps, vous m'avez gâtée par une confiance absolue. Allons, embrassez-moi, faisons la paix, et conservez à jamais pour vous seul la possession de vos horribles secrets !..

— Ah ! vous persistez à croire qu'ils sont horribles, lui dit-il en souriant.

— Enfin, vous ne pouvez exiger de moi une transformation subite de sentiments, puisque je ne puis contrôler les faits dont il est question. Contentez-vous de l'assurance que je vous donne que vous êtes toujours mon Maître et mon Roi, et que dans le Credo de ma foi, il est écrit que ce Roi ne peut mal faire. Là, êtes-vous content ? E

jugez-vous la réparation suffisante ? N'exigez pas davantage, car vous savez que l'humble soumission est pour moi une vertu dont les hauteurs sont inaccessibles. Mon amour-propre a déjà franchi les limites de ses forces, et il ressent actuellement cet affreux arrière-goût que la pratique de l'humilité lui a laissé.

Et la légère grimace qu'elle fit en terminant, rendit exactement ses impressions. Le pasteur ne se méprit point sur la signification de ce geste, il sourit à sa sœur, et, lui prenant la main, il repartit doucement :

— Voudriez-vous me laisser mettre un appendice à votre credo, Elise ? La charité est bonne, douce, ne pense point le mal et s'exerce en toute occasion. Les obligations qu'elle nous fait contracter envers le prochain sont sacrées, parce que ce prochain, c'est Dieu lui-même qu'il représente.

» Ce nouvel article de symbole est-il agréé ? Et puis-je solliciter immédiatement la réalisation de ses effets, par la demande de votre aide dans l'exécution du devoir qui m'attend ? Votre assistance est indispensable ; sans elle, je serais aussi impropre à la besogne que cette paire de ciseaux le serait pour couper, si l'on retirait le rivet qui unit les deux branches.

— Vraiment ! monsieur le Révérend ! Quelle juste comparaison vous savez donner de votre impuissance ! Mais, dites-moi donc, avec quoi riverai-je vos augustes ciseaux ? Sera-ce avec la pointe acérée de ma langue, ou plutôt avec une certaine bonne volonté que je puis encore vous offrir ?

— J'accepte votre dernière offre, Elise, et je rejette la première qui aurait l'inconvénient de ne nous donner pour résultat qu'une coupe défectueuse, toute de biais.

— Eh bien, c'est entendu, mon cher frère ; nous fusionnerons avec la bonne volonté. Voyons, maintenant, de quoi s'agit-il ?... Je me tiens à vos ordres, prête à fonctionner au moindre signe...

— Je vous remercie de votre concours, et ne retarderai plus une explication qu'il est urgent de vous donner de suite.

Un silence de quelques secondes suivit les paroles du pasteur, l'aveu lui coûtait ; il recueillait ses pensées, afin d'aborder son sujet par le côté le moins pénible.

Enfin, lorsqu'il eut raffermi son courage, il poursuivit :

— Comme entrée en matière, je commencerai par vous dire que j'ai reçu, ces jours derniers, une lettre qui m'a contrarié au-delà de toute expression...

— Tel est le sentiment que m'a fait éprouver votre physionomie pendant la lecture que vous en avez faite, répliqua sa sœur, puis la promptitude avec laquelle vous avez jeté cette lettre au feu, et les perforations réitérées que vous lui avez fait subir avec le bout de votre tisonnier. Était-elle infestée de la variole ?... d'une maladie pestilentielle ?...

En adressant cette question, M^{me} Lindsay s'asseyait près de sa table de travail, ouvrait le petit nécessaire qui s'offrait à sa vue et en retirait un ouvrage de crochet.

Heureuse contenance, dont instinctivement elle se faisait une défense, car les fidèles miroirs de son âme auraient pu refléter, d'une manière trop inquiétante, les sentiments qu'elle préférait dissimuler.

— Elle n'était infestée ni de l'une ni de l'autre, répondit le Docteur. Je l'ai brûlée parce que la personne m'avait exprimé le désir que je m'en débarrasse ainsi.

— Débutez donc en mettant plus de précision dans votre narration, Peyton. Auquel des trois genres dois-je rapporter ce mot personne ? Masculin ? féminin ? neutre ?

— Vous avez raison, Elise, je vais être plus

explicite. La lettre est d'une mère qui intercède pour son enfant, que j'ai promis jadis d'aimer et de protéger, le jour où elle ferait appel à mon dévouement. Je dois ajouter cependant que j'ai été étonné de recevoir la demande de l'exécution de cette promesse : des événements ultérieurs me permettaient d'espérer qu'elle ne me serait jamais adressée.

— Faites-moi comprendre au moins ce que vous désirez me faire savoir. Voulez-vous dire que vous n'attendiez plus cette requête, parce que la mère a forfait aux conditions sous lesquelles vous vous étiez engagé.

— Ma promesse n'a été faite sous aucune réserve, mais certainement j'étais loin de me douter qu'un jour je serais appelé à la réaliser.

— Et que comporte-t-elle ?

— La tutelle provisoire d'une petite fille que je n'ai jamais vue, et qui, probablement, arrivera ici aujourd'hui, avant midi.

— Peyton !...

— Oh ! je suis navré autant que vous de tout ceci, Elise, et je vous assure que s'il n'avait pas été trop tard lorsque j'ai reçu la lettre, j'eusse été trouver la mère pour décliner la charge d'une telle responsabilité.

— Trop tard !... est-ce que la personne est morte ?

— Non, elle n'est pas morte, mais elle est partie en Europe.

— Mon Dieu ! quelle créature dénuée de cœur elle doit être, pour abandonner ainsi son enfant !...

— Au contraire, elle lui paraît profondément attachée, et c'est pour son bien qu'elle a consenti à cette séparation. Ne la critiquez donc pas ; de plus, acceptez généreusement la situation étrange qui m'est faite, à laquelle des circonstances graves m'avaient fait un devoir d'acquiescer il y a quelques années.

— Soit, qu'il soit fait selon votre désir ! De même que jamais je ne formulerai de jugement sur la mère de cette enfant, et que toujours je respecterai les motifs de votre silence. Je ne souhaite, en échange de cette confiance et pour assurer ma tranquillité, que de savoir si celle que vous obligez est digne de votre sympathie.

— Si j'ai pu douter longtemps de sa loyauté, à cause des charges pesantes qui légitimaient mes soupçons, j'ai été contraint de changer d'avis, en voyant le parfait caractère d'honnêteté de sa lettre.

— Bien. Une autre demande. En vertu de quel droit est elle venue vous solliciter ?

— Elle n'en avait aucun, sauf celui que la misère humaine a sur la sympathie de ceux qui ont reçu mission de soulager les cœurs. C'est moi qui ai béni son mariage, alors qu'elle n'était pour ainsi dire qu'une enfant ; c'est également moi qui, plus tard, reçus les confidences des malheurs prématurés qui étaient venus l'atteindre d'abord comme épouse, puis comme mère...

— En ce cas, mon cher frère, il n'y a pas d'alternative, faites votre devoir. Quant à moi, j'accepte de vous seconder, dans cette tâche laborieuse, selon toute l'étendue de ma faible capacité. Mais, dites-moi, vous êtes-vous renseigné dans quel milieu l'enfant a passé son existence jusqu'ici ?

— Oui, calmez vos frayeurs, seuls les murs du couvent ont abrité son innocence pendant ces sept dernières années.

— Allons tant mieux ! nous avons du moins l'heureuse certitude qu'elle n'a pas encore été contaminée par le vice. Maintenant, Peyton, voulez-vous me dire à quelles conditions vous avez accepté cette charge, et quel programme vous comptez suivre pour l'éducation de votre pupille ?

— D'abord, en ce qui concerne la question de

rétribution qui, je vous l'avoue, n'a jamais été discutée, une pension semestrielle très suffisante m'est assurée pendant le temps que je garderai l'enfant, afin de nous défrayer des dépenses qu'elle occasionnera. Cette pension comprend également les frais d'une instruction scolaire, la plus complète qu'il soit possible de se procurer à l'école de l'endroit ; mais la mère serait heureuse que je voulusse bien retenir pour moi ce dernier dû, si les devoirs de mon ministère me laissaient le loisir d'instruire moi-même sa fille. Elle redoute pour celle-ci, m'écrit-elle, le contact de l'extérieur qu'elle n'a jamais subi, et espère qu'elle acquerra plutôt ici les idées de justesse et de droiture de conscience, qu'avant tout elle désire lui voir posséder. Consentiriez-vous à recevoir ma pupille au nombre de vos élèves pour le piano ? ajouta le pasteur avec une nuance de malice.

— En d'autres circonstances, mon cher frère, je ne manquerais pas de vous payer de la monnaie que mérite votre ton railleur, en vous déclinant l'honneur de mes services ; mais, cette fois, en faveur de la petite abandonnée, je serai magnanime.... A propos, comment se nomme-t-elle ?

A cette question, pourtant très simple et à laquelle il devait s'attendre, le pasteur se troubla.

La réponse, au lieu d'être prompte, semblait ne pouvoir lui sortir des lèvres. Aussitôt, il vit devant lui des yeux moqueurs et une bouche malicieuse qui souriait de joie, comme au spectacle d'une douce revanche.

Enfin, après une courte hésitation, le Docteur commençait à répondre quand M^{me} Lindsay l'interrompit ; et comme pour le délivrer de la gêne dans laquelle elle l'avait mis, elle ajouta le sel de l'ironie :

— Mon Dieu ! ne vous embarrassez donc point pour la réponse. Je bénis la Providence de la latitude qu'elle m'accorde pour nommer notre petit personnage d'après son caractère... Que direz-vous, par exemple, des noms de Columba, d'Una, d'Umbeline, si nous avions un blond chérubin, aux yeux d'azur... de ceux de Jézabel, Fulvia, Tomyris, Clytemnestre, si des cheveux roux, un visage diabolique, et surtout un détestable caractère formaient l'apanage de la nouvelle arrivée ?...

— Trêve de plaisanteries, Elise. La petite fille a un nom que nous lui laisserons, si vous le voulez bien : Régina Orme est actuellement celui qu'elle porte. Maintenant, parlons un peu de son installation, de la chambre qui lui conviendrait le mieux... Ne pensez-vous pas que celle de Douglass, contiguë à la vôtre, soit la meilleure ? L'enfant peut être

craintive ; elle serait rassurée si elle vous sentait près d'elle, à même d'aller la secourir si elle devenait malade... Je suppose que Douglass ne sera pas contrarié de ce déplacement.

— Certainement non ! Il ne serait plus mon noble et généreux fils s'il refusait d'accomplir un de vos désirs. Son adhésion nous est acquise, soyez sûr, et je vais m'occuper de suite de faire transférer dans une autre pièce les livres et les autres objets de sa chambre.

Elle mit de côté l'ouvrage de crochet qu'elle avait pris, et, regardant affectueusement le visage du pasteur qui suivait ses mouvements, elle dit délibérément :

— Ne paraissez donc pas si sombre !... Rappelez-vous l'hospitalité d'Abraham, et, à son exemple, faisons tout ce que nous pouvons pour cette pauvre petite abandonnée.

» Un dernier mot maintenant relatif à la conversation que nous venons d'avoir :

» Ne vivez pas dans une crainte continuelle, en pensant que ma curiosité cherchera à pénétrer d'une manière quelconque les secrets que vous voulez garder : jamais, Peyton, directement ou indirectement, je ne questionnerai l'enfant ; jamais même je n'essaierai d'approfondir quoi que ce soit

près de vous ; et, enfin, le sujet de cet entretien ne sera jamais repris entre nous si ce n'est par vous-même. Etes-vous satisfait ?

— Oui, bien satisfait, et très reconnaissant envers ma sœur pour le témoignage de confiance absolue qu'elle m'accorde.

Lorsqu'elle eut entendu ces paroles, M^{me} Lindsay ouvrit la porte, et, avant de disparaître, fit à son bien-aimé frère une salutation qu'elle exagéra à plaisir, puis monta les escaliers avec toute l'agilité qu'auraient eu ses jambes de quinze ans.

Après que sa sœur l'eut quitté, le pasteur resta quelque temps encore dans la pièce, regardant distraitemment par la fenêtre ouverte devant lui, les mains croisées derrière le dos, et réfléchissant... De temps en temps, le silence de sa pensée était distrait par le bruit des pas précipités de M^{me} Lindsay, qui, se trouvant dans la chambre au-dessus de lui, allait et venait, descendait ou remontait en courant les marches de l'escalier. Et chaque fois, à ces bruits, le front du pasteur s'éclairait d'une lueur d'espérance, car ils ne lui renvoyaient pas la sombre résonnance d'un *Fiat*, mais plutôt celle d'un joyeux *Amen*, lui confirmant que pas un soupçon de doute ne restait dans le cœur fidèle et aimant de sa sœur.

Alors, délivré de ses inquiétudes, il se rendit au jardin, muni de son chapeau de soleil à larges bords, suivi par le fidèle Biörn, dont les aspérités de caractère s'accroissaient avec l'âge.

A ce moment, une superbe couvée de poulets d'Inde, tous échappés on ne sait comment de l'enceinte où ils étaient renfermés, travaillaient à se frayer une ouverture dans l'une des plus belles plates-bandes de fleurs. Biörn s'élança de toute sa vitesse sur les maraudeurs, et les chassa jusqu'aux derniers confins du poulailler, qu'il surveilla pendant quelques minutes, en poussant d'affreux grognements.

Quant au maître, il se mit à l'œuvre pour réparer les dégâts commis, et travailla avec tant d'ardeur, que toute préoccupation ne tarda pas à le quitter.

Mais cette douce quiétude ne fut pas de longue durée ; la voix de sa sœur, qui, d'en haut, l'appelait à une fenêtre, lui cria plaisamment :

— Peyton ! Peyton ! les Philistins qui tombent sur nous !...

— Voulez-vous dire qu'elle est arrivée ?

— Je pense que oui : il y a une voiture à la porte, et j'ai remarqué une malle près du cocher.

Le pasteur se releva vivement, puis resta irrésolu, semblant très embarrassé.

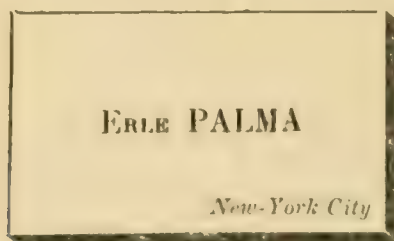
— Eh bien quoi, Peyton ? Souvenez-vous du texte de dimanche dernier : « Que celui qui a commencé à mettre la main à la charrue, etc., etc. » Faut-il que je vous le rappelle, et que, comme ouaille, j'en réclame l'application ? Allons, armez-vous de courage, et venez affronter l'inévitable.

— Elise, comment pouvez-vous plaisanter ? J'ai les plus noirs pressentiments pour l'avenir... Vous ne pouvez vous imaginer combien je redoute cette responsabilité !...

— Il est réellement trop tard, mon cher, pour vouloir grimper sur la sellette du repentir. Prenez plutôt cette bête noire de Bashan par les cornes et finissez-en. Bon ! Voici qu'on sonne. Vous accompagnerai-je ?

— Oh ! certes !

Et comme le frère et la sœur revenaient vers la maison, ils rencontrèrent Hannah, qui s'avancait vers eux, leur tendant une carte.



Ils entrèrent ensemble dans le salon. Le visiteur

était assis ; mais, à leur vue, il se leva et, s'avançant vers le pasteur, il dit :

— J'espère, monsieur Hargrove, que ma visite ne vous surprend pas, que vous y avez été préparé, et que vous en connaissez le but ?

— En effet, monsieur, je vous attendais, et suis heureux de vous voir. Permettez-moi de vous présenter ma sœur, M^{me} Lindsay. Je suis excessivement...

Il ne termina pas sa phrase ; ses yeux venaient d'apercevoir et fixaient l'enfant qui se tenait debout, appuyée contre l'embrasure de la fenêtre, le surveillant, l'étudiant avec toute la curiosité qu'aurait laissé paraître quelque créature mise en cage, se trouvant en présence d'un nouveau maître, et se demandant si la bonté ou la sévérité formait le fond de son caractère.

Durant cet instant où tous deux se considéraient, oubliant tout le reste, un rapide courant magnétique s'établissait d'âme à âme, révélant à chacune, comme en une illumination soudaine, ce que des années d'une vie commune n'arrivent pas toujours à faire connaître. De la contenance du pasteur s'évanouit toute trace de doute et d'appréhension ; de celle de la fillette toute ombre de défiance.

M. Palma, comme on le pense, n'était pas sans

étudier avec intérêt le tableau qui s'offrait à sa vue. Soudain, il vit le pasteur sourire, puis, comme involontairement, tendre les bras, et il fut étonné quand cette petite fille, pour lui si retenue et si timide, s'élança avec joie vers celui qui l'appelait. Il fut aussi témoin de la détente qui s'opéra en elle, provoquée sans doute par la fatigue du voyage et aussi par le combat intérieur que l'enfant avait dû livrer pour cacher ses sentiments. A peine fut-elle près du pasteur, qu'un déluge de larmes vint soulager son pauvre cœur : l'émotion avait rompu les barrières qu'il s'était imposées...

Le Dr Hargrove ne parut pas surpris de ce chagrin ; mais lorsqu'il fut assis, il dit à l'enfant, avec beaucoup de douceur :

— Avez-vous donc tant de peine à venir vivre près de moi, Régina ? Aimeriez-vous mieux rester avec M. Palma ?...

La petite fille, avec un geste de désespérance, répondit d'une voix entrecoupée :

— Non ! non ! ce n'est pas cela !... Je vois au contraire que vous devez être bon, si bon !... Mais je ne puis m'empêcher de pleurer... Je me suis tant retenue depuis que j'ai dit adieu aux religieuses !... et tout maintenant me semble si étrange !... Oh ! ne me grondez pas. Laissez-moi pleurer !...

— Oh ! oui, pleurez, votre petit cœur éclate... il faut le soulager...

En même temps, il attirait l'enfant plus près de lui ; l'avocat n'eut pas moins de surprise de voir avec quel confiant abandon elle vint blottir sa tête contre celle du pasteur.

Enfin, M^{me} Lindsay s'avança à son tour vers elle, lui retira son chapeau, puis, plaçant un verre d'eau entre ses lèvres brûlantes et tremblantes, baisa doucement ses joues mouillées de larmes, et murmura :

— Allons, ma pauvre mignonne, tâchez de vous remettre, et venez un instant avec moi pour que j'essuie votre visage, vous serez mieux ensuite...

— Oh ! non, ne me faites pas partir. J'ai fini de pleurer, et cela me semble si bon d'être là comme je suis !...

— Mais si vous essayiez de voir comme vous seriez là-haut près de moi... Je vous assure que mes bras ne sont pas moins disposés à vous recevoir et à vous étreindre... Voyons, laissez-moi vous montrer de quelle manière je sais embrasser mon enfant, bien qu'il soit un homme. Venez, Régina.

Alors M^{me} Lindsay, dégageant doucement les mains entrelacées autour du cou de son frère, attira vers elle la fillette, qui déjà lui était gagnée

par le charme de sa voix, et l'entraîna dans une autre pièce.

Dès que la porte eut été refermée sur ces dernières, M. Palma prit la parole et dit :

— Je suis tout surpris, docteur Hargrove, de voir que vous et votre pupille ne soyez pas, comme je le pensais, complètement étrangers...

— Pardon, nous ne nous sommes jamais vus, et vous avez assisté à notre première rencontre.

— Vous l'avez alors magnétisée ?

— Pas que je sache... Pourquoi cette idée ?

— A cause de la façon aimable avec laquelle elle a répondu à vos ouvertures, tandis que les miennes n'ont reçu qu'une froide politesse... Vous savez, je présume, que tous deux nous sommes chargés de la tutelle de cette enfant ?...

— Si vous vouliez me suivre dans le bureau où nous n'aurions à craindre aucun dérangement, j'aimerais à avoir avec vous une conversation confidentielle.

Quand il eut fait asseoir son visiteur dans le confortable fauteuil qui lui servait d'ordinaire, et qu'il eut fermé à clé la porte de la pièce, le pasteur s'assit, croisa les bras, et scruta un instant le visage de l'étranger, se demandant jusqu'où il serait prudent de livrer sa confiance.

L'avocat rencontra ce regard incisif ; comme tant d'autres, il sut le soutenir avec impassibilité.

— Monsieur Palma, puis-je vous demander si la mère de Regina vous a, d'une façon absolue, mis au courant de la situation ?

— Elle m'a seulement fait connaître certains faits, sur lesquels elle désirait mon avis pour des questions de droit.

— Vous a-t-elle donné son nom réel ?

— Je ne la connais que sous celui de M^{me} Odile Orme, une actrice remarquable par sa beauté et son grand talent.

— Le nom du père ne vous a-t-il pas été confié non plus ?

— Non, elle a désiré le taire, et m'a prévenu que celui qu'elle porte actuellement est un nom d'emprunt.

— N'avez-vous jamais rien pressenti sur cette affaire ?

— A cela je ne puis répondre exactement. Parfois j'ai bien conjecturé, mais au hasard, et je ne me suis pas cru autorisé à conclure sur de simples présomptions.

M. Palma poursuivit :

— Vous devez trouver extraordinaire que

M^{me} Orme ait songé à confier sa fille à ma tutelle, me laissant ignorer sa parenté. Il y a quelques jours, avant son départ pour l'Europe, elle vint me parler de la promesse que vous lui aviez faite et me supplia, pour la tranquillité de son existence, de consentir à reprendre votre charge, si la mort ou d'autres causes venaient vous empêcher de la remplir un jour. Je vous avouerai que je n'ai pas acquiescé de suite à cette demande : son accomplissement nécessite du loisir et une certaine inclination que je ne me connais pas. Cependant, puisque déjà je lui avais promis mes services pour le procès qu'elle doit intenter, j'ai consenti, malgré mes répugnances, à lui accorder ce qu'elle implorait en grâce.

— Une dernière question, monsieur. Considérez-vous, sous tous les rapports, M^{me} Orme comme une digne, une honnête femme ?

— Autant qu'il m'a été permis de la juger, je puis vous assurer, docteur, que je la regarde comme telle. Sa conduite n'a jamais prêté à aucune critique ; au contraire, j'ai plutôt lieu d'être édifié de la prudence, de l'extrême réserve dont elle fait preuve, qualité rare chez une personne de son état, habituée à recevoir chaque jour l'hommage de l'admiration générale. En dehors de la scène, elle

n'est vue par personne, si ce n'est accompagnée de deux respectables serviteurs, un homme marié et sa femme, qui lui servent de protecteurs et ne la quittent jamais.

— Enfin, pourriez-vous m'expliquer comment il se fait qu'une personne si inexpérimentée, si peu préparée à cette profession, ait si vite atteint, non seulement la célébrité, mais cette supériorité que confère seule une longue pratique de l'art ?

Un sourire se dessina sur les lèvres de l'avocat.

— Depuis quelle époque l'avez-vous vue ? demanda-t-il.

— Il y a sept ans.

— Alors, je ne m'étonne pas de votre surprise : l'enfant, la novice que vous avez connue, a développé en elle, au même degré que son art, cette énergie colossale, infatigable, pour réussir dans la poursuite d'un but. Avec la vigilance et la ténacité d'un de ces chiens limiers espagnols, elle a travaillé sans relâche, s'élevant de la modeste position de couturière à la journée qu'elle avait dû d'abord accepter, à celle d'artiste dramatique, à laquelle elle avait des raisons de viser.

— Et dans la poursuite d'un de ces projets, pensez-vous que votre cliente soit capable d'un larcin ?

— Qu'entendez-vous ici par larcin ?

— Tout ce qu'un honnête homme peut comprendre par ce mot. Par exemple, si, pour posséder un certain papier qui lui aurait été refusé, M^{me} Orme forcerait l'entrée d'une maison et briserait la serrure d'un tiroir secret pour le dérober.

— Non, à moins qu'elle n'ait à ce papier des droits indiscutables, et qu'il lui soit injustement retenu. Et encore, après réflexion, ma conviction intime me pousse à croire qu'elle hésiterait à commettre un tel acte, et recourrait plutôt à d'autres moyens.

Le Dr Hargrove expliqua ensuite brièvement à l'avocat sa dernière entrevue avec la mère de Régina, ainsi que toutes les circonstances qui la suivirent. Celui-ci l'écouta sans faire paraître sur sa physionomie la moindre trace d'étonnement ou d'incrédulité.

— Voyons, lui dit le pasteur, après avoir terminé, ne jugez-vous pas tout ceci comme autant de preuves accablantes contre elle ? Soyez franc, monsieur Palma.

— C'est purement circonstanciel. Ecrivez à M^{me} Orme ; informez-la de la disparition de la licence, et je suis sûr que vous découvrirez qu'elle est aussi innocente de ce vol que vous et

moi. Je sais qu'elle est partie en Europe avec la certitude que vous teniez ce document en votre possession, car elle est venue me prévenir de son existence, et me prier, si elle venait à mourir, de vous le demander pour le déposer au Tribunal.

— Je voudrais voir la chose comme vous la voyez ! répondit en soupirant le pasteur ; mais, tant que cette affaire ne sera pas entièrement éclaircie, je ne saurai me défendre d'un certain doute.

Un court moment de silence suivit cette réponse ; puis l'avocat reprit :

— Docteur, puisque les circonstances nous ont jetés tous deux dans une même barque, et qu'il nous faut voyager ensemble, j'userai également de franchise à votre égard, en vous avouant que, moi aussi, j'ai d'abord été très sceptique concernant l'honorabilité de M^{me} Orme, et que, pour m'éclairer, j'eus recours au moyen employé par les hommes de ma profession, qui est de faire surveiller adroitement la personne sur qui planent vos doutes. Le rapport qui m'a été délivré est celui-ci : « M^{me} Orme est l'intégrité même, pas plus adonnée à la coquetterie que la statue de Washington sur la place de la Cité, repoussant tous les adorateurs, et ne connaissant d'autre souci que

celui d'atteindre l'apogée de la perfection, dans la carrière qu'elle a choisie. »

— Merci de votre franchise, monsieur ; merci surtout pour la nouvelle rassurante que vous me donnez, car vous savez que, dans la situation délicate où je me trouve placé, exposé un jour ou l'autre à me trouver en vue dans cette affaire, ma sécurité ne peut être trop affirmée.

» A propos, quand comptez-vous commencer les poursuites ?

— Je l'ignore : ma cliente, ne visant dans la défense que ce qui concerne les droits de l'enfant, ajourne le plus possible ce procès, qui jetterait sur elle un certain discrédit, et n'attaquera que le jour où l'habile tactique qu'elle va employer là-bas viendrait à échouer : ce dont je doute fort.

Il y eut un moment de silence : le pasteur n'avait point relevé les paroles de l'avocat, et celui-ci, devenu subitement songeur, semblait méditer sur ce procès appelé à être retentissant, et sur le succès duquel il comptait pour acquérir un surcroît de renom et de gloire...

Enfin, au bout de quelques minutes, le son de la pendule rappela M. Palma à la réalité. Il jeta un coup d'œil rapide sur le cadran de l'horloge ; et, ayant comparé l'heure qu'elle marquait

à celle de sa montre, il se leva vivement et dit :

— Je m'aperçois, docteur, que je dois prendre congé de vous. Auparavant, permettez-moi de m'acquitter de la commission de M^{me} Orme, et acceptez la pension semestrielle de sa fille, que je continuerai à vous servir régulièrement à chaque terme. Enfin, avec ma carte, je vous laisse mon adresse, au cas où vous auriez quelque communication à me faire au sujet de votre pupille.

Quelques banalités polies furent encore échangées, puis le pasteur, sortant du bureau avec son visiteur, appela à haute voix la fillette, afin qu'elle vînt dire adieu à l'avocat.

— Me voici ! répondit avec douceur une petite voix, qui semblait venir de près.

En effet, ils avaient à peine contourné le vestibule qu'ils aperçurent l'enfant, que M^{me} Lindsay, pour s'occuper des préparatifs du déjeuner, venait de laisser seule, assise tristement sur la dernière marche de l'escalier. Ses grands yeux bleus, profonds et expressifs, se portaient tour à tour sur ses tuteurs. A leur approche, elle se leva, tremblante d'émotion, étreignit la balustrade d'une main, et pressa l'autre sur son cœur.

Lorsqu'ils furent arrivés près d'elle, le pasteur lui dit :

— Vous devriez être bien contente, Régina, d'avoir, à vous seule, deux pères adoptifs qui prendront soin de vous et désirent que vous soyez la petite fille la plus heureuse du royaume ! Nous travaillerons aussi à ce que vous deveniez la plus accomplie. En cela, vous nous aiderez, n'est-ce pas ?

Et à voix basse, mais fermement, comme si elle comprenait qu'elle accomplissait un pacte, l'enfant répondit :

— Oui, j'essaierai d'être toujours sage...

— En ce cas, nous réussirons... répliqua M. Palma.

Puis, ce dernier s'adressant à son tour à la fillette :

— Vous savez, dit-il, que vous êtes venue ici d'après le désir de votre mère, et que je vous laisse non chez un étranger, mais chez un ami. Promettez-moi de faire votre possible pour être heureuse et contente.

Mais celle-ci, avec un grand sérieux, répondit vivement :

— Soyez sûr, monsieur, que je ne vous adresserai jamais de plaintes.

— Non, n'est-ce pas ? Car vous pensez que je serais incapable de m'apitoyer sur votre sort ! Par-

tiale enfant que vous êtes, de douter de ma sympathie, alors qu'à première vue vous semblez être assurée de celle du docteur. Désirez-vous me rendre jaloux ?

Le ton légèrement ironique avec lequel il posa cette question, ainsi que l'expression dont il chargea son regard, firent monter la rougeur sur les joues pâles de la petite fille. Elle répliqua vivement :

— Oui, j'ai été vers M. Hargrovre, car lui m'a ouvert les bras, voyant combien j'étais dans la peine !

— Et si moi, par hasard, je vous ouvrais les miens, vous y précipiteriez-vous ?

— Oh ! vous savez bien que vous ne pouvez rêver pareille chose !... — Partez-vous maintenant ? demanda-t-elle aussitôt.

— Oui, je vais partir, je retourne à New-York. Pensez quelquefois à moi, Régina, et si vous avez quelque ennui, écrivez-moi. Rappelez-vous toujours que je suis l'ami de votre mère.

— Je m'en souviendrai ; mais je ne dois pas oublier non plus que le docteur l'est aussi, n'est-ce pas ?

— Certainement non !

En lui adressant cette réponse, l'avocat lui prenait les mains et la regardait affectueusement.

— Au revoir, enfant.

— Au revoir, monsieur Palma.

Après ces adieux, le pasteur reconduisit son visiteur jusqu'à la porte d'entrée, où ils échangèrent une cordiale poignée de mains et se quittèrent.

CHAPITRE V

— Oh ! s'il vous plait, laissez-moi entrer et venir vous aider.

— Entrer ? Naturellement, vous pouvez entrer ; mais quelle aide pensez-vous pouvoir me donner, charmant mais inutile bout de grâce ? Mais qu'est-ce ?... D'où viennent ces délectables odeurs ?... Seriez-vous le sachet qui les apporte ?...

Comme pour répondre à la question qui lui était posée, la petite Régina étala sur la commode, où M^{me} Lindsay arrangeait les vêtements de son fils, trois superbes branches de chèvrefeuille en fleurs.

— Oh ! qu'elles sont belles ! s'exclama cette dernière, tout en s'approchant pour en respirer le parfum. Mais que prétendez-vous faire de tout ceci !...

— Les arranger moi-même dans le vase où je veux les placer, pour les déposer sur le bureau de l'évêque.

— Astucieuse Dalilah en jupons courts !... Ne venez-vous toujours m'offrir votre gracieuse assistance que pour envahir chaque jour une partie de mon territoire ? Votre arrivée ici ne date que d'un an, et déjà vous m'avez dépossédée de ma suzeraineté à la cuisine et à la basse-cour, et maintenant, c'est le plus cher de mes domaines que vous venez usurper !... Allons, arrivez quand même, je vous concède, pour aujourd'hui, le privilège de présenter à Douglass les douces senteurs que vous lui avez destinées.

Et, voulant confirmer par une marque d'amitié la promesse qu'elle donnait, elle déposa un baiser sur les joues de l'enfant.

Ensuite elle continua à procéder à divers arrangements pour le retour de son fils, tandis que la fillette, munie de l'autorisation accordée, se mettait à l'œuvre, en combinant, devant une superbe coupe de cristal, la disposition de sa gerbe.

Evidemment, la réussite de ce travail lui tenait à cœur, car un quart d'heure au moins s'écoula avant qu'elle l'eût terminé. Enfin, lorsque le vase fut posé à l'endroit qu'il devait occuper, Régina se plaça en face de son ouvrage, recula même de quelques pas, afin de juger de l'effet

qu'il produisait, après quoi sourit et appela M^{me} Lindsay :

— Oh ! lui dit-elle, quand celle-ci fut arrivée près d'elle, dites à votre fils que je lui ai cueilli ces fleurs, afin de le remercier de ce qu'il a été bon pour moi, quand je suis arrivée ici, dans la peine...

Puis, après un court moment de réflexion, que l'évocation du passé semblait avoir provoqué, elle ajouta :

— Que n'est-il toujours avec nous !... Avec lui, la vie paraît devoir ne me donner que de beaux jours !...

Ce cri de l'âme, prononcé avec tout l'accent ému de la tendresse, communiqua subitement à la mère une impression de profonde tristesse, les paroles de l'enfant avaient trouvé un écho dans son cœur, et faisaient jaillir des larmes de ses yeux.

— Oh oui ! répéta-t-elle, que n'est-il toujours avec nous !... Car lui, c'est le riant soleil de ma vie, ma joie, mon bonheur...

— Combien de temps va-t-il passer ici ? demanda la fillette.

— Je ne puis vous répondre exactement, il n'a pu me renseigner lui-même dans sa dernière lettre. J'espère cependant le posséder quelques mois, mais

après, j'ignore quand je le reverrai. Oh ! Régina, que la pensée d'une longue séparation me fait souffrir !

— Alors, pourquoi le laissez-vous partir ?

— Parce que je ne puis faire autrement.

— Vous êtes pourtant sa mère... il ne vous désobéirait pas...

— Oui, mais c'est un homme, je ne puis espérer l'attacher aux cordons de mon tablier... De plus, c'est son devoir de partir ; je ne veux pas l'empêcher de l'accomplir.

— C'est sans doute parce que je ne suis pas encore très grande, que je ne comprends pas tout à fait votre raisonnement, madame, car l'idée que je me fais, moi, de son devoir, c'est qu'il devrait avant tout chercher à vous plaire. Ne lui serait-il pas aussi moins dur d'avoir cette obligation-là, que celle de quitter ceux qu'il aime pour aller vivre dans l'Inde, au milieu de tous les infidèles ?

— Et, s'il vous plait, que savez-vous de tous ces infidèles ? dit soudain une voix d'homme, tandis que deux bras robustes venaient les entrelacer toutes deux dans une cordiale étreinte.

— Mon fils ! s'écria M^{me} Lindsay, fortement impressionnée par ce retour si prompt. — Vous ici !...

— Comme vous voyez ! J'ai pu devancer mon arrivée, mais je pars de suite si vous pleurez... Une bienvenue et des larmes !... Voilà qui me paraît équivoque...

Et il joignait à ces paroles un baiser des plus affectueux sur le front de sa mère.

Puis, se tournant du côté de l'enfant, et s'adressant à elle :

— Eh bien ? Ne pouvez-vous trouver un mot aimable à me dire ?

Mais la fillette, dont le cœur battait avec force, subissait une trop grande émotion pour traduire extérieurement sa joie ; elle n'articula aucune parole et continua, pendant quelques secondes, à fixer le nouveau venu de son regard ému et étonné, puis disparut.

— Singulière créature ! dit alors M^{me} Lindsay à son fils, elle part sans vous adresser un mot, et elle vient d'insister afin que je vous fasse connaître que c'est en hommage de gratitude pour les bontés que vous lui avez témoignées à son arrivée, qu'elle a tenu à vous offrir ces fleurs, qu'elle a, elle-même, placées sur votre bureau... A propos, avez-vous vu votre oncle ?

— Oui, mais je ne l'ai qu'aperçu. J'étais passé par l'église où j'espérais le rencontrer ; il

était tenu avec un des comités. Se porte-t-il bien ?

— Malheureusement non, ses maux de gorge de l'hiver dernier, sa bronchite mal guérie, et surtout l'extrême fatigue produite par un surcroît de travail ont altéré sa santé d'une façon inquiétante. Seul, un long et absolu repos remettrait votre oncle, Douglass. Ne pourrez-vous donc chercher à prolonger votre séjour ici ?

— Oh ! mère ! Essayez-vous déjà, en faisant appel à la tendresse que vous me connaissez pour vous tous, de me tisser de doux liens qui m'attacheraient plus sûrement à vous !... Non, ne faites pas faiblir mon courage, stimulez-le plutôt par de bons conseils : un champion de l'Eglise est fait pour la lutte...

» Et maintenant, poursuivit-il, causons, si vous le voulez bien, des événements qui ont dû se passer dans cette intéressante petite ville, depuis mes longs mois d'absence, et dont vous avez omis de m'entretenir dans vos lettres.

M^{me} Lindsay parla d'abord d'affaires concernant sa famille et ses amis ; puis elle raconta les critiques piquantes qui s'étaient répandues en ville, au sujet du pasteur, dès l'arrivée de Régina, critiques qu'on savait suggérées par M^{me} veuve

Prudence Potter, de la Congrégation, qui, dans le temps s'était bercée du rêve de présider au foyer domestique du presbytère, en épousant le Dr Hargrove ; depuis son échec, elle se vengeait, en se faisant l'espion infernal de ce qui se passait dans l'intérieur du docteur.

— Pauvre M^{me} Pru ! exclama le fils, après avoir écouté. — Chez elle le caractère s'allie mal au nom!...

— En vérité, et ce contraste fait même qu'il paraît y avoir ironie dans la dénomination de la personne, repartit la sœur du pasteur.

Puis, un instant après, elle ajouta :

— Voyez-vous, notre civilisation restera à jamais incomplète, tant qu'elle ne cherchera pas à nous purger de toutes ces dangereuses vipères, dont la langue déverse sur nous le venin de la malice, pour les envoyer coloniser bien loin, dans quelque terre reléguée de l'Océan...

— Et seront-elles également comprises dans le bannissement, mère, celles qui, par leur humeur, parfois acerbe, jettent à autrui de semblables critiques?...

— Que je vous apprenne à me sermonner, monsieur ! répondit-elle, en tirant légèrement l'oreille de son fils. — Ce n'est pas moi, certes, qui me

laisserai haranguer !... Je laisse cela à votre oncle, qui jamais ne se regimbe comme il le devrait, et dont la patience m'étonne souvent.

» Ainsi, pourriez-vous me dire comment il se fait qu'il sache accepter en souriant les insinuations aigre-douces que certaines femmes lui lancent, d'un air de naïveté malicieuse, sur le relâchement de la piété évangélique, parmi les membres du clergé ?

— Parce qu'il est le meilleur des hommes, et qu'il pratique pleinement ce qu'il enseigne : la charité chrétienne.

— Magnifique votre théologie !... mais en théorie seulement. Car avec cette doctrine que la religion doit laisser endurer toutes les critiques contre la réputation, on risque de se faire bien mépriser... Je n'aime pas, moi, cette résignation stoïque : à un trait piquant, je riposte par un autre, plus dur, et je vous prie de croire que celui que j'ai décoché dernièrement à M^{me} Pru, était bien approprié...

— Eh ! que vous disait-elle ?

— Ce qu'elle me disait !... Elle me demandait, en présence de Régina, si les amis du Dr Hargrove n'étaient pas dans l'erreur, en pensant que celui-ci ne s'était jamais marié.

— Quelle réponse lui avez-vous faite ?

— Je lui ai répondu, en regardant fixement ses affreux petits yeux gris, que mon frère, malgré les pièges matrimoniaux qui lui avaient été autrefois tendus, avait été assez heureux, comme l'oiseau du Psalmiste, pour échapper à ceux qui étaient prêts à le dévorer, et d'avoir pu s'assurer la tranquillité sur la montagne du célibat. Eh bien ! qu'avez-vous à rire ?

— Je ris, parce que les muscles de votre langue, me paraissant vigoureux et agiles, pourraient, à l'envi des trois cents renards de Samson, endommager furieusement les vastes champs de la paix, sur lesquels il vous faudrait passer ! !

— Enfin, mon fils, puis-je répondre autrement à une femme qui, sans merci, ne cesse de persécuter votre oncle ?

— Parfaitement, vous le pourriez, car, soyez sûre que toutes les paroles méchantes, flèches qu'elle lance, comme vous dites, sur le caractère noble et intègre de mon oncle, sont aussi inoffensives que le serait un bombardement d'aiguilles sur la forteresse de Cronstadt.

— Si ce que vous me dites pouvait être vrai !... Je laisserais ce ferment de discorde diriger en paix ses batteries.

— Oh ! ayez-en pleinement la certitude, cela ne souffre aucun doute... de plus, l'armistice suivrait de près votre retraite : l'on ne guerroye point seul...

Puis, après cette malice :

— Quittons ce terrain, dit-il, et parlons de Régina. Est-elle toujours l'enfant droite et innocente que j'ai connue ?

— Vous la trouverez toujours la même, elle n'a perdu aucune de ses bonnes qualités de cœur qui n'ont fait que se perfectionner ; quant à celles de son esprit, elles se développent d'une façon surprenante.

— Mon oncle continue-t-il à l'instruire ?

— Oui, et je crois que c'est son occupation favorite. Sans doute, l'affection qu'il porte à la fillette y contribue beaucoup ; mais, en outre, c'est un véritable plaisir de cultiver de pareilles facultés intellectuelles.

— Je présume que M^{me} Orme lui écrit de temps en temps ?

— Tous les quinze jours, et c'est chaque fois un grand bonheur pour l'enfant. Parfois cependant, après la lecture de ces lettres, je la surprends à pleurer, et quand je lui demande si elle a reçu quelque mauvaise nouvelle, elle me répond d'un

air désolé : Non, mais c'est toujours la même chose, j'ignore quand nous nous reverrons...

» Le plus fâcheux, c'est qu'elle commence à s'imaginer qu'il pourrait y avoir du discrédit sur sa famille. Dernièrement, elle disait à Peyton : « C'est dur d'être tenue dans l'ignorance de ce que je voudrais connaître ; mais, puisque mère m'a promis de tout me révéler un jour, j'attendrai patiemment. Au reste, ajoutait-elle, pourrais-je encore avoir de la joie si j'apprenais que, toutes deux, nous avons quelque honte à cacher !... »

Un coup frappé à la porte vint interrompre l'entretien. M^{me} Lindsay était mandée au salon pour une visite inattendue ; elle fut vexée d'être importunée dans les premiers moments du retour de son fils, qu'elle dut quand même quitter, puisque Hannah avait commis la bétise d'introduire.

Aussitôt le départ de celle-ci, Douglass Lindsay se rendit au jardin qu'il n'avait pas encore visité, et où il espérait bien retrouver l'enfant sauvage qui l'avait fui.

Lorsqu'il y fut arrivé et eut suivi le sentier qui conduisait aux palissades clôturant la basse-cour, le jeune ministre s'arrêta, et, s'appuyant contre la porte recouverte de feuillages qui devaient le masquer, il observa quelque temps la petite scène pas-

torale qu'il venait d'entrevoir, et qui, vraiment, le ravissait.

Sur une des marches du colombier, de forme circulaire et récemment bâti, la petite Régina était assise, tenant sur ses genoux deux beaux lapins blancs qu'elle nourrissait de céleri et de feuilles de choux ; elle avait à ses côtés un panier rempli de grain, et, à ses pieds, la frôlant, deux superbes oies, au bec jaune d'or, qui tentaient de s'approcher de temps en temps du bord du panier, afin de dérober furtivement ce qui était destiné à être le souper commun de toute la gent ailée.

Cette simple scène avait quelque chose de si innocent et de si paisible, que sa vue apporta à l'indiscret une sensation bienfaisante de repos, qu'il savoura avec délices ; car, pour un esprit fatigué, c'était un doux rafraîchissement venant calmer sa fièvre.

Douglass Lindsay n'avait que vingt-cinq ans, et déjà, cependant, la gravité avait empreint sur son beau visage la solennité d'un autre âge et retiré de ses grands yeux bleus cette flamme magnétique qui les éclairait jadis, alors que la gaieté semblait toujours s'y jouer. De bonne heure, il s'était consacré au sacerdoce, car un jour son cœur pur et généreux avait entendu l'appel du Seigneur,

et aussitôt, comme Samuel, il avait répondu : « Me voici ». Sa dévotion était profonde, large et ferme ; et aucun scrupule, aucune minutie ne venait gêner la sphère de son action, qui se résumait en trois mots : science, charité, devoir.

Et voilà pourquoi c'était un délassement pour ce jeune ministre, engagé dans la lutte enfiévrée de chaque jour, sur une terre étrangère, que ce spectacle enfantin, rendu plus riant encore par la beauté d'un soir de mai et la résurrection de la nature.

Quittant enfin son poste d'observation, le jeune homme ouvrit la porte en treillis, se dirigea vers le groupe, et, s'asseyant près de la fillette, il dit :

— Etait-ce pour voler ainsi près de tous ces favoris que vous m'avez quitté ?

— Non, monsieur, répondit-elle, rougissant faiblement en levant vers lui son regard qu'elle abaissa aussitôt, et montrant, sur ses lèvres émues qui cherchaient à sourire, les plis qui venaient de se former.

— Alors, pourquoi vous êtes-vous enfuie ?

— Parce que, balbutia-t-elle, je voulais vous laisser tout à votre mère pendant ces premiers instants ; je préférais attendre pour vous revoir...

— Eh bien, reprit alors en souriant le ministre, puisque les raisons de votre délicatesse sont acceptées, vous m'autoriserez bien, j'espère, à venir maintenant près de vous, et à m'occuper de ce petit peuple qui vous entoure, et que nous avons élevé ensemble l'année dernière...

— Oh ! je serai très heureuse si vous voulez bien continuer d'y prendre intérêt, monsieur Lindsay ! Voyez-vous comme nos oies ont grandi ?... Ce jars-ci, quand il allonge le cou, parvient à me toucher l'épaule avec son bec. N'est-ce pas qu'il est devenu beau ?...

— En vérité, superbe. Mais, dites-moi, avez-vous réussi à lui trouver le nom que vous lui cherchiez, lors de mon départ ?

— Certainement, je l'appelle Alcibiade.

— Comment ! Alcibiade ! Désirez-vous insulter la mémoire du célèbre Athénien ?...

— Non, au contraire, je désire l'honorer, car ce grand homme affectionnait ces beaux oiseaux, et, comme eux, était plein de grâce... Mon Alcibiade est brave et généreux ; s'il sait se battre, il ne provoque pas, et jamais il ne s'attaquerait à mes pigeons ni ne les chasserait.

» Avez-vous remarqué notre nouveau pigeonnier ? C'est M. Hargrove qui me l'a fait cons-

truire. Plus tard, nous aurons un large bassin cimenté près de la pompe, afin que mes oies et mes canards puissent aller s'ébattre et nager, mais cela, quand j'aurai trouvé la somme nécessaire pour payer le maçon.

— Ah ! et vous espérez trouver ? Vous gagnez donc quelque argent ?...

— Oui, j'en gagne. Ne savez-vous pas que je vends les œufs de la basse-cour à M^{me} Lindsay ? Toutes les semaines, je lui présente mon livre de compte ; elle me paye, et je remets l'argent à votre oncle.

— Vous tenez un livre de compte ! Savez-vous au moins multiplier les fractions ?

Elle le regarda en riant de bon cœur.

— Oh ! mais ! je ne suis plus aussi ignorante que l'an dernier, j'ai appris depuis...

— Grâce aux œufs peut-être ?...

— Souhaitez alors que mon commerce soit productif, puisque le gain développe mon intelligence.

— Il la stimule, du moins, Régina, car l'argent est pour tous un aiguillon qui nous pousse à vaincre les difficultés.

— Très bien, je comprends... si bien que je vais demander à M. Hargrove de m'encourager dans

l'étude de la physique, par la perspective de recevoir six autres poussins blancs.

— Usez de ce moyen, si vous le croyez utile ; mais demandez plutôt de beaux poussins noirs d'Espagne.

— Non ! non ! jamais nous n'élevons ici d'oiseaux au plumage coloré ; toutes nos bêtes doivent être d'une éblouissante blancheur.

— Je vois que vous avez réussi à endoctriner mon oncle avec l'engouement de votre chère manie ; bientôt, je ne m'étonnerai plus que vous ne le persuadiez de vendre sa gentille jument, afin de la remplacer par un poney possédant la couleur uniforme de votre élevage.

— Pardon, monsieur ; j'aime trop Sultan pour me préoccuper de son pelage ; au reste, M. Hargrove y est attaché...

— Allons, je suis content de la déférence que vous témoignez à mon oncle. Restez toujours une pupille modèle.

» A propos, Régina, hier, à New-York, j'ai rencontré M. Palma.

— Ah ! sa santé est-elle bonne ?

— Elle paraît l'être, du moins... Il m'a parlé de vous, et s'est informé si l'on avait omis de vous apprendre à écrire. A cela, j'ai répondu que, moi-

même, je ne pouvais le renseigner, vu que les deux lettres que je vous ai adressées sont restées sans réponse.

— Mais votre mère vous a remercié en mon nom !...

— Ce qui fut très aimable de sa part, mais certainement peu courtois de la vôtre...

» Enfin, M. Palma vous envoie son bon souvenir, et m'a prié de vous rapporter un cadeau.

— Il est réellement très aimable ; cependant si, pour le remercier, il me faut lui écrire, je préférerais ne rien accepter.

— Pourquoi cette aversion ? N'aimez-vous pas votre tuteur ?

— Mais si !... Comment ne pas aimer un ami de ma mère ? Ce n'est pas cela ; j'appréhende de lui écrire, parce que son souvenir reproduit sur moi la même impression que l'an dernier. Il me semble que le vent du Nord souffle tout à coup avec intensité, et un frisson vient me saisir...

— Devinez ce qu'il vous envoie...

— Un cahier, une plume, de l'encre ?

— Non, c'est un monsieur trop poli pour vous punir ainsi... Allons, venez avec moi, vous allez

voir ce qu'il vous offre. Mais prenez garde de geler à sa vue : le froid des icebergs est plus saisissant que le souffle du Nord...

Et, en disant ces mots, il entraînait l'enfant et la ramenait vers la maison.

Lorsqu'ils furent arrivés au bas des marches du perron, la porte d'entrée se trouvant ouverte, ils entendirent, dans le vestibule qui y faisait face, les voix du Dr Hargrove et de M^{me} Lindsay, qui exprimaient toute leur admiration par des phrases très élogieuses.

Aussi, au bruit de cette animation inaccoutumée, la petite fille gravit, avec toute la prestesse de ses jeunes jambes, les degrés qu'elle devait franchir ; d'un bond, elle se précipita près du pasteur et de sa sœur, qui, tous deux, le dos tourné et un genou à terre, prodiguaient à l'envi de nombreuses caresses à un être qu'ils avaient devant eux.

— Oh ! Régina ! Régina ! s'écria aussitôt M. Hargrove, en apercevant l'enfant. — Un chien de New-Foundland pour vous !... Et c'est M. Palma qui vous l'envoie... Regardez comme il est beau !... Etes-vous contente ?... Voyez aussi, il est tout blanc... Votre tuteur aurait-il l'intuition de vos goûts ?

Mais la petite fille, ahurie d'abord, puis tout à

l'admiration devant la bête magnifique dont on lui faisait présent, resta un moment sans paroles. Cette première émotion passée, elle s'était baissée et caressait avec infiniment de douceur ce nouveau venu, le futur compagnon de ses jeux, quand soudain elle s'exclama :

— Comment donc, monsieur Lindsay, M. Palma a-t-il pu deviner que je désirais justement un chien ?

— Ce n'est pas qu'il l'ait deviné, répondit en souriant le jeune homme ; votre tuteur m'avait prié de lui suggérer quelque chose qui pût vous plaire, et j'ai pensé que vous consentiriez à quitter le deuil de ce pauvre Biörn...

— Et quel est son nom ?

— Cela est absolument laissé à votre goût.

— Puisqu'il en est ainsi, dit-elle, je veux qu'il soit nommé d'après celui de M. Hargrove.

— Oh ! mais non ! reprit ce dernier, vous devez satisfaire votre préférence.

— Moi... je n'en ai aucune... Et puis, vous savez, quelque nom vulgaire ne pourrait me convenir... il m'en faut un qui ait son illustration... Pourrai-je examiner avec vous vos livres savants?...

— Très sûrement non, vous ne le pourrez

pas, sotté enfant ! s'interposa brusquement M^{me} Lindsay. — Croyez-vous que les classiques de mon frère n'aient été achetés qu'à la seule fin de dénommer chacun de vos chiens nouveau-nés?... Et puis, grand Dieu ! pour baptiser votre chien, vous n'auriez garde, j'espère, de choisir un nom impossible, propre à nous abîmer les mâchoires...

— Allons ! mère, intervint le fils, calmez-vous, et laissez Régina satisfaire son désir.

— Nous accompagnez-vous à la bibliothèque, Elise ? demanda le pasteur, se retournant vers sa sœur, et quittant aussitôt le vestibule avec sa petite protégée.

Toute protestation eût été en ce moment inutile ; M. Lindsay s'était emparé du bras de sa mère, et bon gré, mal gré, l'entraînait à la suite du docteur et de l'enfant.

Un quart d'heure après, tous les quatre étaient encore rassemblés, et M. Hargrove, ayant réussi à trouver le livre qu'il cherchait, prenait la parole, et s'adressant à sa jeune pupille :

— Voici d'abord ce que je lis : « *Une tradition indienne nous raconte que, par ordre divin, un lévrier fut établi dans les célestes régions pour garder la horde d'étoiles argentées ; et que, sur le désir des dieux, il fut chargé de rassembler les nuages*

dispersés aux quatre coins du ciel, et de les déverser, sur la terre des mortels, en eau pure et bienfaisante. Ce lévrier, cet heureux chien choisi par l'Olympe, s'appelait Saramâ. » Ce nom vous convient-il ?

L'enfant secoua la tête.

Le pasteur poursuivit :

— *« Quand Pyrrhus mourut, son chien favori et dévoué refusa de quitter le corps de son maître, tant que celui-ci fut dans la maison ; et lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à la cérémonie de la calcination, l'animal s'obstina à le suivre, même jusqu'au bûcher où il s'élança à sa suite.*

» Astus était le nom de cette aimante et fidèle créature. »

— Mais, mon Dieu ! monsieur Hargrove, s'écria la fillette, entièrement désappointée, tous vos grands noms classiques sont-ils donc aussi laids ?

— Je ne sais pas, c'est d'après notre goût que nous jugeons toute chose... et, en cela, on peut différer... Au reste, l'oreille de ma jeune élève n'est pas suffisamment cultivée pour apprécier ce qu'elle ne comprendra que plus tard... Je vais vous en citer encore : *« Le prince Shewellyn avait un chien à qui il avait confié le soin de veiller, pendant son absence, sur le berceau de son*

dernier-né, un petit garçon. Un jour, rentrant chez lui, il aperçut le berceau vide, renversé; et, au milieu de la pièce, l'animal dont la bouche était dégouttante de sang, et près duquel se trouvaient des lambeaux de vêtements maculés. A cette vue, croyant que le chien avait dévoré l'enfant, le père tira son épée, et tua la malheureuse bête, étrange gardien d'un si précieux dépôt!

» Mais ô surprise! ô regrets ensuite!... le chien venait à peine d'expirer, qu'un faible cri se fit entendre de derrière le berceau, et annonçait au prince que celui qu'il croyait mort était là vivant, implorant du secours. Il vola à son appel; et, après avoir relevé la frêle créature et s'être assuré qu'elle n'avait aucun mal, il sortit et se mit à explorer les alentours de sa maison, cherchant à connaître la cause qui avait pu produire de si regrettables incidents.

» Rien d'anormal ne vint d'abord frapper sa vue, mais, après quelques minutes de marche, ses yeux tombèrent sur le corps d'un énorme loup mort, baigné lui aussi dans son sang. De sa présence en cet endroit, il conclut que l'animal était entré dans la maison et avait cherché à dévorer l'enfant, mais que le chien, fidèle et courageux gardien, avait lutté contre le terrible visiteur, et, par de nom-

breuses et cruelles morsures, l'avait obligé à fuir jusque dans le jardin, où, sans doute, il ne l'avait quitté qu'après lui avoir donné la mort.

» Cette noble bête, triste et malheureuse victime du devoir, avait le nom de... de... Gwràcky... »

— Gwràcky Rhibikiu ! éclata avec un immense rire M^{me} Lindsay, dont la patience se contenait à peine, et qui s'indignait, depuis le commencement de la séance, d'honorer de sa présence un aréopage aussi gravement comique.

— Ah ! ah ! ah ! bonté divine ! Quel nom ! Mais répétez-le-nous encore, Peyton... Parlez à Régina... demandez ce qu'elle en pense... Eh bien, quoi... vous ne dites rien ?...

— Si ! si ! mais je vous demande d'abord de vous taire, vous nous troublez tous...

Et, s'adressant à la petite fille :

— Que pense ma jeune pupille de cette dernière appellation ?

— Mon Dieu ! monsieur, je pense d'abord à vous remercier d'avoir eu la bonté de me raconter l'histoire de ces animaux extraordinaires, mais je ne me décide pour aucun des noms que vous m'avez cités. Peut-être que plus tard, quand je serai plus instruite, j'adopterai l'un d'eux. Pour le moment, c'est un nom à moi au-

quel je m'arrête : Héro est celui que je choisis.

— Régina Orme ! Grande et simple innocente ! Allez-vous faire dresser d'horreur les cheveux sur la tête de mon frère !... Ne savez-vous pas, ma chère, que Héro était une jeune personne qui, il y a quelque mille ans, n'était pas considérée, dans la ville de Sestos qu'elle habitait, comme un des rares modèles de conduite ?

— Et que m'importe cette personne, madame Lindsay ?... Tous les hommes braves ne sont-ils pas appelés héros ?... L'histoire ne qualifie-t-elle pas ainsi Léonidas ?... Et vous-même, n'avez-vous pas dit l'autre jour, en parlant de Philo Smith, qu'il était vraiment un héros, de s'être jeté à l'eau pour sauver la petite Mary ?... Un nom n'a que la signification qu'on lui prête, et pour moi, celui que je donne veut dire : bon, brave, fidèle et dévoué ; grand en un mot, tel que je veux voir mon chien.

» Héro ! Héro ! Venez que je vous emmène, vous voilà baptisé, maintenant il vous faut souper...

CHAPITRE VI

— Enfin, puisque vous voilà confortablement assise, madame Orme, laissez-moi vous servir une tasse de ce bon thé que vous aimez tant ; vous paraissez si fatiguée !..

— Non, merci, madame Waul, pas de thé ! Je craindrais de m'énerver davantage en ce moment, et vous savez que je ne le puis... Veuillez plutôt ouvrir les fenêtres ; je crois qu'un peu d'air, même celui que nous respirons ici, me sera plus salulaire que tout le reste.

— Ah ! oui ! quel air dans ce Paris, madame !... Aussi, je m'explique parfaitement la lassitude que vous éprouvez depuis votre arrivée. Ce n'est point, certes, dans aucune autre ville, que vous ressentiriez une telle fatigue à la suite de chaque séance...

— Non, en effet, mais nulle part non plus, comme chez les Parisiens, je n'ai eu à subir

l'énervement que me cause toujours la crainte de la critique.

— Pourtant, madame, vos succès ici ne sont-ils pas plus brillants qu'ailleurs !... Tout à l'heure, mon mari m'annonçait encore que les journaux de ce matin sont pleins d'articles élogieux sur vous et relatent votre dernier triomphe.

— Tiens ! voilà justement M. Waul, j'entends son pas dans l'escalier.

A peine cette parole avait-elle été dite, qu'un léger coup fut frappé à la porte, et un homme d'une cinquantaine d'années, tout grisonnant, parut.

— Des lettres ? demanda l'actrice, en tendant la main.

— Oui, madame : une d'Amérique, deux de Londres, puis celle-ci qui vient de m'être remise de la part du ministre qui demeure vis-à-vis.

Et sitôt qu'il les eut données, il ajouta :

— La blanchisseuse est en bas, attendant le linge, ma femme peut-elle descendre ?

— Mais certainement.

Mari et femme se retirèrent donc et laissèrent l'actrice, leur maîtresse, prendre, en toute tranquillité, connaissance de son dernier courrier.

Celle-ci, effectivement, venait de décacheter une des quatre lettres, celle du ministre.

Indifféremment d'abord, elle en commença la lecture, et ce fut d'un rapide coup d'œil qu'elle lut les quelques lignes de regret que le ministre lui adressait pour avoir été privé, la veille, à cause d'une légère indisposition, d'aller admirer sa compatriote dans le rôle de ***, où elle avait dû paraître, et de n'avoir pu applaudir à son triomphe.

Somme toute, simple politesse rendue à l'actrice, politesse qu'elle avait déjà reçue tant de fois de ses plus fervents et assidus admirateurs, et M^{me} Orme, après avoir parcouru vivement et sans intérêt le contenu de cette lettre, s'apprêtait à la rejeter quand un post-scriptum, apposé au bas de la page, attira son attention.

Elle lut donc encore, mais son visage si calme se transforma tout à coup, une pâleur subite l'envahit ; ses traits se contractèrent ; elle resta un instant immobile, les yeux fixes, comme en proie à une hallucination ; enfin, elle se mit à proférer à voix basse et sans suite, quelques exclamations.

Ce post-scriptum, cause de cette soudaine révolution, n'était pourtant qu'une annonce !...

Mais quelle annonce !... Le ministre faisait savoir à M^{me} Orme que le soir même, à la représentation de *Kenilworth*, il serait accompagné du général

Laurance, de M. et de M^{me} Cuthbert Laurance, américains aussi, résidant en France depuis plusieurs années, que leur immense fortune et leur position sociale avaient rendus célèbres dans tout Paris et même à l'étranger.

Conçoit-on l'émotion poignante que cette nouvelle si soudaine produisit sur l'esprit de la malheureuse jeune femme !... L'épouse délaissée, puis trahie, allait, après quinze années d'abandon, revoir l'infidèle !... Le revoir... avec celle qui maintenant occupe sa place et porte son nom !... Le revoir... là, sur la scène, où elle, par sa grâce, sa beauté, son talent, elle gagne sa vie...

Oh non ! même avec une grande puissance de cœur, de telles angoisses d'âme ne peuvent se comprendre ; seul, celui qui les souffre en peut mesurer l'étendue...

De si douloureuses pensées, un choc si terrible devaient fatalement anéantir l'actrice et la plonger dans un abîme de désespoir profond où tout se réunit pour faire souffrir, mais d'une douleur dont, hélas ! on ne peut pas mourir.

Un vent de tempête venait de jeter à terre cette frêle créature, mais bientôt, ainsi que le roseau courbé par l'orage, elle releva la tête.

De nouveau en possession de son courage

M^{me} Orme se recueillit, et, mesurant ce qu'il lui faudrait de force pour la lutte, elle résolut d'évoquer le passé : « O souvenir ! lui cria-t-elle, viens, et déroule à mes yeux toutes mes cuisantes douleurs... Saisis mon cœur... pénètre-le... qu'il entende ton appel de vengeance.... Oh ! viens ! tu le sais, c'est pour ma fille. Aide-moi ! il faut la venger !... »

Alors, le flot de toutes les tristesses endurées jaillit tout à coup dans son esprit, et la mère, calme, immobile, dans toute l'angoisse de son âme, le regarda passer...

Après cette sombre évocation, l'accalmie se fit peu à peu dans ce pauvre cœur. Au flot noir qui venait de surgir bouillonnant, succédait l'image de l'enfant adorée, et, à côté de celle-ci, belle encore malgré des ombres de deuil, celle de l'époux aux premiers jours de leur mariage... de son Cuthbert qui avait souri à son amour, l'avait aimée d'infinie tendresse et, dans d'inoubliables baisers, avait juré de lui garder toujours sa foi.

Voulant voir mieux encore ces visages qu'elle entrevoyait seulement, elle alla chercher, dans un meuble, le coffret qui renfermait, avec ses souvenirs, les portraits de sa fille et de son mari, et, se rasseyant, elle ouvrit cette petite boîte, en retira un

à un tous les objets qu'elle contenait, et les déposa sur sa table ; enfin, avec un religieux amour, presque avec idolâtrie, elle contempla ses chères reliques...

Toute femme, du reste, dont le cœur est aimant, n'est-elle pas idolâtre ?... A genoux toujours devant l'être qu'elle aime, elle s'immole sans cesse ; et quand son idole oublie ses promesses, parjure son serment et méprise même sa douleur, la victime vient encore quelquefois visiter le sanctuaire vide, et là, prosternée devant l'autel en ruines, elle pense à celui qui l'a quittée et verse des pleurs...

D'abord, le cœur serré, sans révolte, M^{me} Orme considéra le portrait de son mari ; puis son regard se porta sur celui de sa fille ; mais à peine l'eût-elle aperçu qu'une violente émotion la saisit ; ses yeux se remplirent de larmes, et elle s'écria avec force et passion :

— Oh ! non ! point de pitié pour le malheureux dont les entrailles sont restées insensibles envers la pauvre créature à qui il a donné le jour !... Il a forfait aux devoirs les plus sacrés de la paternité... Moi, je dévoilerai son crime... je forcerai ce père à reconnaître son enfant... justice sera faite à Régina... justice sera faite à ma fille.

Ce soir-là, au théâtre, devait être joué *Kenilworth*,

pièce dans laquelle apparaissait pour la première fois M^{me} Odile Orme, et, dès huit heures du soir, la salle du spectacle regorgeait de monde.

Une loge cependant restait encore vide : celle du ministre ; mais, au moment de la levée du rideau, lorsque s'éteignaient les derniers sons de l'orchestre, la porte de cette loge s'ouvrit, et l'on vit arriver un beau vieillard d'une soixantaine d'années, d'allure militaire, un monsieur et une dame jeunes encore, et enfin le ministre.

Les Laurance, car c'étaient eux, jetèrent un rapide coup d'œil d'examen sur le public qui les entourait.

— A propos, dit quelques minutes après M^{me} Laurance au ministre assis près d'elle, avez-vous entendu parler du tour joué à ce pauvre comte de Thorpp ?

— Du contre-temps, voulez-vous dire, survenu à son dernier grand bal ?

— Mais non, de cette histoire concernant M^{me} Orme.

» Il paraît que le comte s'infatuant d'elle, comme tous les hommes en général le font pour des actrices jeunes et jolies, lui écrivit certain billet doux pendant un entr'acte, en joignant à celui-ci l'émeraude sans prix qu'il porte toujours au doigt.

Mais, avant la fin de la pièce, la superbe bague était retournée avec le billet mis en pièces.

— C'est vrai... je me rappelle maintenant, j'ai même appris la chose par le colonel Fritz.

— Ah oui ! cet autre infortuné, également amoureux de l'actrice, je crois ? C'est lui, dit-on, qui aurait surnommé M^{me} Orme « Sulitelma », qui veut dire...

» Cuthbert, que vous a-t-on dit que ce nom signifiait ? demanda M^{me} Laurance, en se tournant vers son mari.

— Reine des neiges ! répondit celui-ci sans se retourner. Puis il ajouta aussitôt :

— Abbie, baissez un peu la voix, je vous en prie.

Mais M^{me} Laurance ne parut point prendre garde à cette recommandation ; toujours sur le même ton, elle continua :

— Cette femme joue d'une façon remarquable : c'est une bonne fortune pour le théâtre que de la posséder. J'aurais bien désiré la voir hier dans *Médée*, mais Cuthbert avait un rendez-vous au cercle ; puis, petite Maud était indisposée et...

Un tonnerre d'applaudissements coupa court à ce bulletin médical : Amy Robsart (M^{me} Orme), suivie

de Varney et de Janet, apparaissait enfin sur la scène, qui représentait le salon du château de Cumnor.

Avec une grâce majestueuse l'actrice s'avancait, dans son riche et splendide costume de cour, couleur fleur de pêche ; un grand col Elisabeth, tout en dentelles, encadrait son visage, et la belle torsade de ses cheveux blond doré, relevés sur le front, et que retenait une aigrette blanche ornée de brillants, auréolait son front d'une pureté irréprochable.

Epouse non encore reconnue, elle venait dans un lieu étranger pour y rencontrer son époux (le comte de Leicester) ; aussi le sourire était sur ses lèvres, et la joie brillait dans ses yeux.

Dès l'instant où Amy Robsart parut, Cuthbert Laurance ressentit comme un long frémissement parcourir chaque fibre de son corps ; et son émotion s'accrut quand les beaux yeux lumineux de l'actrice rencontrèrent soudain son regard ; alors, quelque vague et troublante vision d'un passé déjà lointain vint le frapper, et il revit, comme en songe, la belle et adorable figure d'une enfant brune de quinze ans, qu'il avait connue et aimée.

Absorbé tout entier dans ses souvenirs, il semblait rester étranger à ce qui se passait sur la scène ; ses yeux perdus dans le vide restaient fixes.

— Eh quoi, Cuthbert, réveillez-vous, lui dit, en le poussant, M^{me} Laurance vous avez l'air de quelque endormi dont les yeux seraient ouverts. La beauté de Madame vous hypnotise-t-elle, et seriez-vous ébloui comme ce pauvre comte ?

Ainsi interpellé, le fils du général se tourna vers sa femme et la regarda sans répondre ; puis, relevant les yeux et apercevant le ministre qui, lui aussi, souriait, il lui demanda :

— Ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez M^{me} Orme ?

— Oh ! je ne la connais que pour l'avoir vue pour affaires, et je ne lui ai causé que deux fois... C'est vrai, j'ai rendez-vous chez elle demain... ajouta-t-il.

— Son mari vit-il encore ? interrogea de nouveau M. Laurance.

— Non, elle m'a dit être veuve.

— Allons ! allons donc ! s'exclama M^{me} Laurance, est-ce qu'une jeune et jolie actrice va se dire mariée ?... Son mari lui-même n'a-t-il pas intérêt à ce qu'elle le laisse ignorer ?... Ne lui faut-il pas des rentes ?...

Et, négligemment, après ces interrogations malicieuses, elle promena sur l'assemblée sa jumelle, fit l'inspection des riches toilettes, s'arrêtant lorsqu'un plus grand éclat de pierreries venait frapper sa vue.

Avec un talent supérieur, M^{me} Orme venait de jouer son premier acte : d'abord, elle avait reçu son époux avec toute la tendresse d'une femme aimante, lorsqu'après une séparation elle revoit l'être qu'elle aime ; ensuite, avec l'éloquence de son cœur, elle l'avait supplié, puis imploré avec larmes qu'il voulût bien reconnaître publiquement le mariage qu'ils avaient contracté, en allant déclarer à la reine Elisabeth qu'un jour, dans un élan d'amour, il avait donné sa main et juré sa foi à la femme dont il s'était épris.

Vint ensuite le second acte : Amy Robsart apparut sur la scène, suivie bientôt par le comte de Leicester, qui venait lui faire ses adieux. De nouveau, avec toute sa passion, M^{me} Orme lui renouvela sa demande, et quand son époux, sourd à ses supplications, la rejeta impitoyablement, dans un désespoir sans nom, elle montra l'abîme de sa douleur ; de convulsifs sanglots agitèrent sa poitrine ; des larmes roulèrent le long de ses joues, et le ri-

deau, que l'on baissait alors, tomba sur une femme affaissée, tout en pleurs...

On ne vit pas l'actrice dans l'acte suivant ; la scène se passait à la cour et était jouée par d'autres personnages ; mais vers le milieu du quatrième, elle apparaissait de nouveau avec Janet et Varney.

Ce dernier venait signifier à Amy Robsart que pendant son séjour à Kenilworth, où elle devait se rendre, elle y aurait à paraître comme sa propre femme.

L'ordre venait du comte, son époux, de celui que, tout à l'heure encore, elle avait comblé de caresses ; aussi Amy Robsart, humiliée, se redressa soudain et refusa énergiquement d'accéder à un pareil commandement. Elle avait quitté l'attitude humble et soumise des premières scènes, et, peu à peu même se transformant en furie, elle accabla de paroles de mépris l'interprète du comte.

Plus tard M^{me} Orme revint encore sur la scène quand Amy Robsart, après avoir échappé aux poursuites de Varney, vint seule, sous un déguisement, près de ce château de Kenilworth, où le comte de Leicester rendait hommage à Elisabeth. Là, elle erra longtemps tristement, ne cessant de regarder cette demeure, où elle aussi avait droit de

régner ; enfin, quand, accablée de fatigue et forcée de se retirer, d'une faible voix, mais avec toute la force de son âme, elle s'écria : « Que le ciel punisse le traître ! car il est mon mari ; je suis sa femme : l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni !... »

L'accent vibrant de l'actrice en prononçant ces paroles avait électrisé l'assemblée ; tous applaudirent à outrance, et lorsque M^{me} Orme revint saluer le public, un grand nombre de bouquets tombèrent à ses pieds.

Dans la loge du ministre américain, des vivats nourris s'étaient fait entendre ; seul, Cuthbert Laurance, que les dernières paroles de M^{me} Orme avaient impressionné, n'avait applaudi que faiblement. Aucun soupçon de la vérité ne traversa pourtant son esprit : comment aurait-il pu reconnaître, dans cette femme blonde, élancée, aux manières assurées, l'enfant brune et timide qu'il avait autrefois rencontrée ?...

Enfin, arriva le dernier acte, où M^{me} Orme paraissait de nouveau.

Une faible lueur éclairait alors la scène qui représentait l'extérieur du château de Cumnor. Il était nuit, et le plus absolu silence régnait ; tout à coup, aux alentours, le galop du cheval que monte

Varney se fait entendre ; puis, quelques instants après, retentit le coup de sifflet par lequel le comte de Leicester s'annonce à Amy Robsart.

Aussitôt, celle-ci, vêtue d'un long peignoir blanc, paraît brusquement sur le balcon et s'avance sans défiance ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'une trappe s'ouvre sous ses pieds, et, immédiatement, la blanche apparition disparaît, engloutie à jamais dans les ombres de la mort et de la nuit...

CHAPITRE VII

Le lendemain de la représentation de cette pièce, l'actrice, assise dans son salon en attendant la visite du ministre, dépouillait, une fois encore, devant sa table de travail, le courrier qui venait de lui être remis.

Trois heures sonnèrent. A ce moment, un léger coup fut frappé à la porte du salon, et M^{me} Waul entra, présentant une carte qu'un étranger, qu'elle avait laissé en bas, l'avait chargée d'apporter.

— Oh ! non ! non ! non ! s'écria M^{me} Orme qui avait pâli tout à coup en lisant cette carte et qui se sentait chanceler, ne recevez pas... dites à ce monsieur que je regrette infiniment... mais que je ne puis le recevoir...

Mais, se ravisant soudain :

— Oh ! attendez ! attendez ! cria-t-elle, se levant brusquement, je vais réfléchir.

Elle porta une de ses mains à son front pendant deux ou trois minutes, puis elle dit :

— Veuillez prier ce monsieur de monter, madame Waul.

Et comme cette dernière partait pour exécuter l'ordre, l'actrice, très pâle encore et toute tremblante, cherchait, par un suprême effort, à maîtriser son émotion et à retrouver son sang-froid.

Enfin un bruit de pas se fit entendre dans l'escalier ; l'on frappa de nouveau à la porte, et le visiteur fut introduit.

— Monsieur Laurance, n'est-ce pas ?... dit M^{me} Orme, faisant quelques pas pour aller le saluer, et tenant encore entre les doigts la carte qui lui avait été remise.

— Oui, madame, un de vos compatriotes, et, comme je viens de vous le faire connaître, l'ami et le délégué de notre ministre, qui me charge de vous transmettre, avec ses respectueux hommages, le regret qu'il éprouve de ne pouvoir venir vous causer.

» Un télégramme de Pau, m'écrit-il ce matin, lui est parvenu cette nuit à l'ambassade. L'on réclamait sa présence près d'un membre de sa famille dange-reusement malade, et le ministre, en m'informant de son départ, me chargeait de l'extrême honneur,

madame, de venir vous saluer afin de l'excuser près de vous...

Un léger sourire d'incrédulité avait effleuré les lèvres de l'actrice pendant cette explication ; néanmoins, lorsque M. Laurance eut terminé, elle dit avec grâce :

— Soyez donc le bienvenu, monsieur !...

Et, d'un geste, lui désignant un fauteuil près de la cheminée, elle le pria de s'asseoir.

Tous deux s'assirent donc, et le visiteur commença :

— Je crois, madame, que bon nombre de ceux qui vous ont applaudie hier envieraient l'heureux sort qui m'est fait de me trouver en votre présence. Il y a, paraît-il, une si dure consigne qui condamne votre porte !...

— Oh ! ne qualifiez pas de dure, monsieur, une mesure sage, nécessaire, qui permet à une veuve, à une mère, de pouvoir être respectée... Mon métier d'actrice est mon gagne-pain, et c'est sur la scène seulement que je désire être connue.

— Depuis combien d'années avez-vous quitté l'Amérique, madame ?

— Il y a environ cinq ans. Et vous, monsieur ?

— Moi, vers l'époque de ma sortie de collège, il y a de cela dix ou onze ans... Mon père avait des

motifs pour désirer que je l'accompagnasse en Europe ; j'y suis venu, bien malgré moi, et n'ai obéi qu'à la contrainte.

» Comme la destinée est étrange parfois, poursuivait-il, comme se parlant à lui-même, en regardant toujours le visage de M^{me} Orme, sur lequel il constatait de plus en plus cette ressemblance qu'il avait remarquée la veille, et qui, en ce moment, lui rappelait d'anciens et chers souvenirs. — Quelle bizarrerie de circonstances ne nous offre-t-elle pas !...

» Tenez, en vous, ma compatriote, je retrouve, pour ainsi dire, la vivante image d'une personne que j'ai connue et aimée... Vous avez, non-seulement ses traits, son regard, mais même le son de sa voix...

— Ce m'est une chose bien agréable, répondit l'actrice, sans rien perdre de son calme, de savoir que ma vue vous rappelle si fidèlement le souvenir d'une créature tendrement chérie... une mère, peut-être, ou une sœur ravie depuis longtemps, sans doute, à votre affection...

Une minute de silence suivit ces dernières paroles. Cuthbert Laurance, devenu subitement très pâle et évitant de regarder son interlocutrice, restait plongé dans ses souvenirs, et ses yeux flottaient dans le vide.

— Quand revient le ministre ? interrogea de nouveau M^{me} Orme.

— Bientôt, dans quelques jours, je crois, répondit sans assurance le visiteur qui, rappelé à la réalité, perdait maintenant toute contenance, et se sentait mal à l'aise devant le regard pénétrant de cette femme.

— C'est qu'il me tarde de le voir, car j'ai à lui causer au sujet de certains papiers...

— Madame, soyez sûre que, dès son retour, je lui ferai part de votre désir, dit M. Laurance en se levant.

— Merci de votre obligeance, répondit M^{me} Orme, se levant aussi.

Le visiteur, qui avait fait quelques pas vers l'actrice, se trouvait maintenant près d'elle :

— Madame, lui dit-il, avant de vous présenter mes hommages, laissez-moi vous adresser une prière : est-ce qu'en raison de l'heureuse circonstance qui m'a procuré aujourd'hui le plaisir de vous voir, vous ne m'accorderez pas le privilège de venir quelquefois vous visiter ?... C'est aussi à titre de compatriote et de fervent admirateur, que je vous fais cette demande...

— Non, monsieur, je ne puis accéder à votre désir ; d'abord, le titre d'admirateur ne peut être ac-

cepté étant donné la vie de retraite que je mène... et, quant à votre visite, permettez-moi de vous dire que si je vous ai reçu aujourd'hui, ce n'est que comme le délégué de celui à qui je dois quelque égard, et que je ne puis désobliger...

— Aucune supplication ne peut-elle vous faire fléchir ? Refuserez-vous qu'un cœur infortuné ait la consolation de pouvoir s'illusionner un moment, en croyant contempler en vous celle que le sort lui a impitoyablement ravie ?...

— Je vous le répète, monsieur, ma résolution est inébranlable... Je conserve avec un soin jaloux mon honneur de femme, et nul ne l'entachera, car c'est mon seul bien, le seul aussi que je doive léguer à ma fille...

— Obéie soit donc la fatalité qui s'acharne à mes pas !... En d'autres lieux, j'irai jouir de la troublante vision que votre vue fait surgir dans mon esprit... j'irai, pour revoir en vous l'image bien aimée de celle que j'ai chérie et que je regrette...

» Recevez mes humbles hommages, madame, ajouta-t-il aussitôt, en s'inclinant profondément.

— Adieu, monsieur Laurance, répondit M^{me} Orme, en lui tendant la main. — Merci de la mission que

vous êtes venu remplir près de moi. Veuillez, je vous prie, présenter mes respectueuses salutations à notre ministre.

L'actrice accompagna le visiteur jusque sur le palier, où elle le quitta. Puis, ébranlée, n'en pouvant plus de la longue contrainte qu'elle s'était imposée pendant cette visite, elle rentra précipitamment dans sa chambre, ferma sa porte à clé, et, se laissant tomber dans un fauteuil, elle s'abandonna à toute sa douleur.

Seule, elle se retrouvait devant l'autel vide, elle pleurait l'idole !... elle pleurait sa vie !...

CHAPITRE VIII

— Bêtise, Elise ! Pure bêtise !... Régina n'est qu'une enfant... Pourquoi donc la traiter en grande fille ?

En disant ces mots, le Dr Hargrove essuyait ses lunettes avec le coin de son mouchoir et se les ajustait sur le nez d'un air contrarié, comme une personne qui, interrompue dans la lecture de quelque livre intéressant, se voit dérangée pour débattre une question peu grave ou inutile.

— Ah bien oui, bêtise, vraiment ! Mais attendez, Peyton... nous allons voir !...

» Je prétends causer avec vous, ajouta M^{me} Lindsay, prenant tout à coup le ton d'une personne qui formule nettement sa volonté, il est donc inutile de fixer si désespérément votre livre ; vous allez m'écouter, entendre des faits.

— Enfin, vous n'espérez pas me faire croire...

— Qu'il y a plus malin que vous, n'est-ce pas ? que d'autres, avec moins d'érudition, sont doués de plus de bon sens ?... C'est cela même, mon cher, et, avant de vous le prouver, je vais vous convaincre du peu de justesse de votre raisonnement.

» Vous concluiez tout à l'heure que Régina, étant très jeune, ne peut être si précoce, mais, dites-moi, vous basez-vous sur l'âge pour vous fixer sur la raison, et est-ce que le temps ici, comme dirait Molière, fait quelque chose à l'affaire ?

» La précocité est plutôt une question de milieu. Telle enfant, qui, comme Régina, aura toujours vécu dans la compagnie de personnes âgées, se trouvera avoir l'intelligence plus développée qu'une autre du même âge, qui n'aura vécu qu'avec de petites compagnes.

» Au reste, pourquoi n'admettriez-vous pas qu'il y ait des raisons hâtives puisque, dans la nature, vous voyez le même fait se produire pour les végétaux, avec la seule question de terrain ? Tenez, par exemple, je vous fais manger, en ce moment, à votre souper, une salade qui a été semée en octobre ; eh bien, refusez-vous de croire à sa saveur parce qu'elle a crû vite et bien ?

— Oh mère ! — exclama le fils, présent à l'en-

tretien et posant sur la table le livre qu'il tenait en mains, je suppose que votre comparaison ne doit pas aller jusqu'à vouloir nous convaincre qu'actuellement Régina soit aussi verte, aussi tendre...

— Je discute avec votre oncle, monsieur ; ne m'interrompez pas, je vous prie, apprenez plutôt votre grammaire hindoue...

» Donc, je voulais vous démontrer, Peyton, que la jeunesse de votre pupille n'est pas un empêchement à sa précocité, et vous prier de chercher, à l'avenir, à modérer les ardeurs de cette intelligence toujours en éveil.

— Elise, vous n'avez pas à comparer une plante mise en terre chaude à un esprit que je n'ai jamais forcé.

— Que vous ne croyez pas avoir forcé, plutôt.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que, comme tous ceux de votre sexe, vous pourriez être inconscient en certains de vos actes ; il n'est point de clairvoyance chez les hommes, voyez-vous, et vous ne distinguez les écueils que quand nous vous les montrons.

— D'accord, Elise, nous sommes des aveugles, des myopes ; et vous autres, femmes, douées de cet esprit imaginaire qui vous est propre, vous êtes des presbytes, votre vue portant loin !...

» Voyons, faites-moi enfin connaître sur quel écueil je me suis jeté.

— De suite.

» Tous les jours, vous et Douglass discutez le plus librement du monde toutes sortes de systèmes, de théories extraordinaires, en présence de Régina, assise à cette table, tranquille comme une petite souris, et ayant, devant elle, un livre d'étude, sur lequel elle porte attentivement les yeux, quand elle est fatiguée de les avoir promenés dans l'espace. L'enfant est jeune, pensez-vous... et rien n'indique qu'elle s'intéresse à la conversation. Erreur !... Il ne faut ni considérer son âge, ni croire en son application à l'étude ; de même, la rêverie à laquelle elle paraît se livrer est tout imaginaire...

— Et la cause justifiant votre assertion, s'il vous plaît ?

— La réponse que j'ai reçue d'elle ce matin lorsque, après l'avoir complimentée sur le prélude qu'elle venait d'improviser à l'orgue, je vins à lui demander depuis quand elle s'exerçait dans la composition.

— Que vous dit-elle donc, mère ? demanda le jeune ministre.

— Vous allez le savoir. « Elle avait probable-

ment dû commencer à composer à une époque déjà très reculée, quand elle n'était encore qu'un petit rossignol au plumage brun, et que, jour et nuit, elle se balançait sur les arbres des bois. »

— Sûrement, Elise, vous plaisantez.

— Ce que je vous rapporte est l'exacte vérité. Pourquoi, d'ailleurs, en douteriez-vous ? N'avez-vous point, maintes fois, parlé, avec Douglass, de la loi de la métempsychose, et affirmé que longtemps les peuples avaient cru à la transmigration des âmes ?

— Parfaitement, j'ai même ajouté que cette doctrine avait rencontré des croyants, comme Platon et Plotin.

— Oh ! il fallait bien parachever votre sottise, mon cher... En si beau chemin, vous ne pouviez vous arrêter...

— Vous êtes injuste, car vous savez parfaitement que j'étais loin de me douter que Régina pût comprendre et retenir de pareilles théories !...

— Mauvaise excuse, Peyton !... Comme éducateur, vous devez connaître le terrain que vousensemencez ; là où la terre n'a pas été travaillée, la science répandue ne lèvera pas, mais où on a défriché, il faut nécessairement qu'elle vienne.

— Au moins, lui avez-vous opposé une énergique réfutation de son erreur, demanda en riant le jeune ministre.

— Desuite, non ; j'étais tout étourdie et regardais la jeune savante avec un ébahissement que je ne saurais rendre... Mais, quand je revins à moi, je commençai par la secouer, lui demandant si elle sortait de quelque rêve où elle aurait entrevu oiseaux et fleurs !...

— Seigneur ! que vous avez dû la saisir !...

— Dites plutôt la mortifier, car elle ne crut guère à mon semblant de surprise. « Vous me demandez si je rêve, madame, répondit-elle, en rougissant et en se pinçant les lèvres. En quoi donc ce que j'ai dit est-il aussi absurde ? Ne savez-vous point que la doctrine de la métempsychose, que j'ai entendue discuter ces jours derniers par M. Hargrove et M. Douglass, a eu une infinité d'adeptes, qu'on cite même parmi eux de très grands esprits ?... »

— Elise, je vous suis vraiment reconnaissant de ce que vous venez de me raconter, conclut le pasteur. — A l'avenir, je serai plus circonspect dans mes conversations.

— Pas trop, pourtant, mon oncle !... objecta le jeune ministre. — Les paroles de ma mère ne

doivent point avoir pour effet d'entraver l'exercice des facultés de Régina.

— Et qui vous parle d'entraves, je vous prie, dit M^{me} Lindsay, s'adressant à son fils.

— Je sais par expérience, chère mère, que de tous temps on a cherché à ne faire de l'âme de la jeune fille, qu'un réceptacle de piété et de ferveur, et refusé à son intelligence les lumières de la science, sous prétexte que celles-ci mettent obstacle à la dévotion.

— Avez-vous donc reçu mission de réformateur pour l'éducation du beau sexe, jeune Gamaliel ?

— Nullement, mais j'émetts un désir, c'est qu'à mon retour, il ne manque rien à la perfection de ma petite amie.

— Oh ! cela, Douglass... l'amusante histoire par exemple !... Vous partez pour dix ans, et vous parlez de ceux que vous reverrez au retour!!... Avez-vous, comme Josué, la prétention d'arrêter le soleil ?

— Certainement non.

— Alors, n'ayez pas l'espoir de retrouver ici, à cette époque, notre petite protégée : ou l'enfant nous aura été reprise par sa mère, ou bien encore elle nous aura été ravie par l'heureux, l'élu de son cœur...

— J'aimerais que le temple de Janus fût fermé, interrompit soudain le Dr Hargrove, qui venait d'apercevoir un nuage de tristesse se former sur le front du jeune homme aux dernières paroles de sa mère.

— Amen ! répondit M^{me} Lindsay, regardant son frère puis son fils, et comprenant enfin...

CHAPITRE IX

Un mois plus tard, par une chaude soirée d'août, la petite Régina, suivie de Héro, descendait l'allée de peupliers qui menait à l'église. L'enfant était bien triste, car dans quelques heures devait avoir lieu le départ de M. Lindsay, et, par délicatesse, elle se privait volontairement de la douceur de passer avec lui ces derniers moments, désirant le laisser tout entier à sa famille.

Sans rien dire, elle avait quitté la véranda où tous étaient réunis, avait franchi la grille du presbytère, et se dirigeait vers la maison de Dieu, voulant, dans le calme, se livrer à sa mélancolie, et chercher, près de celui qui console, les grâces de résignation dont elle avait besoin...

Régina était arrivée à l'église. Avec sa clé, elle ouvrit la porte, monta directement à la tribune où elle espérait trouver un peu de fraîcheur, l'air étant suffocant ; puis, lorsqu'elle eut ouvert

toute grande la large fenêtre qui donnait sur le cimetière, elle s'assit en face, fit allonger Héro à ses pieds, et s'abandonna à sa tristesse.

Mon Dieu ! quand le reverrai-je, se demanda-t-elle, en réfléchissant à la longue absence de M. Lindsay durant ses voyages dans l'Inde, et à la privation de sa présence. Puis, repassant dans sa mémoire toutes les bontés qu'avait eues pour elle l'ami de son enfance, les larmes lui montèrent aux yeux, et elle se prit à pleurer...

Deux heures s'écoulèrent ainsi ; la soirée s'avancait, et la petite fille, toujours assise, ne songeait point encore à se retirer, quand, soudain, Héro se dressa, leva la tête et parut renifler l'air ; distraite alors de son chagrin, l'enfant prêta l'oreille. Au même instant, elle entendit, quoique très indistinctement d'abord, des bruits de pas sur le gravier des allées du cimetière, et peu après le son d'une voix, qu'elle reconnut être celle d'Hannah.

— Oui, disait celle-ci, mais jamais dans mes lettres je ne vous ai parlé de la chose, tant je craignais que vous ne voulussiez accaparer ma part de profit.

— Pourtant, répondit une voix d'homme inconnue, il me semble bien étrange, tante Hannah, que vous vous soyez résignée à conserver

si longtemps ce papier quand, de suite, j'aurais pu le vendre au général, et vous faire bien payer !

— Je viens de vous donner ma raison, Peleg. Encore une fois, je me défiais de vous et préférerais attendre votre retour.

— Méfiance de voleuse qui craint à son tour d'être volée ! exclama le jeune homme.

— Voleuse !... vous me traitez de voleuse, vaurien ! fit la vieille ripostant. Sachez, qu'à part la maudite action que j'ai commise il y a quelques années, pour m'assurer une rente dans mes vieux jours, j'ai toujours été honnête.

— Ne vous échauffez point si fort la bile pour une plaisanterie ! Certes, vous savez très bien que ce n'est pas moi, à qui doit profiter le larcin, qui trouverai à critiquer vos actes. A propos, où est Minnie ?

— Je ne sais pas au juste ; en Europe, je crois.

— Comment ! vous ne savez pas !... Ne disiez-vous pas tout à l'heure que l'enfant recevait quelquefois des lettres de sa mère ?

— Sans doute, mais toutes viennent de New-York et sont envoyées par un avocat, chez qui elles sont d'abord adressées.

— La belle raison, ma foi ! Ne vous restait-il

pas le moyen très simple de vous renseigner en interrogeant la petite fille ?

— Erreur, Peleg ; toute la ruse de la terre est impuissante contre cette enfant qui est très discrète, et a résolu de se taire.

— Dites-moi donc où est ce papier ?

— Ici même, enterré dans le cimetière et reposant avec les morts !...

— Mille tonnerre ! voilà l'affaire manquée ; tout est fini à présent !!...

» Imbécile ! s'écria-t-il, s'adressant de nouveau à sa tante, ne saviez-vous point que l'humidité détruirait ce papier ?

— Tout doux, l'ami !... soyez moins prompt ! Croyez-vous, par hasard, que tout l'esprit de la famille se trouve logé dans votre tête ? Rassurez-vous ; le papier était encore intact le mois dernier, et il ne pourra s'altérer tant qu'il restera enfermé dans cette solide boîte de fer, où je l'ai placé.

— Alors, montrez-le-moi.

— Déterrera cela au grand jour !... mais vous n'y pensez pas !... Et puis, ajouta-t-elle, lui faisant observer le ciel, voyez comme il fait sombre, comme les gros nuages s'amassent au-dessus de nos têtes ; l'orage va éclater. Venez plutôt ici

demain, dès l'aurore, je pourrai vous le montrer... Vous le montrer, répéta-t-elle, en appuyant sur le mot, car, retenez bien notre conversation : je ne m'en dessaisirai pas tant que je ne verrai pas rouler devant mes yeux les pièces d'or de votre général.

— Entendu, je viendrai comme vous le dites.

— Ne manquez point surtout, pour aucune raison, n'est-ce pas ? Il est nécessaire que cette affaire se termine de suite, car mon congé est donné à la famille, et j'ai besoin de mon argent pour partir chez ma sœur Pénélope, avec laquelle je dois demeurer.

— Non, non, ne vous tourmentez pas, je serai exact au rendez-vous. D'ailleurs, ajouta-t-il il est temps que je venge mon amour méprisé, en perdant sans retour l'honneur de cette femme.

— Eh bien, à demain fit la vieille. — Maintenant partons.

Dès le début de ce dialogue, la petite Régina s'était doucement avancée près de la fenêtre ; aussi avait-elle pu suivre toute la conversation, et même apercevoir, sans être vue, la physionomie de l'homme avec lequel Hannah s'était entretenue.

« Mon Dieu ! quel affreux mystère que tout ceci ! » se dit-elle, en voyant s'éloigner les deux interlocuteurs.

Et, émue, tremblante, elle s'assit de nouveau, et, la tête dans les mains, se prit à réfléchir.

« Nul doute que je ne sois cette enfant dont ils ont causé, et que la personne qu'ils appelaient Minnie ne soit ma mère, bien qu'elle ne porte pas ce nom. Nul doute également qu'un danger ne nous menace ; Hannah a parlé d'une mauvaise action qu'elle a commise il y a quelques années dans l'espoir de recevoir beaucoup d'argent, et cet homme a parlé de vengeance... Mais ce que j'ignore, ce que je ne puis même soupçonner, c'est qui est ce général, et l'intérêt qu'il peut avoir dans une action faite contre nous : serait-ce un parent?... J'ignore aussi quel est cet individu, ce neveu d'Hannah... Lui surtout, qui pourrait-il être vis-à-vis de ma mère, pour oser ainsi, de sa bouche commune et grossière, prononcer son nom et même parler d'amour?... Serait-il un parent?... Oh ! non !... » Quelque chose qui parlait en elle, l'instinct, lui disait qu'aucun lien de famille ne devait l'attacher à un être si vulgaire, et qui lui avait paru si repoussant... Et pourtant, pourquoi, avec tant de familiarité, avait-il prononcé ce nom de Minnie?...

De plus, quelle conduite tenir au sujet d'Hannah ?
« Elle doit s'en aller prochainement de chez

M^{me} Lindsay, où elle a servi fidèlement pendant de longues années ; serait-il généreux de ma part de lui retirer l'estime de ses maîtres, en racontant ce que le hasard m'a fait surprendre ? Et puis, si ce qu'elle a dérobé avait été pris autre part qu'au presbytère, cette faute regarderait d'autres personnes que ses maîtres, et ne pourrait être considérée qu'en dehors du service.

» Mais, que ferai-je donc, se demanda-t-elle de nouveau, car si je juge ne pouvoir tacher la réputation d'Hannah, il est aussi de mon devoir d'user d'un moyen pour empêcher qu'on ne nous fasse tort, et ce cas est bien difficile... Allons, voyons un peu... »

En se disant cette dernière parole, l'enfant se redressa et leva les yeux ; elle vit que le ciel, tout à l'heure chargé de nuages, s'était assombri au point de retirer toute clarté. On ne distinguait plus rien à l'horizon, et la pluie commençait à tomber en larges gouttes sur le sol ; enfin, au même instant, un coup de tonnerre retentit ; il fut bientôt suivi de plusieurs autres, et les éclairs, se succédant, déchirèrent la nue. Sans trop s'effrayer, la petite fille resta tranquillement à la tribune, espérant que le mauvais temps passerait vite, et qu'il lui serait permis de partir.

Contre son attente, l'orage ne s'apaisa point ; au contraire, il redoubla de violence et ne tarda pas à éclater dans toute sa furie. Les éléments semblaient déchainés, l'eau tombait à torents, le vent secouait violemment les peupliers qui bordaient l'allée ainsi que les arbres du cimetière, et le grondement du tonnerre était tel qu'on eût cru que l'édifice, qui paraissait trembler dans ses fondations, allait s'écrouler.

Terrifiée par ce spectacle, l'enfant quitta la tribune avec son chien, dont les aboiements annonçaient la frayeur, et elle se mit à descendre l'escalier pour se rendre en bas de l'église, à l'endroit qui lui semblait le plus sûr, tout près de l'autel. Mais voici qu'à mi-chemin, une lueur rougeâtre, d'une intensité extrême, enveloppa toute l'église, et, aussitôt, à l'endroit même que la petite fille venait de quitter, un terrible craquement se fit entendre, suivi d'un bruit ressemblant à la chute d'une masse de pierres et de briques s'écroulant du clocher. De plus en plus effrayée, elle s'arrêta un instant, immobilisée par la peur, puis se mit à courir si vite dans l'escalier qu'elle trébucha et tomba sur l'avant-dernière marche.

Elle chercha aussitôt à se relever, mais ne le put d'abord, son pied gauche, sur lequel tout le poids

du corps avait fléchi, refusant de se mouvoir ; elle n'y parvint qu'après de douloureux efforts.

Elle se traîna alors jusqu'au sanctuaire, et, saisissant la balustrade de la table de communion, s'en fit un appui pour s'asseoir sur la marche.

Des éclairs incessants continuaient d'illuminer l'église ; aussi, malgré le soir, la petite fille, qui se trouvait tournée du côté de la chaire, voyait briller sur elle le regard du lion dévorant qui y était représenté ; mais elle contemplait surtout l'ineffable sourire du Christ, dont les yeux pleins de douceur semblaient la regarder et, chaque fois, de son cœur montait une prière vers Celui qui, seul, apaise les tempêtes, et dit au vent et à la mer : « Taisez-vous ! »

Enfin l'orage diminua d'intensité : le calme se fit dans la nature, et Régina songea à partir.

Mais, que faire ? Elle pouvait à peine marcher, et la nuit était presque venue !...

Avec beaucoup de courage pourtant, elle essaya de se lever et de faire quelques pas ; mais la douleur qu'elle ressentit fut si grande qu'elle dut se rasseoir.

Mon Dieu ! quel malheur de ne pouvoir retourner ! se dit-elle, en commençant à fondre en larmes ; que vont-ils penser au presbytère ? Ils

croiront qu'il m'est arrivé malheur... que je suis foudroyée...

Neuf heures venaient de sonner ; la petite fille était toujours là, immobile, son chien près d'elle.

Soudain, Héro commença à s'agiter ; il se leva, s'élança vers la porte restée entr'ouverte en poussant une sorte de grognement qui, chez lui, indiquait toujours la joie.

— Oh ! Héro ! Héro ! cria l'enfant, dont l'oreille n'avait perçu aucun bruit de pas autour de l'église, et qui se désolait de voir s'enfuir son fidèle compagnon.

Mais le chien, sans écouter l'appel de sa maîtresse, courait çà et là dans le cimetière, aboyant furieusement, comme pour annoncer sa présence et demander du secours.

— Régina ! Régina ! s'écria tout à coup une voix d'homme bien connue.

— Oh ! monsieur Lindsay ! répondit la fillette, qui ne pouvait bouger.

— Mais où êtes-vous donc ?

— Ici, dans l'église, je souffre et ne puis sortir.

— Je viens... je viens... dit le jeune homme, l'accent ému.

Un instant après, guidé par la lueur de sa lanterne, il se trouvait près d'elle.

— Mais qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? demanda-t-il à l'enfant.

— Je venais de quitter la tribune et descendais l'escalier, quand j'entendis comme une avalanche de briques ; prise de frayeur, je me mis à courir, manquai du pied, et tombai si maladroitement que je me blessai.

— En effet, une partie du clocher a été détruite par l'orage ; on voit des pierres partout ; la porte d'entrée est à moitié bloquée par un amas de décombres. A quel danger vous avez échappé, Régina !

— Oui, deux minutes de plus dans cette tribune, et j'étais tuée...

— Au moins, vous avez pensé à remercier Dieu, n'est-ce pas ?...

— Certes ! et je le remercierai encore.

— Votre pied est-il fort blessé ?

— Je ne sais pas.

— Montrez-le-moi, je m'entends un peu en chirurgie, et vous dirai si c'est grave.

La fillette déboutonna sa bottine, et, comme le jeune homme pressait son pied pour le palper, elle fit un mouvement de recul, en poussant un soupir de douleur.

— Je crois, dit-il, qu'il n'y a pas d'os fracturé,

mais vous avez dû vous donner une entorse, car la cheville est déjà bien enflée.

— Je vais essayer de retourner avec vous, monsieur.

— Sûrement, vous ne pensez pas marcher, Régina ? Je ne puis non plus vous porter, la route étant très mauvaise ; de plus, il fait très noir, et nous aurions besoin d'être éclairés. Voyons, cherchons un moyen...

Le jeune homme réfléchit deux ou trois minutes ; après quoi il dit :

— Ce que j'aurais de mieux à faire, ce serait d'aller mander le sacristain qui demeure à deux pas d'ici, il m'aiderait à vous transporter sur une civière. Voulez bien m'attendre un instant, je vous laisserai ma lanterne et Héro restera près de vous.

— Comme vous voudrez.

— En ce cas, à tout à l'heure ; je pars de suite et resterai absent le moins longtemps possible. Pendant mon absence dites vos prières, et, encore une fois, rendez grâce au Ciel !...

CHAPITRE X

Peu de temps s'écoula avant le retour de M. Lindsay, qui revint quelques minutes après, accompagné d'un homme portant une civière.

— Eh bien, comment va le pied ?

— Il me fait toujours souffrir, et je sens qu'il enfle.

— Nul doute que vous n'en ayez pour quelques jours de repos : mais j'espère que ce ne sera rien.

» Allons, maintenant, à nous deux, Esaü ; prenons miss Orme, et installons-la convenablement sur ce brancard... Là, y êtes-vous ?... Tenez, de ce côté, s'il vous plaît... Voudriez-vous m'avancer ce cousin ?

Et, ayant lui-même soulevé la tête de l'enfant, il la fit reposer sur le petit oreiller.

— Vous sentez-vous bien, Régina ? demanda-t-il, pouvons-nous marcher ?

— Très bien, répondit-elle.

— Allons donc alors, Esaü. Oh ! mais, et la lumière ? Ici, Héro... venez nous aider.

Le chien accourut, et devinant ce qu'on désirait, en lui présentant la lanterne, de lui-même, il ouvrit sa gueule pour la prendre.

— Maintenant, en route, dit le jeune homme, et hâtons-nous, afin de rassurer au plus tôt ma mère et mon oncle qui, tout à l'heure, étaient dans une grande inquiétude.

— Vous ne partez pas ce soir, monsieur ? demanda la petite fille, quelques instants plus tard.

— Malheureusement, il le faut, car j'ai un rendez-vous à New-York demain soir ; sans quoi, j'aurais attendu quelques heures afin de savoir, d'abord comment vous irez, ensuite, de connaître exactement les dégâts causés par l'orage.

— Il y en a donc eu ailleurs qu'à l'église ?

— Le sacristain vient de me dire que la moitié de la toiture du marché avait été enlevée.

Tout en causant, la petite troupe était presque arrivée au presbytère ; tout à coup, Héro, qui avait pris les devants comme éclaireur, revint sur ses pas en courant, et déposa la lumière aux pieds de M. Lindsay ; puis, il secoua vigoureusement sa tête et se frotta le nez avec sa patte.

— La pauvre bête ! s'exclama le jeune homme. Elle a dû se brûler et me rapporte la lanterne qu'elle ne peut plus tenir...

Presque au même moment, on entendait, à une petite distance, la voix anxieuse de M^{me} Lindsay, accourue à leur rencontre, qui demandait :

— Douglass, est-ce vous ?

— Oui, mère.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Je vous la rapporte.

— Comment ! vous me la rapportez !... Mais qu'y a-t-il, grand Dieu ! ajouta-t-elle en se rapprochant. On dirait que quelqu'un vous accompagne, et que vous portez une civière... Est-elle morte ?

— Non, non, elle n'est pas morte, elle est saine et sauve.

— Mon fils, vous voulez me cacher quelque chose ! s'écria M^{me} Lindsay émue et tremblante.

— Mais non, mère, répondit-il.

Et le jeune homme, s'adressant alors à l'enfant, lui dit :

— Voyons, ne pouvez-vous parler pour rassurer vous-même ma mère ?

— Je vous assure, madame Lindsay, que je vais très bien, bégaya la fillette qui, toute honteuse

de se voir ainsi ramenée, n'avait pu donner une réponse spontanée. Mon pied seulement me fait mal, car je me suis donné une entorse, et comme je pouvais difficilement marcher et qu'il faisait nuit, M. Douglass a eu la bonté de me ramener de cette façon.

— Est-ce qu'il l'a ? Est-ce qu'il l'a ? s'écria tout à coup une autre voix, celle de la vieille servante, qui, partie du presbytère en même temps que sa maîtresse, n'avait pu marcher aussi vite, et suivait avec le Dr Hargrove.

— Bonté divine ! c'est un cadavre qu'on nous ramène ! dit Hannah d'un ton désespéré en apercevant le sacristain et le brancard qu'il portait.

— Non, non, elle n'est pas morte, répondit à son tour M^{me} Lindsay, mais il nous faudrait vite une lumière, la nôtre s'est éteinte.

Peu d'instants après, tous les habitants du presbytère se trouvaient réunis dans le parloir : M^{me} Lindsay, aidée de la bonne, bandait, avec un linge de toile trempé d'arnica, le pied de l'enfant qu'on avait couchée sur le sofa, et le Dr Hargrove, ainsi que le jeune ministre, se tenaient près d'elle.

— Mais où étiez-vous donc, Régina, pour n'a-

voir pu rentrer avant l'orage ? demanda la domestique, qui était absente au début du récit de l'accident. Dieu sait pourtant combien le ciel était noir, et si nous avons été avertis !...

— Hannah, je me trouvais dans l'église, et quand j'ai voulu en sortir, il était trop tard.

— Quoi ! Et pourtant moi qui ai traversé la cour du cimetière vingt minutes avant l'orage, je n'ai vu personne...

— Vous ne pouviez me voir, j'étais à la tribune.

— A la tribune !... Vous m'avez aperçue, alors, Régina ?

En posant cette dernière question, la malheureuse servante paraissait si anxieuse et si confuse, que l'enfant eut pitié d'elle, et lui répondit sur un ton qui ne pouvait rien laisser supposer :

— Effectivement, je vous ai vue dans le cimetière, mais à ce moment, le temps n'était pas encore très mauvais, sans quoi je serais retournée avec vous.

— Hannah ! vite de l'eau fraîche, réclama à cet instant M^{me} Lindsay.

La bonne alla en quérir, et, quand elle revint, à la grande satisfaction de l'enfant, la conversation était sur un autre sujet.

— Vous partez quand même maintenant, Douglass ? demandait le Dr Hargrove à son neveu.

— Hélas ! mon oncle, je ne puis différer, vous le savez bien.

— C'est dommage, car, un jour plus tard, je pouvais, ainsi que je vous l'avais promis, vous accompagner jusqu'à New-York pour cette entrevue avec le Dr Piscairus ; aujourd'hui, cela m'est impossible, puisque, dès demain, je dois m'occuper des réparations à faire au clocher.

— Oh ! j'aurais été certainement très heureux que vous vinssiez avec moi, mon oncle, mais je comprends que votre présence à Vandalla est nécessaire ; elle le sera également ici, près de Régina, notre petite infirme, qui va déjà se trouver bien seule, puisque ma mère vient avec moi jusqu'à Boston.

— Oh ! non ! non ! que je ne sois point un empêchement au voyage de M. Hargrove, monsieur Lindsay ! répliqua l'enfant, s'adressant à ce dernier ; il peut partir avec vous, Hannah prendra soin de moi.

— Ma petite fille, ne vous tourmentez pas, dit avec beaucoup de bonté le Dr Hargrove, vous savez que mon devoir me retient ici, donc la question est résolue.

— Alors, c'est bien décidé, c'est maintenant que nous partons ? demanda M^{me} Lindsay, se tournant vers son fils.

— Oui, mère, et je crois qu'il est temps de songer à vos préparatifs.

— Bien, je vais me hâter.

— Oh ! vous avez encore un quart d'heure, je vous prévenais au cas où vous auriez eu quelques recommandations à faire à la domestique.

— C'est vrai, je dois parler à Hannah. Aussi je vous quitte.

— Et vos bagages, Elise, sont-ils prêts ? questionna le Dr Hargrove.

— Oui, Peyton, seulement je vous serais obligée d'y jeter un dernier coup d'œil. Venez-vous ?

— Je vous suis.

Tous deux partirent et le jeune ministre resta seul avec la petite fille.

— Régina, dit ce dernier, prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, je vous ai cherchée toute l'après-midi afin d'avoir avec vous un long entretien, et je n'ai pu vous trouver ; maintenant, il ne me reste que quelques instants pour vous adresser mes adieux. Savez-vous combien il m'est dur de vous quitter, et quel chagrin j'en éprouve ?

— Alors, pourquoi partez-vous ? N'êtes-vous pas ici le ministre de Dieu aussi bien que là-bas, dans l'Inde ?... Moi, je trouve que vous avez tort... Ne pouvez-vous donc en décider autrement ?...

En même temps, l'enfant se soulevait sur le sofa, regardait le jeune homme d'un air suppliant, et ses beaux yeux s'emplissaient de larmes.

— Quoi ! vous voudriez me voir retourner en arrière après avoir mis la main à la charrue ! Oh non ! voyez-vous, c'est impossible ; coûte que coûte, je dois poursuivre l'œuvre que j'ai commencée.

— C'est vrai ! mais moi, je ne vous verrai plus... Si je pouvais vous accompagner du moins !...

— Vraiment ! vous le voudriez !... s'exclama le jeune homme, dont le regard s'illuminait et brillait de joie.

— Après ma mère, monsieur Lindsay, c'est vous qui tenez la première place dans mon cœur... C'est donc tout naturel que j'aimerais à vous suivre... O mon Dieu ! ajouta-t-elle en sanglotant, qu'il va m'être dur d'être séparée des deux êtres que j'aime le plus au monde !...

— Allons, enfant, ne pleurez plus, vous me faites de la peine. Continuez d'être bonne, pieuse...

et qui sait ? Si Dieu me conserve la vie et me permet de vous revoir dans quelques années, quand vous serez devenue une grande jeune fille, peut-être retournerez-vous avec moi à mon ouvrage, pour ne plus jamais me quitter. Là, êtes-vous contente ?

— Oui, et je vais prier pour que ce soit bien vite...

— C'est cela, priez ; demandez à Dieu que sa sainte volonté s'accomplisse... Puisse-t-il vous accorder de me conserver toujours votre amitié !... Vous ne m'oublierez pas !... ajouta-t-il, la questionnant aussi du regard.

— Comment le pourrais-je ?... répondit-elle.

En même temps, ses yeux plongeaient dans ceux du jeune homme ; celui-ci lui prit une main qu'il tint serrée dans les siennes.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent ; la sœur du pasteur, le chapeau sur la tête et gantée, rentra dans le salon, suivie de son frère.

À leur vue, le jeune ministre se leva, et à son oncle, qui s'avancait vers l'enfant, il dit :

Gardez-moi la bien telle qu'elle est !...

Puis il embrassa la fillette, lui adressa encore quelques paroles d'amitié, et quitta la pièce avec le Dr Hargrove.

M^{me} Lindsay s'approcha à son tour de la petite fille, et, l'embrassant tendrement, lui dit :

— Ma pauvre chérie, il m'est bien pénible de vous laisser dans cet état ; soyez sûre qu'il me faut une circonstance comme celle-ci pour vous quitter quelques jours. Comme toutes les mères, voyez-vous, je veux jouir de la présence de mon fils jusqu'au dernier moment...

— Et pensez-vous, répartit la fillette, que ce serait moi qui voudrais vous en priver, ne fut-ce qu'un instant ?... Oh ! si nous pouvions le suivre ! ajouta-t-elle.

— Oui, si nous pouvions ! répéta la pauvre femme, se penchant de nouveau vers l'enfant et répandant sur elle les larmes qui coulaient avec abondance le long de ses joues.

— Elise ! appela du vestibule, au même instant, le Dr Hargrove.

M^{me} Lindsay quitta aussitôt la pièce.

Pâle et triste comme une statue de la souffrance, la petite Régina, en la voyant s'éloigner resta un moment anéantie... puis elle éclata en sanglots.

Mais voilà que de nouveau la porte du salon s'ouvrit ; le jeune Douglass apparut sur le seuil et revint vers elle.

— Oh ! cher monsieur ! s'exclama l'enfant. Comme je suis heureuse de vous revoir encore!...

— J'avais quelque chose à vous remettre, dit-il.

Et, lui tendant un petit paquet qu'il tenait à la main, il le lui donna, ajoutant :

— Tenez, voici mon souvenir, une petite boîte, mais vous ne devrez prendre connaissance de son contenu qu'à votre dix-huitième année. Pour l'ouvrir avant cette époque, il faut, ou que je vous en envoie la permission ou que vous appreniez ma mort. Vous acceptez et me promettez ?

— J'accepte, merci... Comptez sur ma promesse.

Attirant une dernière fois la fillette vers lui, il la baisa sur le front, lui redit son adieu et la quitta enfin, après avoir prononcé sur elle ces paroles : « Que Dieu vous bénisse et qu'il vous garde !... »

Quelques instants après, il y eut des pas précipités dans le corridor ; la porte de la rue fut refermée avec bruit, puis ce fut tout, le presbytère redevint silencieux...

Comme le Dr Hargrove était sorti pour accompagner les voyageurs jusqu'à la station, la bonne ne tarda pas à venir près de l'enfant :

— Oh ! pauvre petite ! — lui dit-elle, en s'aper-

cevant de sa tristesse, comme il est pénible, n'est-ce pas, de voir partir M. Douglass!...

Puis, elle la considéra quelques instants sans rien dire, et lui tâta le front ;

— Etes-vous prête à ce que je vous conduise en haut? demanda-t-elle, après ce dernier examen.

— Je suis bien ici, Hannah... je ne veux pas bouger... répondit la petite fille.

— Mais c'est M^{me} Lindsay qui m'a commandé de vous porter dans votre lit... et tout à l'heure M. Hargrove me grondera quand il verra que vous êtes encore là...

— Non, non, vous ne serez pas grondée, je vous le promets, je dirai que c'est moi qui ai refusé de me laisser transporter avant demain. Je vous demande seulement de vouloir bien m'apporter quelques couvertures et tout ce qu'il faut pour avoir un bon lit.

A minuit, le pasteur rentra ; il fut très étonné d'apprendre par la domestique que l'enfant avait voulu rester dans le parloir. Il se rendit près d'elle pour la dissuader, mais rien ne fit. Aucune raison ne fut entendue, la fillette assura qu'elle était très bien et qu'elle allait dormir.

— Alors, je vous quitte, et vous souhaite le bonsoir, Régina, dit le Docteur.

— Bonsoir, monsieur.

Et comme il se levait et lui tendait la main, la petite fille ajouta, en jouant avec la pomme de sa canne :

— Ne pourriez-vous me laisser ce bâton ? Il me servirait pour frapper sur le plancher, afin d'éveiller Hannah, si toutefois j'avais besoin de ses services.

— Très volontiers, et même je vous autorise à garder ma canne jusqu'à ce qu'elle vous soit utile.

Le docteur s'éloigna ensuite et monta dans sa chambre.

Combien la nuit dut paraître longue à chacun des habitants du presbytère ! Personne ne put dormir ; le pasteur était tout aux pensées de tristesse que lui avait causées le départ de son neveu... Hannah, toujours résolue d'accomplir sa mauvaise action, était agitée par les remords de sa conscience, et troublée par je ne sais quelles visions fantastiques qui lui montraient jusqu'à l'image du Diable venant s'emparer d'elle... Quant à la petite fille, elle songeait d'abord à son ami qu'elle n'allait plus revoir avant de longues années... et surtout au plan que, la veille à la tribune, elle avait résolu de mettre à exécution, afin d'empêcher que

le papier, dont elle avait entendu parler, ne fût livré à cet individu, à ce Peleg, mais que plutôt la domestique, comprenant la gravité de sa faute, et ramenée doucement par elle à de meilleurs sentiments, remit à qui de droit la pièce volée...

L'aube enfin parut, et, avec les premières clartés blanchissantes du jour qui, par degrés, chassèrent les ombres épaisses de la nuit, le coq fit entendre son chant matinal et joyeux, donnant le réveil à la basse-cour. C'était le moment convenu par Hannah pour le rendez-vous au cimetière : elle se leva donc.

La chambre se trouvait justement placée au-dessus de la pièce qu'occupait la petite Régina. Aussi, dès que la bonne, bien qu'avec beaucoup de précaution, eut marché pour s'habiller, l'enfant l'entendit et sut qu'il était temps de commencer à se préparer ; elle défit le bandage de son pied, mit ses bas, ses bottines, s'enveloppa du châle blanc qui se trouvait près d'elle, sur une chaise, et s'allongea de nouveau, en attendant le moment où la bonne quitterait la maison.

Quelques minutes après, le craquement de l'escalier, bientôt suivi du bruit de verrous, que l'on tirait, et de la porte que l'on ouvrait et refermait aussitôt, l'avertit que la malheureuse était

prête à accomplir son infâme projet. La petite fille se leva, prit son bâton, duquel elle s'aïda pour marcher, et s'en alla à son tour.

Toutes deux furent bientôt dans le cimetière, la domestique précédant l'enfant d'une cinquantaine de mètres. A la faveur de quelques pâles reflets d'une lune voilée qui projetait sa faible clarté au travers des grands arbres, Régina put distinguer la longue silhouette d'Hannah qui portait une bêche sur ses épaules.

Continuant à suivre de son mieux, la fillette prit d'abord l'allée de droite, que la bonne venait de quitter. Elle allait s'engager dans une autre, quand soudain un cri rauque et sauvage frappa l'air, suivi bientôt de ces paroles : « Vengeance !... malédiction de Dieu !... La foudre est tombée... le peuplier n'y est plus !... »

S'arrêtant une minute, Régina regarda de tous côtés pour observer où se trouvait Hannah. Dès qu'elle l'eut aperçue, elle reprit sa marche jusqu'à ce qu'elle fut arrivée non loin d'un petit mausolée d'enfant en marbre blanc, auprès duquel la bonne, agenouillée et tout en pleurs, était occupée à fouiller dans un amas de cendres qui fumaient encore.

La vue de cette triste scène, dans un tel lieu et

à pareille heure, impressionna tellement la petite fille, qu'elle resta quelques instants immobile ; enfin, reprenant son sang-froid, elle fit quelques pas et atteignit le mausolée.

Aucun bruit, pas même le frôlement de sa robe sur le gazon, n'avait averti la domestique de son arrivée ; pourtant, avant que l'enfant fût près d'elle, Hannah se retourna brusquement, mue par l'instinct, qui lui révélait la présence d'un être :

— Miséricorde ! un esprit ! Qui êtes-vous ? fit-elle en se relevant, et s'apprêtant à frapper de sa bêche.

— Non, non, Hannah, je ne suis pas un esprit !... C'est moi, répondit la fillette, avançant encore. Eh bien, ne me reconnaissez-vous pas ? ajouta-t-elle.

La bonne restait comme pétrifiée et semblait ne pas la reconnaître.

— Quoi ! c'est vous, Régina !

— Oui, pourquoi donc tant de frayeur ? Je pensais que vous étiez si brave !...

— En effet, je le suis mais chacun a ses moments, et aujourd'hui, je ne le suis guère... Du reste, pouvais-je m'imaginer que vous seriez ici ; ne me disiez-vous pas, hier, vous être donné une entorse ?

— C'est vrai, mais comme je vous ai entendue

partir tout à l'heure, et que, pour m'aider à marcher, j'avais la canne de M. Hargrove, j'ai voulu vous suivre afin de savoir où vous alliez.

— Vous avez voulu me suivre ! Ah ! par exemple !... Et de quel droit, je vous prie, vous occupez-vous de mes allées et venues ?... Ne puis-je pas, si bon me semble, venir, à cette heure, dire mes prières près des morts ?

— Oh ! ne parlez pas de prières, n'alléguez pas un tel motif. Je sais que vous avez vendu votre âme à Satan, et c'est pourquoi vous êtes ici !

— Ah ! ah ! ah ! je m'en doutais !... Hier, vous écoutiez du haut de votre tribune, et maintenant c'est me confondre d'abord, me disgracier ensuite que vous voulez ? Mais vous n'en ferez rien, je vous étranglerais plutôt !...

— Voyons, Hannah, calmez-vous... ne soyez pas méchante ! Je ne veux ni vous confondre ni vous trahir, mais simplement essayer de vous empêcher de mettre votre projet à exécution.

— Si vous n'avez que cette intention, vous pouvez vous retirer, votre présence ici est inutile, l'orage ayant tout détruit... Mais moi, je ne veux plus vous voir... je vous hais !...

— Comme c'est mal de parler ainsi !

— Je vous hais, je le répète... Oh ! si la

foudre avait pu vous frapper ! vous ensevelir sous les décombres... et épargner plutôt mon peuplier !...

Et, prise soudain d'un accès de désespoir devant ces cendres, pour mieux dire devant sa ruine, elle se mit à sangloter, en poussant des cris déchirants.

L'enfant d'abord la laissa pleurer ; il fallait, pensait-elle, que le cœur de la malheureuse se soulageât, mais quand elle vit qu'un grand tremblement nerveux agitait tous ses membres, elle lui dit :

— Hannah ! vous allez vous rendre malade. Tâchez donc de vous calmer... ne pleurez plus... Voulez-vous vous asseoir un moment ?

— Je veux bien, mais, de grâce, laissez-moi seule...

Régina n'en fit rien ; au contraire, elle s'approcha plus près de la domestique, s'assit à son côté, lui prit doucement la main, et, dès qu'elle la vit un peu remise, elle commença :

— C'est donc un papier bien important que celui que vous avez soustrait ?

— Il le paraît, du moins. Il y a près de sept ans, votre mère est venue supplier le Dr Hargrove de le lui remettre ; malgré ses instances, le pasteur ne lui en a donné qu'une copie.

— Vous connaissiez ma mère? Vous saviez qu'elle désirait ce papier?

— Je n'avais jamais vu cette dame, j'étais seulement curieuse de savoir qui elle était : aussi ai-je écouté la conversation à la porte du parloir.

— Et vous avez entendu tout l'entretien?

— Dès le début, il m'intéressait ; il était question de mon neveu qui demeurerait très loin et que je n'avais jamais vu ; ensuite, l'idée de dérober et de m'enrichir aux dépens des autres m'est venue à l'esprit. La pauvreté, voyez-vous, Régina, est mauvaise conseillère pour les vieilles gens qui voudraient se reposer et n'en ont pas le moyen... Ah ! si, à cette époque, j'avais été plus jeune ou plus riche, jamais je n'aurais accompli une telle action...

— Comment avez-vous fait pour dérober cette pièce, Hannah?

— J'avais un plan bien combiné que j'exécutai immédiatement après la visite : il était tel qu'aucun soupçon ne pouvait planer sur moi ; tout, au contraire, devait accuser votre mère ; c'est du reste ce qui arriva.

— Et vous avez laissé soupçonner ma mère?...

— Que voulez-vous?... Dans ces conditions, il le fallait... Aujourd'hui, vous voyez si j'en suis punie... Non seulement je vais être privée de la

somme que je comptais recevoir, mais encore la malédiction divine me poursuivra jusqu'à la tombe.

— Non, Dieu est bon et miséricordieux ; si vous vous repentez, Il vous pardonnera...

— Mais voudra-t-il croire à mon repentir?

— Certainement, puisque moi-même j'y crois.

Il y eut un moment de silence, après quoi l'enfant poursuivit :

— Ne disiez-vous pas tout à l'heure qu'une copie de la pièce avait été remise à ma mère?

— Oui, le docteur lui en a donné une, j'en suis sûre.

— Tant mieux ! le mal est alors moins grand.

Puis, après une courte pause :

— Hannah, ne vous chagrinez plus avec cette affaire ; consolez-vous en songeant que vous pouviez être punie d'une manière plus terrible ; si cet éclair, qui a tout détruit, vous avait foudroyée !...

— Ah ! c'est vrai !... je n'y pensais pas !...

— Que serait devenue alors votre âme ?... Chaque jour de votre vie, remerciez le Ciel de vous avoir épargnée...

» Maintenant, pour ce qui est de la discrétion que vous désirez que je garde, n'est-ce pas, soyez tout à fait tranquille. Jamais, tant que vous serez au

presbytère, je ne divulguerai la moindre chose ; après votre départ seulement, j'informerai le Dr Hargrove de ce qui s'est passé, et le prierai, de votre part, de détourner ses soupçons de la personne qu'il avait crue coupable.

— C'est juste : il faut qu'un jour vous l'en avertissiez.

— Et c'est pour moi un devoir, d'autant plus sacré que c'est ma mère que j'ai à justifier...

— Mais que dira M. Hargrove ?

— Il plaindra votre moment de faiblesse, voilà tout... et vous excusera, — puisqu'il est si bon... Partons maintenant, dit-elle, se levant.

— Au fait, il est temps... tout-à-l'heure, le docteur va se réveiller et s'apercevra de notre absence.

L'enfant fit quelques pas, aidée de sa canne. Mais elle dut s'arrêter, et poussa un faible soupir.

— J'oublie, vous avez mal au pied, dit Hannah.

— Oui, je souffre beaucoup.

— Alors, laissez-moi faire, je vais vous porter.

Et, entourant l'enfant de ses bras robustes, la domestique la souleva de terre et partit.

Sur la route, à ce moment mieux éclairée par

l'aurore qui répandait sur le ciel ses teintes d'or et de rose, deux formes s'éloignaient rapidement et gagnaient le presbytère, tandis qu'une autre, celle d'un homme arrivant du sens opposé, s'apercevait dans le lointain.

CHAPITRE XI

Grâce aux bons soins d'Hannah, la petite Régina se guérit vite de son entorse ; dix jours après l'accident, toute enflure avait disparu, et l'enfant, sans trop de peine, commençait à circuler dans la maison.

Mais le docteur, lui, était assez souffrant. Régina attribuait cette indisposition au chagrin que lui avait causé le départ de son neveu ; le médecin, qu'on avait demandé, à la lassitude due à la chaleur des journées précédentes. Seule, la vieille domestique ne disait rien, se contentant de secouer la tête, et de souhaiter ardemment le retour de sa maîtresse. — Pourtant, le pasteur ne gardait pas la chambre ; il sortait encore et vaquait, dans la mesure du possible, à ses nombreuses occupations.

Un soir, douze jours après le départ de sa sœur, il fut mandé en toute hâte près d'un malade habi-

tant assez loin ; il s'y rendit de suite, malgré les protestations de l'enfant.

Deux heures après, il rentrait, pâle et défait.

— Mon Dieu ! comme vous paraissez fatigué ! lui dit la petite fille qui, ayant entendu la porte s'ouvrir, était accourue au devant de lui.

— Réellement, je suis exténué et me sens malade, répondit-il. — En revenant, j'ai été pris de vertige et ai dû me reposer plusieurs fois sur la route.

— Vous voyez si j'avais raison de vous déconseiller d'aller là-bas !... Je savais bien que cette course vous fatiguerait...

— Il est de fait que j'ai eu tort de ne pas vous écouter... J'ajoute que vous êtes une bonne petite garde-malade ; demain je le dirai à M^{me} Lindsay.

— Il n'est vraiment que temps qu'elle revienne, monsieur Hargrove !... avec elle, vous serez obligé de vous soigner.

Elle débarrassa le pasteur de son chapeau, de sa canne, l'aida à retirer son pardessus, lui donna ses pantoufles et lui avança son fauteuil, pour qu'il pût s'y reposer.

— Si j'allais chercher le docteur Melville ? dit-elle, après avoir considéré le malade un instant.
— Je serais plus tranquille, et vous aussi seriez rassuré.

— C'est inutile, je vous assure que mon malaise ne sera que passager ; demain, il n'y paraîtra plus.

— C'est bien vrai ? demanda-t-elle.

— Bien vrai.

— Alors, que désirez-vous prendre pour vous remettre ? Voulez-vous une tasse de thé fort ?

— Non, merci, donnez-moi plutôt un peu d'eau, de l'eau bien fraîche.

L'enfant quitta la vérandah, se rendit dans la cuisine, et revint un instant après, tenant à la main un verre, qu'elle présenta au pasteur.

— Oh ! comme c'est bon ! dit ce dernier après avoir bu.

— Meilleur que tous les thés de Chine et d'Espagne, n'est-ce pas ?

— Certainement.

— Et votre souper, maintenant ? Hannah doit-elle l'apporter de suite ou attendre plus tard !

— Qu'elle attende... je me sens trop fatigué, et vais essayer de me reposer...

— C'est cela, reposez-vous bien. Pendant ce temps, je vais préparer la table.

Elle mit le couvert, et, dès qu'elle eut terminé, elle prit une chaise et s'assit près du pasteur.

— A propos, dit-elle un instant après, com-

ment avez-vous trouvé M. Meedham, votre malade ?

— Beaucoup plus mal que la dernière fois. Ce matin, il a eu une forte hémorrhagie, qui l'a très affaibli, et le médecin n'espère plus le sauver. Sa femme est au désespoir ; je m'attends à être rappelé demain, car déjà ce soir...

Il ne put achever sa phrase ; l'effort qu'il venait de faire l'avait excédé. Il laissa retomber sa tête sur le dos du fauteuil et ferma les yeux.

Il resta ainsi quelques minutes, et l'enfant le pensa endormi. Afin de s'en assurer, elle se leva et se pencha pour écouter sa respiration. Le docteur la sentit près de lui, et, ouvrant les yeux, lui dit, en la regardant :

— Je ne dors pas, Régina, je m'étais seulement assoupi.

— Oh !... moi qui étais si contente de penser que vous vous reposiez !...

— En effet, quelques heures de sommeil me feraient grand bien.

— Et si vous montiez plutôt vous coucher, monsieur ?

— Non, pas maintenant ; d'ailleurs, je crois que je ne tarderai pas à dormir.

— Alors, je vais vous laisser un moment, pour que vous soyez plus tranquille.

— Mais vous ne me dérangez pas...

— Je le sais... pourtant je préfère me retirer quand même...

— S'il en est ainsi, ma petite fille, je vous prierai d'aller dans la vérandah et de me jouer, sur votre harmonium, l'hymne préférée de Douglass : à l'instant, il me prend le désir de l'entendre, d'être bercé par ce doux chant.

— Bien, j'y vais de suite... à tout à l'heure...

Elle partit, laissant la porte entr'ouverte, et, avec tout le sentiment dont elle était capable, joua l'hymne demandée.

Quand elle eut terminé, elle se rendit à la cuisine afin de donner quelques ordres à Hannah ; mais, comme celle-ci était déjà endormie sur sa chaise, elle ne voulut pas la réveiller et retourna dans la pièce qu'elle venait de quitter, s'assit près de la fenêtre, juste en face du jardin.

Ce jour-là, la soirée était belle ; les étoiles brillaient au firmament dans tout leur éclat ; la lune, comme un immense phare, éclairait la terre revêtue de sa plus belle parure ; en un mot, c'était une de ces nuits calmes et pures, invitant l'âme à la contemplation, et l'esprit à la rêverie.

Le regard perdu dans l'espace, la petite fille,

tout entière encore à la tristesse que lui avait causée le départ de M. Lindsay, se mit à rêver à l'ami qui maintenant se trouvait bien loin d'elle. Elle se demanda ce qu'il pouvait faire en cet instant, si le temps était beau en mer, ou si quelque cyclone, déchainé sur l'Atlantique, n'agitait point le vaisseau qui le portait.

Bien qu'absorbée par ces pensées, la fillette n'oubliait pas le pasteur ; deux fois déjà, elle était venue doucement dans la salle à manger, qu'éclairait faiblement la lueur d'une lampe baissée, et, chaque fois, elle s'en était allée tranquille, le voyant immobile sur son fauteuil, dans l'attitude d'un homme endormi.

Dix heures sonnèrent : elle était encore là, et songeait toujours...

Mais voilà qu'à partir de ce moment, le chien qui, jusqu'alors, était resté allongé non loin d'elle, sans remuer, dormant sans doute, commença de circuler de l'une à l'autre pièce, donnant des signes d'agitation, ce qui étonna l'enfant.

— Hé bien ! quoi, Héro ? qu'y a-t-il ? dit-elle. N'auriez-vous pas suffisamment soupé ?

Mais celui-ci, continuant de plus belle ses allées et venues, venait constamment à ses côtés, lui

prenant le bas de sa robe, comme pour l'inviter à le suivre.

A la fin, ce manège impatienta la fillette, qui cria :

— Assez, Héro !

Au ton de voix de sa maîtresse, l'animal comprit qu'elle était fâchée ; jugeant alors qu'il n'y avait rien à faire, qu'elle n'entendrait pas son appel, il se précipita dans la pièce voisine, et là, aux pieds du pasteur, il poussa tout à coup un grognement sinistre, qu'il prolongea longtemps.

Un frisson d'épouvante saisit la petite fille ; elle se leva aussitôt, et d'un bond fut dans la salle à manger, près de M. Hargrove, qu'elle appela.

Celui-ci resta immobile. Deux fois, elle réitéra son appel, ce fut en vain.

Alors, une immense crainte lui traversa l'esprit et lui fit porter la main sur le front du pasteur : il était froid comme le marbre.

— Oh ! Hannah ! Hannah ! cria-t-elle avec force, en courant vers la cuisine.

En une seconde, toutes deux furent dans la salle à manger.

La bonne leva d'abord la lampe baissée et l'approcha de la figure du docteur ; celle-ci était d'une pâleur livide ; les traits avaient déjà la rigi-

dité du cadavre ; elle tâta ensuite l'artère des tempes, du poignet, du cœur, elle ne perçut aucun battement.

Plus d'espoir... il n'y avait plus de vie dans ce corps...

— Il est mort !... exclama-t-elle.

Elle replaça la lampe sur la table, puis, comme une personne atterrée, regarda quelques secondes, sans mot dire, la pauvre Régina qui, debout, muette elle-même d'émotion, la considérait aussi.

— Non, non, il n'est pas mort, dit l'enfant, rompant la première le silence, et s'efforçant de retrouver l'espoir. Courez vite chez le docteur Melville, et ramenez-le.

— Il est trop tard, il ne pourra rien faire...

— Je vous dis que j'espère encore, Hannah...

Voyant que celle-ci ne bougeait pas et la regardait, étonnée...

— Eh bien ! quoi ? vous ne partez pas !... Vite, vite... courez...

Devant cette insistance, la vieille domestique comprit qu'il était inutile de chercher à dissuader, et, avec toute la rapidité que lui permettaient ses jambes, elle partit à la recherche du médecin...

Dès qu'elle fut seule, la petite fille tomba à genoux, et, dans l'élan de son cœur, elle s'écria : — O mon Dieu ! je vous en conjure, qu'il soit encore temps !... guérissez-le... au moins, conservez-le nous jusqu'au retour de sa sœur !...

Ensuite, elle se releva, alla chercher dans la chambre de M^{me} Lindsay un flacon d'éther, en imbiba son mouchoir, et frotta légèrement la figure et les mains du pasteur. Ce fut en vain ; elle ne parvint pas à le ranimer, et s'arrêta découragée.

Peu à peu, elle perdit même tout espoir et comprit la triste réalité.

Le docteur Melville arriva bientôt. A son entrée, l'enfant, toujours accroupie, se leva, et avant qu'il eût parlé, elle lui dit :

— Il est trop tard, docteur, vous ne pourrez plus rien faire...

— Hélas ! répondit-il, je le sais, Hannah m'a prévenu...

Tous deux s'approchèrent du pasteur, et le docteur examina le cadavre :

— M. Hargrove est mort depuis deux heures, dit-il après un court examen ; sa fin a dû être très rapide : c'est une crise au cœur provoquée par des palpitations qui l'a emporté.

— C'est bien comme vous le dites, monsieur, car ce soir, en rentrant d'une longue course, il paraissait bouleversé, et il s'est plaint de palpitations et de vertige.

— Ce pauvre ami ! exclama le docteur Melville, portant son regard sur ce visage inanimé.

Puis, après une courte pause, il ajouta :

— Depuis longtemps, je prévoyais pour lui ce dénouement, et, à chacune de nos rencontres, je ne cessais de le mettre en garde contre ce surmenage qui le tuait ; mais jamais il n'a voulu m'écouter !...

— Il était si bon !... si charitable !... Sa vie ne lui appartenait pas, elle était à tous !...

— Vous, pauvre enfant, c'est vraiment un père que vous perdez aujourd'hui !...

— Oui, un bon père et un protecteur très dévoué.

— Quand revient M^{me} Lindsay ? reprit le docteur Melville.

— Demain soir, vers sept heures, je crois ; mais je n'ose penser à son retour... elle aimait tant son frère !... Quel chagrin elle va éprouver !... Le quitter encore valide et le retrouver mort... sans avoir pu assister à ses derniers moments !...

— Il faudra envoyer quelqu'un à la gare, afin de la prévenir doucement.

— Vous pensez?... qui enverrai-je !...

— M^{me} Campbell serait, selon moi, la personne qu'il faudrait choisir ; elle a du cœur et du tact.

— C'est cela, j'irai lui demander demain.

— Non, ne vous dérangez pas ; je me charge de passer moi-même chez elle ou de lui écrire un mot.

A ce moment, la domestique, qui avait de nouveau quitté la maison, rentrait avec quelques amis qu'elle était allée chercher pour avoir de l'aide ; alors le docteur Melville, dont la présence au presbytère n'était plus utile, prit congé de l'enfant et s'éloigna.

Le lendemain matin, le pasteur, revêtu de son costume de cérémonie, reposait sur un lit de parade qu'on avait dressé dans la salle à manger. Personne ne le veillait, Hannah étant sortie faire quelques commissions, et Régina se trouvant dans le vestibule, occupée à arranger les fleurs qu'elle venait de cueillir, pour orner la chambre mortuaire.

Tout à coup, la porte d'entrée s'ouvrit toute grande, et M^{me} Lindsay, qui avait devancé son retour, parut sur le seuil. A sa vue, l'enfant jeta un grand cri, abandonna ses fleurs, courut vers elle, et se précipita dans ses bras, en sanglotant :

— Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? demanda M^{me} Lindsay, effrayée.

La petite fille, au lieu de répondre, continua de pleurer.

Alors la sœur du pasteur fut prise d'un noir pressentiment. Elle se rappelait avoir vu les volets de la maison encore fermés.

— Ce n'est point Peyton ?.. Rien n'est arrivé à mon frère ?... demanda-t-elle d'une voix étouffée, se dégageant des bras de l'enfant et se précipitant dans le corridor.

A la lueur des bougies qui se consumaient lentement et tristement autour d'une table tendue de noir, la pauvre femme aperçut la figure rigide de celui qui y reposait. Elle comprit l'étendue de son malheur et s'évanouit...

Quand elle revint à elle, son cœur déborda, et longtemps, dans le silence effrayant et solennel de la mort, on entendit le bruit de ses sanglots...

CHAPITRE XII

Cinq mois plus tard, par une sombre soirée de décembre, M^{me} Lindsay et la petite Régina se trouvaient réunies pour la dernière fois dans le bureau du presbytère, au moment de leur départ. Toutes deux étaient tristes. Le matin même, elles avaient fait leurs adieux à la chère tombe du Dr Hargrove, et, pendant la journée, elles avaient voulu revoir ensemble tous les coins de ce vieux presbytère qui leur rappelait de si chers souvenirs. Cependant, la sœur du pasteur s'efforçait de surmonter son chagrin, et tâchait de consoler l'enfant, dont bientôt elle allait devoir se séparer.

— Voyons, lui disait-elle, nous nous reverrons un jour; et, pour ce qui est de votre nouvelle vie chez M. Palma, vous ne devez pas l'envisager comme vous le faites... A votre âge, c'est en rose qu'il faut voir toute chose...

— Pourtant, puis-je la considérer autrement?... cet homme paraît si froid!... si dur!...

— Chère enfant, je crains que vous ne vous fassiez une très fausse idée du caractère de votre tuteur. Sans doute, ce Monsieur a un air froid, réservé; pourtant, je sais, de Peyton, qu'il a une grandeur d'âme peu commune, et qu'il vous porte, ainsi qu'à votre mère, le plus vif intérêt.

» A propos, je vous ai dit, n'est-ce pas, qu'il habite avec sa belle-mère et la fille de cette dame, une jeune fille de dix-neuf ans?

— Oui, vous avez même ajouté que M^{lle} Neville serait pour moi d'une très agréable compagnie.

— Ah! mais il y a une chose dont je ne crois pas vous avoir parlé. J'ai écrit à une de mes meilleures amies, M^{me} Mason, qui habite également New-York, afin de vous recommander à elle. Dans ma lettre, je lui demande de vouloir bien vous stimuler dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, ce que négligera certainement de faire la famille de Palma qui, d'après ce qu'on m'a assuré, ne fréquente l'église que pour se conformer à l'usage. Vous suivrez les avis de cette dame, n'est-ce pas?

— Je vous le promets.

— Promettez-moi aussi d'essayer, dès maintenant, de réagir contre les idées noires qui vous troublent la tête.

— Oh ! cela, je ne le puis ; je sais que la vie si calme, si douce, que j'ai passée ici, est à jamais perdue et que je ne la retrouverai nulle part...

Durant quelques instants, toutes deux gardèrent le silence. L'enfant, toujours accoudée près de la cheminée, semblait réfléchir, et M^{me} Lindsay arpentait la salle.

Soudain, Régina prit la parole, et, d'un ton où la gêne se faisait sentir, elle dit, en regardant la sœur du pasteur :

— Madame, avant de nous séparer, je voudrais vous entretenir d'un sujet qui m'intéresse beaucoup, et que je n'ai pu aborder jusqu'ici. Dites-moi, est-il vrai qu'un jour un papier important ayant été dérobé dans cette pièce, ma mère, qui y était venue quelques heures plus tôt, ait été soupçonnée ?

— Oh ! mais, ma pauvre petite... qui donc a pu vous suggérer une telle pensée ? Jamais de la vie !...

Mais l'enfant, l'interrompant du geste, en même temps que du regard :

— Je vous en prie, répondez à ma question.

J'ai besoin de connaître la vérité, et votre franchise me servira plus que votre sympathie.

— Mon Dieu ! puisque vous désirez la vérité, la voici :

» Il est vrai, en effet, que dans la nuit même qui a suivi la visite de votre mère au presbytère, une pièce d'une certaine importance a disparu. Quant aux soupçons dont vous me parlez, je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que mon frère avait trop de justice pour les maintenir, sans avoir questionné votre mère.

— Cela ne m'étonne pas ; il était si juste et si bon !...

Elle se tût un instant, puis reprit :

— Pourquoi est-il mort avant que j'aie pu lui faire connaître la vérité !... Quelques jours plus tard, j'étais déliée de la promesse que j'avais faite à Hannah !...

— A Hannah !

— Oui, à Hannah, la pauvre Hannah, qui, à la suite de plusieurs circonstances, a été forcée de m'avouer son crime, et envers laquelle je m'étais engagée à ne rien révéler avant son départ. Elle est partie ce matin, c'est pourquoi je vous en parle...

Alors, très succinctement, la petite fille raconta

ce qu'elle avait entendu par surprise, du haut de la tribune, la veille de l'orage ; puis, ce qui était arrivé le lendemain de ce jour, quand, bien que marchant à grand-peine, elle avait suivi la domestique dans le cimetière.

Une expression d'étonnement se lut d'abord sur la physionomie de M^{me} Lindsay au début de ce récit ; puis, son visage fit paraître une satisfaction très marquée.

— Oh ! dit-elle, dès que la fillette eut cessé de parler, que je suis heureuse que cette mystérieuse affaire soit enfin éclaircie !... Voyez-vous, chère petite, c'est Dieu qui a permis que vous surprissiez cette conversation, et vous devez bien L'en remercier...

— Chaque jour de ma vie, une prière s'élèvera de mon cœur pour Lui en témoigner ma reconnaissance.

— Est-ce qu'Hannah vous a fait connaître ce qu'était ce papier ?

— Elle ne m'a rien dit à ce sujet.

— Et vous ne lui avez pas demandé ?

— Pouvais-je m'abaisser à la questionner ?... Naturellement, j'aurais aimé de le savoir ; peut-être aussi eussè-je appris le secret de ma naissance ; mais j'ai préféré ne pas user de ce moyen. Tout

ce qu'Hannah m'a dit, c'est qu'il existe une copie de cet acte, car le D^r Hargrove en a remis une à ma mère, le jour de sa visite.

— Je suppose que vous avez mis votre mère au courant de ce qui est arrivé ?

— Oh ! jamais, je ne voulais pas la prévenir sans prendre conseil de quelqu'un. En lui écrivant ces choses, n'aurais-je pas l'air de vouloir provoquer des confidences ?

— Pas du tout, vous ne paraîtriez même pas indiscrete. C'est même votre devoir de la renseigner, ajouta-t-elle

— Eh bien ! puisque c'est votre avis, je lui écrirai.

— Et le plus tôt possible, n'est-ce pas ?...

Toutes deux se turent un moment ; puis, l'enfant reprenant la parole.

— Vous êtes au courant de ce qui concerne ma famille, madame ?

— Non, j'ignore tout, même votre nom véritable. Votre mère, ayant demandé le secret le plus absolu sur vos affaires, mon frère a tenu à le garder fidèlement, mais ce que je sais, c'est que vos parents ont été unis par Peyton...

— Par lui !... par le pasteur lui-même ?...

Et, pendant qu'elle adressait cette question,

son visage se colorait, ses yeux brillaient de joie...

— Oui, par lui-même, vous êtes heureuse de le savoir?

— Oh oui ! je le suis... Pourrait-il en être autrement ?...

La conversation continua quelques minutes encore ; ensuite le silence se fit, chacune restant plongée dans ses réflexions.

Soudain, un léger coup fut frappé à la porte du bureau. Esaü, qui était au presbytère depuis le matin pour préparer les bagages et fermer la maison, apparut avec ses clés et sa lanterne.

— Madame, dit-il, la voiture est arrivée, et tout est terminé ici.

— Merci, nous venons.

Un instant après, M^{me} Lindsay et Régina franchissaient une dernière fois le seuil de ce presbytère tant aimé, où elles avaient goûté de si douces joies, et, en le quittant, leurs pensées étaient pour l'ami qu'elles allaient laisser bien loin derrière elles, dans ce petit cimetière de l'église, où il dormait son dernier sommeil...

CHAPITRE XIII

La neige tombait en abondance le lendemain matin, quand, vers onze heures, le train amenant à New-York la pupille de M. Palma s'arrêta dans la gare.

Aidée de l'employé du chemin de fer, à qui M^{me} Lindsay l'avait confiée, la petite Régina descendit de wagon, puis traversa, au milieu d'une foule accourue pour l'arrivée du train, l'immense hall de la sortie des voyageurs, regardant de tous côtés si elle ne voyait pas son tuteur qui, selon qu'il l'avait écrit, devait venir à sa rencontre ; mais elle avait beau chercher, elle n'apercevait pas l'avocat.

Elle prit alors le parti de se faire conduire en voiture, et allait même demander à l'employé d'appeler un cocher, quand, soudain, elle vit venir vers elle un jeune homme d'une vingtaine d'années, d'allure distinguée, vêtu de la façon la plus correcte, qui

paraissait la regarder comme pour chercher à la reconnaître, et qui, bientôt, l'aborda en ces termes :

— Pardon... Est-ce que Mademoiselle serait M^{lle} Orme, la pupille attendue par M. Palma?...

— Oui, monsieur, se hâta de répondre l'employé, à la place de la petite fille ; et c'est moi qui suis chargé par M^{me} Lindsay de remettre Mademoiselle à l'avocat.

— En ce cas, dit le jeune homme, en présentant une carte, voici un mot de mon cousin, absent aujourd'hui, qui me délègue, ne pouvant venir lui-même.

— Très bien, fit l'employé, après avoir lu.

Puis, enlevant sa casquette, il salua, et se retira.

Dès qu'il fut parti, le jeune homme, s'adressant à la petite fille :

— Mademoiselle, votre tuteur m'a prié de vous présenter ses excuses, de n'avoir pu venir lui-même à votre rencontre. Hier, il a été appelé par dépêche à Philadelphie, et ce matin, de bonne heure, il a dû quitter New-York... Votre voyage a-t-il été bon ? N'êtes-vous pas fatiguée ?

— Merci, monsieur, répondit Régina. J'ai fait

un bon voyage et ne me suis pas trop fatiguée.

— Tant mieux !... j'en suis bien aise... Maintenant, permettez-moi de me charger de votre sac et de votre couverture de voyage.

La fillette lui remit aussitôt ces objets.

Le coupé de M. Palma stationnait près de la gare ; le jeune homme y conduisit la petite fille et la fit monter. Il allait se placer près d'elle, quand, subitement, l'enfant, faisant appel à tout son courage, demanda son chien, qu'elle n'avait pas encore osé réclamer.

— Votre chien ?... vous aviez un chien tout à l'heure ?...

— Non, mais il est aux bagages.

— Eh bien, vous l'aurez avec vos malles.

— C'est que je préférerais l'avoir maintenant, je n'aimerais pas le laisser derrière moi...

— Et comment est-il, ce chien ? Est-il de petite taille ?

— Oh non !... c'est un Terre-Neuve !...

— Un Terre-Neuve ! mais nous ne pouvons prendre ici une pareille bête !...

— C'est vrai... pas dans la voiture... dit la fillette, regardant l'étroit coupé.

Puis, réfléchissant quelques secondes, et passant la tête à la portière :

— Mais là, près du cocher... ne pourrait-on l'y mettre ?

En adressant cette dernière demande, il y avait dans sa voix et dans son regard quelque chose de si suppliant, que le jeune homme ne voulut point alléguer d'autres raisons :

— Soit ! répondit-il, on le placera sur le siège... Ayez donc l'obligeance de me remettre votre billet de bagages, que je puisse le réclamer.

Elle le lui donna, et il partit de suite.

Après quelques instants, il revint, tenant Héro par la chaîne.

Le chien marchait tête basse, et avait l'air de suivre malgré lui ; mais, dès qu'il aperçut sa jeune maîtresse, il changea de contenance, se mit à aboyer joyeusement et fit des efforts pour s'élancer vers elle :

— Oui!... oui!... va!... pauvre cher ami!... je suis là!... cria la petite fille.

Et, quand il fut arrivé au coupé, et que le cocher, s'en saisissant, le plaça à côté de lui :

— Patience, Héro!... A bientôt!

La voiture s'ébranla.

Très désireux d'entrer en conversation avec son intéressante compagne, le jeune homme lui dit :

— Quel superbe animal vous possédez !... où l'avez-vous eu ?

— C'est un cadeau qui m'a été offert il y a trois ans.

— Comment donc nommiez-vous votre chien tout à l'heure ? N'était-ce pas Fido ou Néro ?

— Non... je l'appelais Héro.

— Héro !... oh ! quel singulier nom !

Et il se mit à rire.

Un instant après, il ajouta :

— L'ennuyeux, c'est que je crains pour la réception de la pauvre bête. La belle-mère de votre tuteur a une grande frayeur de la rage, et, en conséquence, elle déteste tous les chiens.

A cette remarque, la fillette ne répliqua pas ; elle se contenta de regarder le jeune homme, et demanda aussitôt :

— Quand revient M. Palma ?

— Ce soir, paraît-il.

— Ah ! déjà ce soir !... je ne pensais pas qu'il dût rentrer si tôt...

— Vous connaissez mon cousin ?

— Je l'ai vu une fois, il y a quelques années.

Ils traversaient à ce moment un des plus riches quartiers de New-York. L'attention de la petite Régina fut attirée par la vue des magnifiques mo-

numents, des statues colossales, des temples grandioses ; elle mit sa tête à la portière, et questionna son compagnon sur tout ce qu'elle voyait.

Enfin, la voiture s'arrêta : c'était une des plus belles avenues de la cité, en face d'une grande et splendide habitation.

Le jeune homme sortit du coupé, aida l'enfant à en descendre, et sonna.

Un domestique vint ouvrir ; ils entrèrent, suivis de Héro qui, ayant aperçu sa maîtresse, avait sauté de son siège pour la rejoindre. Ils furent introduits dans un élégant boudoir rose, aux meubles de style Louis XV, où un grand et bon feu de bois pétillait dans l'âtre.

— Terry, veuillez, je vous prie, prévenir Madame de notre arrivée, dit le cousin de l'avocat, Elliott Roscoë.

— Oui, monsieur.

Le valet de pied disparut. Dès qu'il fut parti, le jeune homme, s'approchant du foyer pour se réchauffer, demanda à la fillette :

— Vous m'avez dit avoir déjà vu votre tuteur ; connaissez-vous aussi sa belle-mère ?

A peine ces derniers mots étaient-ils prononcés, que la porte s'ouvrit, et une dame d'une cinquan-

taine d'années, grande, mince, d'aspect froid et hautain, entra.

— Madame Palma, dit le jeune homme, voici M^{lle} Orme, que l'on m'a prié d'aller chercher à la gare.

Et, se tournant du côté de l'enfant, il la présenta.

Si la petite Régina était arrivée à New-York par une température excessivement froide, l'accueil glacial qu'elle reçut dans cette maison, où elle devait habiter, acheva de la paralyser. Debout devant la maîtresse de la maison, qui lui tendait le bout des doigts, et lui adressait sèchement quelques mots de bienvenue, elle resta immobile, ne prononça aucune parole, et se contenta de la regarder longuement.

De son côté aussi, la belle-mère de l'avocat considérait la nouvelle venue ; et ses yeux gris, inquisiteurs, cherchaient à lire sur la petite physionomie.

Tout à coup, M^{me} Palma, dont le regard venait de se porter vers le canapé, près duquel se trouvait Héro, s'écria :

— Quoi !... un chien ici !... et dans mon propre salon, encore !...

— C'est le mien, madame, répondit timidement

l'enfant, se rapprochant de lui, et mettant sa main sur la tête de l'animal, comme pour le couvrir de sa protection. — Pardonnez-moi de l'avoir laissé entrer ici, et veuillez me permettre de le conserver.

— Oh non ! impossible ! impossible ! miss Orme. Elliott aurait dû vous dire déjà que je ne puis souffrir les chiens ; je n'ai même jamais permis à ma fille de conserver le plus petit caniche.

— Mais vous ne le verriez pas... madame, je le tiendrais en haut, dans ma chambre !

— Quoi ! en haut, dans votre chambre !... s'exclama la vieille dame. — Non, voyez-vous, cela est absurde... il ne faut pas y songer...

Puis, se dirigeant vers la cheminée, elle toucha le bouton de la sonnette électrique, disant :

— J'appelle le domestique ; il est nécessaire qu'il emmène de suite cette énorme bête, car mes nerfs seraient par trop agacés.

A cet instant, le jeune homme se tourna vers la fillette ; il vit sa physionomie empreinte d'une si grande tristesse, qu'aussitôt, pris d'un sentiment de pitié, il s'interposa :

— Oh ! madame, ne bannissez pas si vite ce pauvre chien ! Vous voyez combien Mademoiselle y est attachée !... Ces jours-ci, surtout, alors

qu'elle va se sentir dépaysée, étrangère à tout le monde, elle sera heureuse de le voir... de le caresser...

— Bêtise, Elliott ! Mademoiselle n'est plus une petite fille, elle doit être raisonnable ; de plus, il n'y a pas de place ici pour tous ces favoris.

Le jeune homme n'insista pas davantage, il s'assit, et, ne sachant quelle contenance prendre, il examina la bague qu'il portait au doigt.

Il y eut un moment de silence, silence gênant pour chacun.

M^{me} Palma, elle, en attendant l'arrivée du domestique, s'occupait à tisonner le feu.

Tout à coup, se retournant vers Régina, elle lui dit :

— Je présume, mademoiselle, que vous n'avez pas encore déjeuné : si vous vouliez aller prendre quelque chose avant notre repas de midi...

— En effet, madame, je n'ai pas déjeuné, mais je ne désire rien prendre. Merci.

Cette réponse, donnée sur un ton tranquille, mais ferme, attira l'attention du jeune homme et de la belle-mère de l'avocat, qui se retournèrent pour regarder l'enfant. Ils furent surpris de l'éclat de ses joues et de l'étrange scintillement de ses yeux.

A cet instant, un coup fut frappé à la porte du boudoir :

— Entrez !... cria la maîtresse de la maison.

Le cocher, appelé, apparut sur le seuil pour prendre les ordres :

— Farley, enlevez-moi d'ici cet animal, et que je ne le revoie jamais... fit-elle.

Le domestique s'avança donc et se dirigea vers le chien.

Mais au moment où il mettait la main sur celui-ci et s'apprêtait à le prendre, la petite fille, toujours du même ton calme, lui dit :

— Ne le touchez pas, je vous prie : il est à moi, et je le garderai.

Se levant immédiatement, d'une main, elle reprit sa sacoche de voyage, de l'autre, la chaîne de Héro, puis fit quelques pas vers la belle-mère de son tuteur, et, la saluant :

— Madame, je regrette infiniment tout l'ennui que je viens de vous causer : veuillez m'excuser, me permettre de vous dire adieu et de me retirer.

Et elle se dirigea vers la porte.

Muette de surprise, la vieille dame laissait, sans mot dire, partir l'enfant ; mais ses yeux la suivaient. Voyant cela, le jeune homme quitta sa

place, et, s'avançant vers Régina, il la retint par le bras :

— Où allez-vous ? lui cria-t-il.

— Hors d'ici, fit-elle, chez une amie de M^{me} Lindsay, pour laquelle j'ai une lettre de recommandation.

— Vous oubliez que M. Palma est votre tuteur, et que vous allez le mécontenter !...

— Tant pis... je veux m'en aller... quand même j'aurais quarante tuteurs, je n'abandonnerais pas mon chien... Laissez-moi passer... ajouta-t-elle, l'implorant du regard.

— Non, vous ne partirez pas, dit le jeune homme.

Pendant ce temps, M^{me} Palma s'était remise. Voyant la résistance de la fillette, et considérant que, d'autre part, elle n'était pas seule maîtresse dans la maison, puisque, en mourant, son mari avait laissé toute sa fortune à son fils Erle, né d'un premier mariage, et qu'elle, n'ayant aucun bien, avait dû se résigner à rester avec son beau-fils, dont la générosité la faisait vivre ainsi que sa fille Olga... Malgré tout le dépit qu'elle en éprouvait, elle résolut de chercher à retenir la petite fille, en essayant, par quelque concession, d'arranger les choses.

— Voyons, dit-elle, n'y aurait-il pas moyen

de nous entendre, en attendant que M. Palma lui-même décide?... M^{lle} Orme pourrait peut-être vous confier son Terre-Neuve, monsieur Elliott... vous en auriez grand soin...

— Oui, c'est cela; trouvé! fit le jeune homme, grand amateur de chiens, et qui se réjouissait déjà à la pensée de posséder une si belle bête. — Je le soignerai comme pas un; tous les jours, il aura un régal d'os de poulets...

En même temps, il se baissait vers l'animal et mettait la main sur son collier comme pour s'en emparer, quand, soudain, Héro, paisible jusqu'ici, comprenant enfin qu'il était un *casus belli*, le força de lâcher prise, en poussant un sourd et formidable grognement.

— Chut, Héro! cria la fillette.

Et, s'adressant au jeune homme, elle lui dit :

— Je vous remercie beaucoup de votre extrême obligeance, monsieur, mais je ne puis accepter, puisqu'il faudrait quand même m'en séparer!...

— Mon Dieu! si Madame veut le permettre, j'ai une idée qui, peut-être, arrangerait les choses, hasarda timidement le cocher.

— Bien, Farley, dites... quelle est votre proposition? demanda M^m Palma, sur un ton qu'elle rendit plaisant, afin de dissimuler sa rage.

— Voici : je ferais une grande niche dans l'écurie ; l'animal pourrait être enchaîné, et la jeune demoiselle viendrait le voir aussi souvent qu'elle le voudrait.

— Parfait!... pour le moment, je n'y vois aucun inconvénient, répondit la vieille dame. Cet arrangement convient-il à miss Orme? ajouta-t-elle, en regardant celle-ci.

— Non, car je ne veux occasionner à personne le moindre dérangement.

— Oh ! mais cela ne me dérangerait en aucune façon ! s'exclama le domestique.

Pendant quelques secondes, Régina scruta la physionomie de celui qui lui parlait. Comme celle-ci lui parut aussi ouverte que bonne, elle ne tarda pas à se décider :

— Eh bien ! oui, je vous le confie... dit-elle, s'avancant d'un pas, et mettant la chaîne de Hérodote entre les mains du cocher.

— Merci, mademoiselle.

A cet instant, un coup fut de nouveau frappé à la porte.

— Entrez ! fit encore la maîtresse de maison.

C'était le valet de chambre qui venait annoncer que les bagages étaient arrivés et demander ce qu'il fallait en faire.

— Portez-les en haut, Terry, dit M^{me} Palma.

Puis, comme le domestique allait se retirer, elle ajouta :

— Envoyez-moi Hattie, je vous prie.

— Elle est justement dans le vestibule, répondit le valet de chambre. Je vais la chercher.

Aussitôt, le domestique disparut, laissant la porte entr'ouverte. Et on l'entendit qui disait : « Hattie, Madame vous demande. »

Pendant ce temps, la vieille dame, s'adressant à Régina :

— Aimeriez-vous d'aller un instant dans votre chambre ?

— Oui, madame, répondit la fillette.

La femme de chambre était maintenant dans le salon, et attendait les ordres.

Lorsque M^{me} Palma les eut donnés, la petite Régina se leva, et, allant vers le jeune homme, elle le remercia d'être venu la chercher à la gare, et lui donna une poignée de main, en disant :

— Adieu, monsieur Roscoë.

— Oh non ! pas adieu... Je suis clerc chez mon cousin, et il ne se passe pas de jour que je ne vienne saluer ces dames...

— Alors, au revoir... à bientôt...

La fillette s'appêtait à quitter le salon, quand,

tout à coup, la porte s'ouvrit, et une jeune fille d'une vingtaine d'années, brune, élancée, assez gentille et d'allure sémillante, entra brusquement, en fredonnant un air de *La Traviata*.

— O mon Dieu! pardon! s'écria M^{lle} Neville — car c'était elle — apercevant la petite Régina, qu'elle ne savait pas encore arrivée.

— Olga! M^{lle} Orme, la pupille d'Erle, fit M^{me} Palma, lui présentant Régina.

Puis, se retournant vers la fillette :

— Ma fille... Olga Neville... montrant de la main cette dernière.

— Que Mademoiselle soit la bienvenue dans cette maison, dit spontanément la jeune fille, tendant la main à l'enfant.

— Merci, dit cette dernière avec une nuance d'amère tristesse, ne pouvant réprimer la fâcheuse émotion qu'elle venait de ressentir.

Quelques paroles furent encore échangées, et la petite fille put enfin se retirer.

Dès qu'elle fut partie, la jeune fille, s'adressant à sa mère :

— M^{lle} Orme n'a pas l'air enchantée de venir demeurer avec nous !...

Et, se tournant du côté de son cousin :

— Ne trouvez-vous pas, Elliott?

Le jeune homme, très embarrassé à cause de M^{me} Palma, se contenta de sourire et regarda la vieille dame comme pour lui signifier que c'était à elle de répondre.

Celle-ci parut ne pas comprendre ce langage muet, et fit semblant d'arranger quelque objet sur le guéridon. En même temps, ses lèvres fines s'agitèrent imperceptiblement, et les rides de son front se creusèrent davantage :

— Eh bien, quoi? qu'est-ce?... exclama M^{lle} Neville, intriguée de ce manège.

Et, trouvant qu'on ne lui répondait pas assez vite :

— Allons, voyons, maman, parlez donc!...

M^{me} Palma, ainsi interpellée, releva la tête, et, regardant sa fille :

— Puisque vous désirez le savoir, Olga... je suis très contrariée... C'est l'enfer qui entre chez nous avec cette désagréable pupille d'Erle...

— Quoi!... désagréable!... Dites plutôt charmante... Elle a l'air triste... c'est vrai... mais sa physionomie est ravissante... et elle me plaît...

— Quant à moi, son caractère me déplaît souverainement ; demandez plutôt à Elliott ce qui vient d'arriver...

Le jeune homme raconta, brièvement et le plus sérieusement possible, la scène amusante qui s'était

produite, et, comme conclusion, termina en disant :

— Effectivement, ma cousine, je suis de l'avis de votre mère : M^{lle} Orme doit avoir une de ces volontés qu'il n'est pas facile de vaincre...

Pendant tout le temps qu'avait duré ce récit, la jeune fille s'était contrainte pour refouler les éclats de rire qu'elle était tentée de pousser ; mais quand le narrateur eut terminé, elle donna libre cours à son hilarité.

— Certes, il y a là bien de quoi rire ! s'exclama la vieille dame, agacée.

Puis, voyant que sa fille ne s'arrêtait pas :

— Ah ! ça vous êtes folle, Olga ?

La jeune fille, essayant de se resaisir, répondit :

— Je ris parce que l'échantillon de cette première entrevue nous promet quelques diversions qui, de temps en temps, viendront rompre la monotonie de notre vie habituelle... Je vois déjà Erle entrant en conflit avec sa pupille !... Oh ! qu'il me faudra rire quand je verrai ses yeux flamboyer... que j'entendrai sa voix tonner ! !...

— Bien... bien... fit M^{me} Palma.

— En tous cas, ajouta-t-elle tant mieux s'il arrive à dominer cette enfant, car, autrement, la vie, ici, ne serait plus supportable...

Un moment de silence suivit, puis, la jeune fille s'adressant à sa mère :

— Allons, chère maman, prenez courage ! Peut-être vous exagérez-vous la difficulté de ce caractère... Il ne faut pas juger si vite... Puis, poursuivit-elle, avouez qu'en tout ceci vous avez eu quelques torts... Pourquoi avoir été si prompte à refuser de garder ce chien !... ne pouviez-vous attendre quelques jours ?...

— Pas d'observations, Olga, je vous prie... vous n'avez point à juger mes actes...

M^{me} Palma se dirigea vers la cheminée, tisonna le feu, et, s'adressant au jeune homme :

— Elliott, nous accompagnez-vous maintenant jusqu'au musée ?

— Merci, je ne le puis ; j'ai du travail à l'étude, qui doit être terminé pour le retour de mon cousin.

— Alors, je n'insiste pas.

Et, sonnant pour donner l'ordre d'atteler, elle dit, en même temps, à sa fille.

— Préparez-vous, nous partons.

— Oui, maman, de suite, permettez-moi seulement de courir jusqu'en haut : j'ai deux mots à dire à M^{lle} Orme.

— Comme vous voudrez... répondit sa mère.

En un clin d'œil, la jeune fille fut arrivée à la chambre de Régina. Elle frappa un léger coup à la porte ; mais, ne recevant pas de réponse, le bruit de la rue ayant empêché la fillette d'entendre, elle entra quand même :

— Ah ! juste comme je le pensais ! s'écria-t-elle, voyant l'enfant qui, assise sur une chaise basse, près du feu, se tenait la tête entre les mains... Vous pleurez tout à votre aise !...

Mais se rapprochant de la petite fille, et la regardant :

— Tiens ! non !... vos yeux sont secs : ils brillent comme deux étoiles !...

— Je ne pleurais pas, dit la fillette. — Je réfléchissais...

— Oui... vous réfléchissiez... pour moi, c'est la même chose... reprit la jeune fille : l'un vaut l'autre... je m'explique :

» On vous a fait de la peine tout à l'heure, n'est-ce pas ?... et, naturellement, vous vous désoliez de devoir vivre chez des gens aussi durs...

La petite fille ne répondant pas, elle poursuivit :

— Pourtant, moi, je ne veux pas que vous vous chagriniez, et c'est pour vous consoler que je suis venue...

Et, après une nouvelle pause :

— N'en voulez-vous pas à ma pauvre maman si elle a usé de tant de rigueur en vous refusant de conserver votre Terre-Neuve : quand elle était jeune, elle a été mordue par un chien, et, depuis lors, la vue de ces animaux lui est insupportable... Excusez aussi sa froideur : c'est involontaire. Au contact de la famille Palma, à laquelle elle s'est unie par un second mariage, l'ardeur de son bon cœur s'est insensiblement abaissée...

L'enfant avait maintenant les yeux levés sur la jeune fille, et, avant de répondre, son regard profond semblait étudier cette physionomie, et chercher le degré de confiance qu'elle pouvait accorder à celle qui lui parlait si ouvertement.

— Oh ! oh ! vous me scrutez !... dit en riant Olga Neville, dont la vive pénétration avait saisi le sentiment de la fillette, et je vois que non-seulement vous êtes une fameuse rusée, mais aussi une très prudente et sagace petite personne.

» Maintenant, autre chose... continua-t-elle.
— Je viens voir si l'on vous a apporté quelque nourriture.

— Non, car j'ai dit à Mattie que je ne voulais rien prendre, répondit Régina.

— C'est vrai... peut-être êtes-vous trop fatiguée... fit la jeune fille.

Puis, réfléchissant :

— Une idée : si vous vous couchiez quelques heures ?...

— Volontiers, je ne demande pas mieux...

— Alors, à tantôt, Régina... — C'est ainsi que je vous appellerai : vous le permettez, n'est-ce pas ?...

En même temps, elle déposa un baiser sur la joue de l'enfant, et disparut aussi légèrement qu'elle était venue.

Celle-ci partie, la petite fille se coucha, croisa les mains sur sa poitrine, ses paupières avec leurs longs cils s'abaissèrent, et, brisée de fatigue et d'émotion, elle ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond et réparateur.

CHAPITRE XIV

Quand la petite Régina se réveilla, il était huit heures du soir : une faible lueur vacillait dans l'un des becs de gaz de la cheminée.

Se soulevant vivement sur son lit, elle regarda autour d'elle, et aperçut debout, près de la fenêtre, une forme qui semblait observer ce qui se passait dans la rue.

— Ah ! j'espère que maintenant vous êtes tout à fait reposée ! s'écria soudain Olga Neville qui, au premier mouvement de la fillette, s'était subitement retournée.

De suite, elle alla lever la lumière du bec de gaz, en alluma un autre, et arriva près du lit.

La jeune fille était en costume de bal. Ce soir-là elle devait accompagner sa mère à une grande fête donnée par le marquis et la marquise de Mac-Lann : aussi ne fut-elle pas étonnée quand, au lieu de lui répondre, elle vit l'enfant promener

un long regard sur sa toilette rose, toute garnie de dentelles blanches et légèrement décolletée, sur sa coiffure simple, mais artistique, d'où jaillissait, étincelante, une aigrette ornée de brillants.

— Régina, me trouvez-vous bien ainsi ? interrogea-t-elle.

— Oh oui ! quelle jolie robe ! et quelle belle coiffure !... Où allez-vous donc ?...

— A une réception où nous serons tassés comme des sardines... où je m'ennuierai beaucoup... et où, selon la coutume, la méchante langue du monde ira toujours son train !...

Le ton comique qui accompagna ces paroles provoqua un sourire sur les lèvres de l'enfant.

— N'aimez-vous donc pas aller dans le monde ? demanda-t-elle.

— Oh ! cela dépend ! Distinguo : la société est maintenant une horde civilisée, composée de deux tribus puissantes : ceux qui ennuiet et ceux qui sont ennuyés.

» A votre âge, j'étais impatiente de me dégager de la tutelle de ma gouvernante afin de courir, moi aussi, dans ces vastes champs fleuris de la *fashionable gaiety*, avec l'essaim de ces jolis papillons dorés qui voltigent ça et là, bourdonnant ; mais maintenant que j'ai flétri

mes gentilles ailes, que l'éclat des couleurs en est terni, je préférerais retourner de quelques années en arrière, pour rentrer dans mon cocon brun : en un mot, je voudrais redevenir chrysalide!...

— Oh ! c'est bien facile !... riposta l'enfant, que ce bavardage amusait : métamorphosez-vous !...

— Illusion ! Moloch, ce dieu du monde, qui règne ici en maître, à qui pères et mères sacrifient leurs enfants, ne rend plus ses victimes, une fois offertes, et, comme je suis une sacrifiée... il est trop tard !...

Après ces paroles, un faible soupir s'exhala de la poitrine de la jeune fille. Elle se tut un instant ; puis, changeant de conversation :

— Et l'appétit ? car il est temps de songer à manger !... Tenez, voyez-vous là-bas, sur cette table... votre souper est préparé ; naturellement, il est froid, mais les gens qui, comme vous, s'éveillent à des huit heures du soir, ne doivent pas s'attendre à trouver, à leur réveil, leurs viandes encore toutes fumantes !...

— En effet, j'ai faim, et je veux bien manger, répondit la fillette.

— Allons, tant mieux !...

— Et quand partez-vous pour votre bal ? questionna la petite Régina.

— De suite, je crois que la voiture est prête.

Au même moment, un bruit de pas précipités se faisait entendre dans l'escalier.

Et la jeune fille ajouta :

— Vite ! vite ! adieu ! je cours chez Mamon !...

Rafrâchie par ces quelques heures de sommeil, la petite fille se leva, puis alla s'asseoir à la table qui avait été dressée près de la cheminée, et sur laquelle étaient arrangés avec goût quelques plats d'apparence friande.

Elle mangea de bon appétit ; aussi, ses forces venant encore à être réparées de ce côté, se trouva-t-elle beaucoup mieux.

Quand Hattie, la femme de chambre, crut le repas terminé, elle arriva pour desservir et s'informer de la santé de l'enfant ; ensuite, elle dit que M^{lle} Olga lui avait donné l'ordre de montrer la maison, afin que M^{lle} Orme pût, si bon lui semblait, quitter sa chambre pour passer la soirée, soit dans le salon, soit dans la bibliothèque.

— Je vous suis, Hattie, dit Régina, mais veuillez ne me conduire qu'à la bibliothèque : je ne saurais que faire au salon.

— Très bien, je ferai comme Mademoiselle le désire.

Toutes deux quittèrent la chambre, descendirent l'escalier, traversèrent le grand hall, un ou deux couloirs, et enfin s'arrêtèrent.

— C'est ici... fit la femme de chambre ouvrant une porte, et s'effaçant ensuite pour laisser passer la petite fille.

Puis, après avoir allumé le lustre, regardé au feu, elle se retira en souhaitant le bonsoir.

C'était vraiment une riche, une somptueuse pièce que cette dernière place de la maison !... De style vénitien, les meubles étaient en marqueterie noire et blanche, les murailles, peintes, représentaient des vues de lacs, de sites montagneux, le tout sur un fond de ce ciel bleu d'Italie ; enfin, au plafond, rien que des amours groupés çà et là, et artistement dessinés, et, dans le milieu, les douze constellations du Zodiaque formant zone circulaire. Il y avait aussi trois ou quatre grands bronzes : une Vénus naissant, avec un mouvement exquis de nonchalance, de l'onde amère ; un Apollon, éclatant de jeunesse, la main tendue dans un large mouvement, tel que celui avec lequel il doit répandre ses chauds rayons sur le monde ; une Diane, vierge sévère, drapée dans

sa tunique aux plis raides, l'arc sur l'épaule, et le carquois de l'infatigable chasseresse pendu à son étroite ceinture ; et enfin quelques fines statuettes d'ivoire délicatement fouillé.

Tant de luxe émerveilla la fillette. Mais ce qui la ravit bien davantage, ce fut la vue des deux immenses et magnifiques bibliothèques placées de chaque côté de la cheminée, toutes garnies de beaux livres richement reliés.

Debout en face de ces meubles, elle ne cessait d'admirer. Et en même temps, comme se parlant à elle-même, elle se disait : « Mon Dieu ! quels trésors de science doivent être renfermés dans cette place !... Me sera-t-il permis, ainsi que cela me l'était chez ce cher M. Hargrove, d'y venir faire parfois quelques explorations... d'y venir étudier?... »

Lorsqu'elle eut suffisamment admiré, elle ouvrit une des bibliothèques, y choisit un livre, *La Juive errante*, de Gustave Doré, dont, autrefois, M. Lindsay lui avait parlé ; elle le feuilleta, et, enfin, chercha à s'installer pour le lire tout à son aise.

S'étant d'abord dirigée vers le bureau, une grande table située au centre de la pièce, elle s'assit dans le fauteuil qui y faisait face ; mais, ne

s'y trouvant pas bien, elle revint vers la cheminée. Là, après une seconde de réflexion, elle s'allongea à terre, en face du feu, sur le tapis du foyer, une superbe peau de lion...

Nul doute que la lecture qu'elle entreprit aussitôt ne l'intéressât beaucoup, car trois heures s'écoulèrent sans qu'elle eût songé à remettre le livre en place ; peut-être même aurait-elle voulu achever de le parcourir, si une visite n'était venue l'interrompre. Vers onze heures, M. Palma, de retour chez lui, entra dans son bureau.

A sa vue, la fillette s'empressa de se lever, et devint toute rouge d'émotion.

— Oh ! bonjour, Régina, lui dit son tuteur, s'avançant vers elle, et lui donnant la main.

— Bonjour, monsieur, répondit l'enfant, s'empourprant davantage, et tremblant légèrement.

— Comme vous avez grandi ! s'exclama l'avocat.

Puis, la regardant, et s'apercevant de son trouble :

— Eh bien ! qu'y a-t-il ?... Êtes-vous donc, cette fois encore, si effrayée de me voir... ou plutôt serait-ce que vous vous trouvez intimidée, parce que je vous ai surprise, ici au coin du feu, dans la posture des petits chats ?...

A ces mots, la fillette leva ses grands yeux sur lui, et, s'efforçant de sourire :

— Nullement, je vous assure !...

Il y eut ensuite un moment de silence. Pendant ce temps, la petite Régina regardait distraitemment le feu ; l'avocat, lui, la considérait attentivement.

Enfin, il lui présenta un siège, et, s'asseyant lui-même :

— Allons, dit-il, maintenant, causons à notre aise... Voyons, soyez sincère... Est-ce ma présence qui vous effraie ?...

— Pas positivement, monsieur... Mais puisque je dois répondre en conscience, j'avoue que votre vue m'a toujours un peu intimidée...

— Ah ! c'est bien d'être franche !... La franchise est la qualité que j'estime le plus... et je ne puis souffrir le mensonge...

» Autre chose, à présent... ajouta-t-il, avec un fin sourire.

» M^{me} Palma ne vous a-t-elle pas paru un peu dure, lors de votre arrivée ?...

A cette question, l'enfant, changeant subitement de visage et pâlisant, répondit avec un frémissement de ses lèvres émues :

— Oh ! je vous en prie... ici, excusez-moi, je n'ai rien à vous dire...

— Et si je ne veux pas excuser...

La petite fille détourna la tête et serra les lèvres.

L'avocat reprit :

— C'est bien ! dit-il. — Puisque vous ne voulez pas parler, je vous annonce que je suis au courant des événements de la journée...

— Pourtant, vous étiez à Philadelphie aujourd'hui !...

— En effet, mais, tout à l'heure, j'ai rencontré mon cousin qui m'a tout raconté, et Farley, le cocher, *sur certain sujet*, est déjà venu me demander des ordres...

Et, dès qu'il eut parlé, M. Palma, cherchant à scruter la pensée de sa pupille, plongea son regard dans le sien.

Mais elle, immobile, les yeux braves, quoique sans air de défi, ne perdit pas contenance.

Au bout d'un instant, l'avocat continua :

— Et quels ordres comptez-vous que je donne. Régina ?

— Oh ! monsieur, je ne sais pas ! répondit-elle... ou plutôt si... je présume que vous en ordonnerez selon les désirs de M^{me} Palma...

— Ah !... Et votre impression sera qu'en cela, j'agirai avec toute justice ?...

— Je le suppose, monsieur... répliqua-t-elle, comme en se moquant un peu.

— Oh ! *je le suppose !...* Voilà une réponse qui, jointe à votre ton d'ironie, ne saurait me paraître ambiguë... Savez-vous, Régina, qu'il ne faut plus me parler de cette façon... que ce n'est pas respectueux envers un tuteur !...

A cette réprimande, la petite fille détourna la tête ; l'éclair, qui jaillit subitement de la prunelle de son œil, révéla à l'homme de loi la colère sourde qui grondait en elle.

L'avocat s'était tu.

Après quelques secondes, s'adressant de nouveau à la fillette, il lui dit :

— Allons, que ce soit fini !... Soyons bons amis maintenant !...

Mais celle-ci, au lieu de le regarder, continua de baisser les yeux, et, une détente s'opérant en elle, de grosses larmes tombèrent goutte à goutte le long de ses joues. M. Palma lui laissa le temps de se remettre.

Enfin, les petits yeux devenus secs, il poursuivit :

— Continuons à nous occuper de la question si intéressante que nous avons laissée de côté, et voyons ce que nous pourrions faire.

Puis, après un léger silence, pendant lequel il tortilla ses moustaches :

— Consentiriez-vous à me vendre Héro?... Je vous l'achèterais très cher... Tenez... un capital suffisant pour payer trois ans vos bonbons chez le confiseur!...

De très pâle, la fillette devint cramoisie, et répondant à l'avocat.

— Merci beaucoup de votre générosité, monsieur, mais, m'offririez-vous tout l'or de l'Amérique, je ne serais pas tentée!...

— Vous êtes bien difficile!...

— Non! non! jamais je n'y consentirai!... Vous me retirerez mon chien, c'est votre droit... mais je ne le vendrai pas!...

— Chose étonnante, ma foi!... Voilà un animal qui n'est à vendre à *aucun prix*!...

Il s'arrêta, puis poursuivant :

— Vraiment, Régina, je commence à supposer qu'il y a, sous votre refus, *certaine petite considération*, capable de le provoquer...

Et, après un nouveau silence :

— Voyons, soyez encore sincère... Si vous tenez tant à Héro, il faut qu'il vous ait été offert à Vandalla par quelqu'un qui vous *soit* cher...

— Vous vous trompez, monsieur... Aucun jeune ami, jusqu'ici, ne m'a fait de présent... répondit la fillette mortifiée.

— C'est vrai... vous n'iriez pas me confier vos petits secrets !... conclut M. Palma.

Ces paroles, et surtout le ton avec lequel elles furent dites, piquèrent au vif l'amour-propre de la petite Régina. Un instant auparavant, elle n'aurait pas voulu avouer qui lui avait donné Héro, maintenant, elle brûlait de le faire connaître...

— Je n'ai point de secrets ! fit-elle : ce chien, je le tiens de vous !...

— Quoi ! de moi !... de moi !... répéta-t-il, en accentuant davantage. — Sûrement, vous devez vous tromper !...

Et, poursuivant, ironique :

— Quand ?.. et par qui vous ai-je donc envoyé ce joli Terre-Neuve ?

— Il y a quatre ans... par M. Lindsay...

— C'est vrai !... je me souviens maintenant... Oh ! mais ! attendez !... Pourtant, je ne me rappelle pas que vous m'ayez remercié ; m'avez-vous écrit au moins quand vous l'avez reçu ?...

La fillette parut embarrassée.

— Non : j'avais chargé M. Hargrove de vous adresser lui-même tous mes remerciements.

— De plus en plus étonnant !... s'écria l'avocat. Ce chien que, tout à l'heure, on estimait plus que tout l'or de la contrée, n'a pas, autrefois, été jugé

digne du plus petit mot de remerciement !...

Enfin, quittant ce ton moqueur, et riant cette fois, il demanda à la petite fille, interdite :

— Alors, vous refusez positivement de me le vendre ?...

— Oui, je l'aime trop !... répondit-elle, d'une voix émue, et les yeux pleins de larmes.

— *Alea jacta est !*... Le sort en est jeté ! s'exclama l'homme de loi. Et il se leva aussitôt, pour monter se coucher.

CHAPITRE XV

— N'êtes-vous pas trop fatiguée de cette promenade, madame ?

— Non, pas du tout, répondit à sa dame de compagnie M^{me} Orme, qui sortait pour la première fois après une longue maladie, et venait, par une belle matinée de printemps, respirer l'air pur du bois de Boulogne.

— C'est que le docteur vous a tant prescrit le repos... qu'il faut prendre des ménagements...

— Hélas !... je ne sais que trop qu'il faut en prendre !... Pendant un an, tout travail m'est interdit et je ne puis paraître sur la scène...

Et, subitement, un nuage de tristesse assombrit son front, et elle resta un moment silencieuse.

M^{me} Waul aussi s'était tue : comprenant ce que sa maîtresse devait éprouver de chagrin, et ne voulant pas la troubler dans ses pensées, elle préférait attendre que celle-ci reprit la parole.

Enfin, l'actrice, rompant le silence, dit :

— Quelle belle journée, n'est-ce pas?...

— Oh oui, superbe!... un soleil radieux... un ciel sans nuages... un doux zéphir... les arbres en fleurs... en un mot, tout ce qu'il y a de bon et de beau dans la nature!...

Puis, après quelques secondes, M^{me} Orme, s'adressant de nouveau à sa dame de compagnie :

— Je vous engage à circuler un peu, promenez-vous ici près ; moi, je resterai assise et me distrairai à lire le journal et à regarder les promeneurs.

— Merci de votre permission, madame, je vais en profiter.

Se levant aussitôt et se couvrant de sa mante, M^{me} Waul prit congé de sa maitresse et se retira.

Ce n'était pas sans raison que l'actrice avait engagé sa dame de compagnie à la quitter quelques instants : elle voulait être seule avec elle-même... rêver seule devant cette belle nature...

Dès que M^{me} Waul l'eut quittée, elle se recueillit, et se mit à songer à la maladie qui, longtemps, l'avait clouée sur un lit de douleurs, à ses conséquences surtout : pendant un an, elle devait renoncer à son art... abandonner l'œuvre commencée... ne plus travailler pour sa fille... Elle

devait, enfin, retarder l'heure où tous connaîtraient son véritable nom !...

Ses pensées l'absorbèrent tellement qu'elle ne s'apercevait pas de la petite scène qui se passait à dix pas devant elle, et elle y serait même demeurée étrangère jusqu'à la fin, si un bruit de sanglots ne fût venu attirer son attention.

Sur le bord d'un étang, où de beaux cygnes naviguaient et évoluaient au soleil, une longue voiture de malade avait été poussée : une petite fille de sept ans environ y était étendue, une infirme sans doute, qu'on avait voulu distraire en lui permettant de contempler les blancs nageurs, et de les régaler avec quelques morceaux de pain ou de gâteau.

Tout à coup, la fillette, amusée par cette occupation, se pencha si fort hors de sa voiture, que son chapeau roula dans le bassin. Par malheur, un fripon d'enfant, d'une dizaine d'années (enfant sans pitié comme il s'en rencontre souvent, hélas !) accourut aussitôt, et, du bout de sa canne, éloigna le plus loin possible, vers le centre, le mignon chapeau rose, tout garni de fleurs et dentelles.

C'était à ce moment que la petite fille avait commencé à pleurer et que M^{me} Orme, distraite de sa méditation, avait vu ce qui se passait.

En un clin d'œil, l'actrice fut près de l'étang.

S'approchant d'abord du mauvais sujet qui, l'esprit trop occupé à son méchant jeu, ne l'avait pas vue venir, elle le saisit violemment par le bras, et lui dit :

— Oh ! vilain, vilain enfant !... Comment pouvez-vous être assez cruel pour tourmenter ainsi une pauvre petite affligée...

Ensuite, lui arrachant la canne des mains, elle entreprit, par quelque ingénieuse combinaison, de ramener vers la berge, le chapeau qui était déjà loin.

Non sans peine, elle y réussit.

— Maintenant, rendez-moi mon stick !... réclama, d'un ton impératif, le jeune garçon, à l'actrice, quand celle-ci eut terminé.

— Non, monsieur, car j'entends vous punir : puisque vous avez si bien usé de la supériorité de votre force, à mon tour, j'userai de la mienne...

Ce disant, élevant dans l'air le flexible jone, surmonté d'une pomme d'or, elle le lança de toute sa force au milieu du bassin. Ensuite, s'adressant de nouveau au méchant enfant, elle ajouta :

— Et maintenant, chaque fois que vous regretterez votre canne et qu'elle vous manquera, pensez à votre conduite !...

Furieux, le jeune garçon poussa un cri de rage ; il ne protesta pourtant pas, car il savait qu'il était le plus faible, mais, en s'éloignant, il fit à l'actrice une grimace des plus accentuées.

Dès qu'il fut parti, M^{me} Orme, se tournant vers la petite fille, lui dit, sur un ton de grande bonté que, seules, les mères savent prendre, quand elles veulent consoler :

— Oh ! non, mignonne ! Il ne faut pas pleurer !... Tout à l'heure, il n'y paraîtra plus... Attendez ! je vais faire sécher votre chapeau...

En même temps, elle prenait l'objet, et l'essuyait délicatement avec son fin mouchoir de batiste.

Les grands yeux noirs de la fillette, encore tout humides de larmes, la regardaient faire.

Après un court silence, M^{me} Orme, parlant de nouveau à la petite affligée, lui demanda :

— Où est votre bonne ? Va-t-elle bientôt revenir ?

— Hélène est partie me chercher du candi, répondit l'enfant, avec timidité.

L'actrice continuait son travail.

Tout à coup, levant soudain la tête, elle questionna de nouveau :

— Et comment vous appelez-vous, ma petite fille ?

— Je m'appelle Maud Ames Laurance, madame.

— Maud Ames Laurance ?... Laurance ? fit M^{me} Orme, accentuant le dernier nom, et le répétant sur un ton interrogatif, comme si elle redoutait d'avoir bien entendu.

— Oui, et ma maman s'appelle Abbie.

Cette fois, l'actrice crut chanceler. Foudroyée par la réponse qui lui était donnée, elle resta un instant attérée, comme sans vie, et ses yeux, démesurément ouverts, regardaient fixement l'enfant.

Les premières minutes de stupeur passées, sa pensée fut de fuir, mais, parce qu'elle était femme, parce que surtout, elle était mère, elle eut un sentiment de pitié pour cette pauvre créature, faible et infirme, et, ce dernier mouvement l'emportant sur le premier, elle resta...

Voulant cacher son trouble, elle essaya, à différentes reprises, de parler à la petite fille : elle lui demanda son âge, s'informa de ses jeux. Mais, pendant ces interrogations, son esprit était ailleurs. Tantôt, scrutant la figure de l'enfant, elle cherchait à y trouver quelque trait qui rappelât le père, ou bien, elle comparait cette pauvre affligée, pâle, chétive, sans beauté, avec sa fille à elle, si pleine de vie, si forte, si belle ?...

Puis, quand elle eut bien scruté, bien comparé, elle se dit, comme se parlant à elle-même : « Grand Dieu ! ce n'est pas sans raison qu'on t'appelle le Dieu vengeur ! car ici, tu as vraiment puni le crime... tu as vengé l'orphelin !.. »

Enfin, arriva en toute hâte, près de l'enfant, une jeune bonne, gentille brunette de vingt à vingt-deux ans, et M^{me} Orme put se retirer.

A ce moment, revenait également M^{me} Waul. L'actrice alla à sa rencontre.

La dame de compagnie hâtait le pas, et paraissait regarder avec inquiétude sa maîtresse, dont le visage était livide.

Quand toutes deux se furent rejointes, M^{me} Waul s'écria :

— Ciel ! que vous est-il donc arrivé ?... Qu'avez-vous ?...

Mais l'actrice, encore toute émue, et dont des sanglots contenus serraient la gorge, répondit en mots entrecoupés :

— Oh ! pas... pas maintenant... Ne me demandez rien !...

Puis, faisant un effort pour parler :

— Vite, allez chercher une voiture. Je veux rentrer !...

Le jour même, dans l'après-midi, le docteur était

mandé chez M^{me} Orme, qui était reprise par la fièvre, et toussait beaucoup : il interrogea la malade, l'examina longuement, et, constatant une sérieuse rechute, il lui ordonna de partir le lendemain même pour l'Italie.

CHAPITRE XVI

— Madame Palma, j'aimerais vous causer, êtes-vous libre ? demandait, une après-midi, Régina Orme, après avoir frappé à la porte de la chambre à coucher de la vieille dame.

— Certainement, mademoiselle, entrez.

Et, en même temps qu'elle parlait, détachant les yeux du travail de broderie auquel elle était appliquée, elle regardait la jeune fille.

Celle-ci entra donc. Elle allait commencer à parler quand une voix, partant du bout de la pièce, s'écria :

— Oh ! mais, s'il vous plaît ! Cet entretien doit-il être confidentiel ?... car s'il en était ainsi, je me retirerais, afin de ne point gêner vos doux épanchements, la communion de vos âmes...

C'était Olga Neville qui, arrivée dans la chambre de sa mère depuis une demi-heure, était étendue sur une chaise longue et dévorait un roman de Balzac.

— Oh ! pas du tout confidentiel ! répondit Régina.

Ensuite, se tournant vers la belle-mère de son tuteur, elle débuta ainsi :

— Madame, je crains beaucoup que mon étude de piano, à sept heures du matin, ne vous dérange.

— Ah ! et sur quoi basez-vous votre supposition, mademoiselle ? Je ne pense pas vous avoir jamais rien dit à ce sujet, pas plus que je ne vous ai adressé la moindre observation depuis bientôt deux ans que vous êtes ici, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, madame, mais c'est accidentellement, et par Hattie, que j'ai su que, depuis longtemps, vous étiez privée, à cause de moi, du moment de repos qui, autrefois, précédait votre lever.

— Oh ! puisque la chose se présente ainsi je ne nierai point la réalité du fait. J'ajouterai même que, non seulement, je regrette mes instants de bien-être, mais que je trouve peu divertissant d'entendre, sitôt mon réveil, l'ennuyeuse kyrielle de vos exercices et de vos gammes !...

— Aussi, madame, c'est pour examiner ensemble s'il est possible de changer mon heure d'étude que je suis venue, répondit la jeune fille.

Pendant un instant, M^{me} Palma réfléchit ; puis, s'adressant à Régina :

— Malheureusement, c'est que je ne vois pas quelle modification nous pourrions apporter à l'horaire !... Voyons, si j'ai bonne mémoire, vous êtes tenue toute la matinée par vos professeurs de latin, de français et d'allemand, et, l'après-midi, vous sortez ou allez au cours. C'est bien ainsi, n'est-ce pas ?

— Absolument.

— Alors, que voulez-vous ?... tant pis... Puisqu'il n'y a point de remède, je continuerai à prendre le mal en patience !...

Et, très calme, la vieille dame se remit à l'ouvrage.

Régina, elle, s'était tue, car elle ne savait que dire, mais, à son tour, elle réfléchissait...

Au bout de quelques instants, se retournant du côté du canapé, elle s'écria :

— Enfin, vous, Olga, quelle était votre heure ?

— Mon heure ?... Aucune, grand Dieu !... Gloire soit au Tout-Puissant, je n'ai pas appris le piano !...

Puis, après un court silence :

— Ne croyez pourtant pas, chère amie, que je n'aime ni n'apprécie la musique ! vous feriez erreur...

Seulement, pour parler sincèrement, je ne l'aimais point assez pour m'appliquer à devenir artiste, si j'avais voulu me donner quelque peine, j'eusse visé autre chose.

— Et je voudrais bien savoir ce à quoi vous eussiez visé, demanda, avec une nuance d'ironie, M^{me} Palma, en jetant un regard sur sa fille.

A cette question, cette dernière qui se trouvait toujours dans la même posture, se redressa, et, la tête relevée, les narines ouvertes, la bouche moqueuse, elle répondit avec emphase :

— Oh ! cruelle, cruelle maman ! qui ravivez ainsi ma douleur !... Ne savez-vous donc point que, *pour cause*, l'âme des Raphaël, des Vinci, habite en moi... qu'elle y subsiste et y subsistera toujours, en dépit de tout !...

Depuis son arrivée chez son tuteur, Régina avait souvent entendu des allusions de ce genre, que son amie lançait soit à sa mère, soit à M. Palma, allusions qui, chaque fois, semblaient irriter ceux-ci, bien qu'ils n'y répondissent jamais ; cependant, comme personne, jusqu'ici, ne lui avait fourni d'explication à ce sujet, elle en ignorait la cause.

Désireuse, à ce moment, de distraire la conversation, elle hasarda :

— Enfin Olga, vous devriez m'aider à sortir d'embarras, cherchez un moyen !

— Moi ! sûrement non !... Maman et Erle sont là !... voyez avec César ce qui regarde César !...

Et, ayant parlé, elle se replongea dans la lecture de son livre.

Pour le coup, la pupille de l'avocat se sentit déçue ; aussi, songeait-elle à se retirer quand, soudain, une idée jaillit dans son esprit :

— J'ai trouvé !... fit-elle.

— Ah !... qu'est-ce donc ?... questionna la vieille dame.

— Eh bien, voici : si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je pourrais louer un piano que je placerais dans ma chambre, située justement à l'extrémité opposée de la vôtre et à l'étage supérieur ; de cette manière, je pourrais continuer d'étudier le matin, sans vous déranger.

— Votre idée est vraiment excellente, mademoiselle ! J'en parlerai ce soir à mon beau-fils.

— Oh ! vous trouvez que ce soit utile de le lui dire ? hasarda timidement Régina, rougissant faiblement.

— Sans doute, puisque ceci sort de la question de ménage, et que, pour le reste, ce n'est pas moi qui vois ni décide.

— Oui... mais c'est avec mon argent de poche que je compte payer la location ! et ainsi...

— Alors, le cas est différent, il ne sera pas utile que j'en cause.

Il y eut un instant de silence ; puis, Régina prenant de nouveau la parole :

— Puis-je compter sur vous, madame, pour choisir et commander le piano ?

— Certainement, mademoiselle, j'irai même demain, si vous le désirez.

— Merci.

— Oh ! Régina Orme ! Régina Orme !... s'exclama à ce moment Olga Neville. — Fine diplomate que vous êtes !... Talleyrand, Bismarck en herbe.... Vous avez enfin réussi à frapper Achille au talon, en touchant l'unique faible de maman, son repos matinal !... Ah ! maintenant, comme Miriam dans l'Ecriture, chantez votre victoire ; faites retentir les cymbales et les cithares, car il est bon, soyez sûre, de se rendre propice un de la maison des Palma !...

— Olga ! taisez-vous ! fit la vieille dame d'un ton courroucé.

— Mais, je ne dis rien de mal, chère mère !...

Et la jeune fille, continuant de plus belle, ajouta :

— Oh ! si vous étiez homme... qu'Erle fût ambassadeur... combien je m'empresserais de courir vers lui afin de suggérer à son Excellence de trouver quelque part...

— Ah oui ! réellement, il prendrait certainement garde à vos suggestions !... s'écria tout à coup une voix bien familière.

Et, en même temps, l'avocat, poussant la porte qui avait été laissée entr'ouverte, entra dans la pièce.

-- Tiens, Erle ! s'exclamèrent en même temps M^{me} Palma et Olga Neville.

— C'est moi, en effet... Tout à l'heure, j'étais venu pour chercher Régina, que je savais ici, mais ayant, par hasard, surpris quelques mots de la discussion au sujet du piano, j'ai préféré ne pas me montrer de suite, afin de savoir comment ma pupille se tirerait d'affaire.

— Alors, puisque vous avez entendu, que dites-vous de son idée ? questionna la vieille dame.

— Je dis que je m'oppose absolument à ce que la rente servie à cette jeune demoiselle aille autre part que dans les coffres des confiseurs ou bouquetières ; je verrai à payer moi-même les frais de la dépense.

Ensuite, après un court silence, et changeant de ton :

— Pourriez-vous, sans vous déranger, me laisser la voiture jusqu'à cinq heures?

— Mais très volontiers.

Aussitôt cette réponse obtenue, l'avocat, s'étant retourné vers sa pupille, lui dit :

— Régina, j'ai besoin de vous, venez.

Immédiatement, tous deux quittèrent la pièce.

Quand la porte fut refermée, M. Palma prenant de nouveau la parole :

— Montez dans votre chambre, je vous prie, mettez la robe de satin blanc que votre mère vous a envoyée, prenez un châle ou un manteau pour vous couvrir, munissez-vous de votre nécessaire de toilette, et rejoignez-moi dans mon bureau ; je vous y attends.

La jeune fille s'empressa d'aller remplir les instructions qui lui avaient été données : mais, tout en s'habillant, elle ne cessait de conjecturer où on allait la conduire.

En peu de temps, un quart d'heure à peine, elle eut achevé sa toilette, et descendit vivement.

Près de la porte du bureau, son tuteur, le chapeau sur la tête, un cigare à la bouche, l'attendait :

— Ah ! et où pensez-vous que je vous mène ? demanda-t-il, dès que Régina fut près de lui.

— Je ne sais pas, monsieur... je n'ai aucune idée...

— Et pourquoi ne vous informez-vous pas, alors?

— Oh! fit-elle de son malin sourire, c'est que je sais que toute question oiseuse vous ennuie, et que, de plus, vous ne me répondriez que si vous le vouliez bien!...

— Vraiment! s'exclama l'avocat, souriant à son tour.

Puis, aussitôt, il ajouta :

— Eh bien, nous allons chez le peintre. Dans sa dernière lettre votre mère m'a prié de lui envoyer votre portrait en pied, et je lui ai promis de m'en occuper.

La voiture les attendait à la porte, ils partirent.

Le trajet ne fut pas très long, mais il fut silencieux. M. Palma consultait son carnet de poche, un memorandum; la jeune fille, absorbée dans quelque méditation, regardait distraitement à la fenêtre du coupé.

Enfin, on s'arrêta à l'entrée d'un vaste square, devant la maison portant le n° 43.

Tous deux descendirent de voiture et furent immédiatement introduits dans l'élégant atelier de M. Harcourt, qui les attendait.

L'artiste s'occupa d'abord de délibérer avec l'avocat sur les détails concernant la pose, puis pria la jeune fille de dénouer, pour la laisser tomber éparse, sa longue chevelure, et de venir s'installer sur la pile de coussins posée devant le chevalet.

— Quel âge a Mademoiselle ? demanda le peintre.

M. Palma, s'adressant alors à sa pupille :

— N'êtes-vous pas entrée dans votre seizième année ?

— Oui, depuis bientôt un mois.

M. Harcourt venait de terminer ses quelques préparatifs et s'était assis :

— Maintenant, voulez-vous me regarder ?... dit-il, en prenant son crayon et s'adressant à Régina.

Celle-ci tourna la tête.

— Très bien... parfait comme cela... seulement, souriez davantage ; votre air est trop grave !...

Puis, un instant après, constatant que le même sérieux apparaissait encore :

— Je ne sais si c'est là l'expression habituelle de votre physionomie, j'aimerais pourtant que vous en prissiez une autre.

— Voyons, enfant, tâchez de paraître moins solennelle ! s'écria l'avocat dès que le peintre eut cessé de parler, vous n'êtes pas malade que je

sache... et j'espère que de nouvelles inquiétudes au sujet d'une santé très chère...

Il n'acheva pas sa phrase :

— Oh ! s'exclama-t-il tout à coup, voilà que ceci me rappelle que j'ai quelque chose à vous remettre...

Et, mettant la main à sa poche, il en tira une lettre, timbrée de Calcutta, écrite par M. Lindsay à sa petite compagne et la tendit à sa pupille.

Celle-ci ne décacheta pas la missive, mais la garda entre ses mains, attendant d'être seule pour la lire. Mais, aussitôt qu'elle en eut pris possession, le nuage qui assombrissait son front se dissipa comme par enchantement, et son visage rayonna de joie.

— Ce que c'est que le bonheur!... Quel magicien!... dit M. Palma.

Et, s'adressant à l'artiste :

— Vous voyez la transformation?...

Alors, prenant son chapeau et se levant, il ajouta :

— Je puis partir maintenant, tout ira bien... Dans une heure, j'enverrai mon cousin pour reprendre ma pupille. Adieu, monsieur Harcourt!

CHAPITRE XVII

Dès son arrivée à New-York, la pupille de M. Palma avait reçu de lui l'autorisation de passer une partie de ses dimanches chez l'amie de M^{me} Lindsay, M^{me} Mason, personne d'un certain âge, peu fortunée, mais d'un grand mérite, et pour laquelle, lors de son départ du presbytère, la jeune Régina avait reçu une lettre de recommandation.

C'était fête pour la jeune fille chaque fois qu'elle s'y rendait, car, dès le début, la bonne dame l'avait plus d'une fois consolée et soutenue de ses conseils ; là, elle pouvait librement causer de ses bons amis d'autrefois : du cher défunt, de M^{me} Lindsay, de son fils surtout...

— Comme je suis contente qu'enfin vous vous plaisiez chez votre tuteur ! disait un jour M^{me} Mason à sa fidèle visiteuse, alors que, comme de coutume, celle-ci se trouvait près d'elle.

La vieille dame était installée dans un grand fauteuil, près de la fenêtre; elle tenait ses lunettes en mains, et une bible était sur les genoux. En face d'elle, Régina, assise sur une chaise basse, jouait avec un superbe minet.

— Ce serait bien à tort si je me plaignais d'eux ! répondit la jeune fille. Pour ce qui est d'Olga, que j'ai de suite affectionnée, elle est de plus en plus charmante ; je trouve M^{me} Palma moins froide à mon égard ; quant à mon tuteur, mon jugement sur lui s'est bien modifié. Sa froideur n'est qu'apparente, et, s'il est sévère, par contre il est juste.

— Vous voyez donc, chère petite amie, combien j'avais raison de vous engager à ne pas vous décourager !... C'était mon avis, du reste, comme celui de M^{me} Lindsay, qu'un jour tout irait pour le mieux.

— Oh ! à propos de M^{me} Lindsay... dit Régina, avez-vous reçu de ses nouvelles ?... Moi, il y a six semaines que ni elle, ni son fils ne m'ont écrit.

— Oui... j'allais justement vous le dire.

— Ah !... eh bien ?

— Oh ! les nouvelles ne sont pas bonnes, l'état de santé de Douglass s'aggrave... et le docteur qui le soigne n'espère plus le sauver !...

— Quoi !... que me dites-vous là ?... Mais c'est affreux !... dit la jeune fille, devenant très pâle.

— Oui, en vérité c'est affreux ! répéta la vieille dame qui, ignorant l'étroite amitié qui unissait les deux jeunes gens, ne se doutait guère du coup qu'elle portait à sa visiteuse.

Puis, après une courte pause, elle ajouta :

— Heureusement qu'avec l'épreuve, ma chère Elise recevra' cette grâce de force que le Seigneur ne manque jamais d'envoyer pour soutenir ceux qu'Il frappe.

Un faible soupir s'exhala de la poitrine de la vieille dame dès qu'elle eut fini de parler, car, de même que M^{me} Lindsay, elle était veuve depuis de longues années ; de plus, elle avait eu la douleur de voir mourir son fils unique...

Il y eut un moment de silence, ensuite M^{me} Mason reprenant la parole :

— Voulez-vous que je vous lise un beau passage, que j'ai justement médité ce matin, sur la paix qui suit la résignation à la volonté divine ?

— Volontiers, je l'entendrai avec plaisir.

— Bien !... Veuillez alors m'avancer le livre qui se trouve sur le guéridon.

Régina se leva, prit le volume, le tendit à la

vieille dame qui, l'ayant ouvert et mis ses lunettes, lut ceci :

« Au milieu de ses tribulations, l'homme fort, le résigné, est dans l'inaltérable paix du Christ, dans cette paix qui surpasse tout sentiment, et il jouit des ineffables consolations de Dieu ; car, de même que dans l'agonie de Jésus, en ce fameux jardin de Gethsémani, sous les Oliviers, il est dit que les Anges s'approchèrent du divin Agonisant et le réconfortèrent, celui aussi, qui boit à l'amer calice, a part au même bienfait : des anges invisibles le visitent et le consolent. »

Les yeux fixés sur la vieille dame, Régina avait écouté attentivement. Quand la lecture fut terminée, elle s'exclama avec un accent de tristesse :

— En effet, c'est très beau !... Mais, malheureusement, je commence à comprendre que, dans la vie, les joies sont très courtes, et les douleurs bien longues. C'est une nuit de ténèbres succédant à une heure de lumière !...

— O mon enfant ! vous êtes trop jeune pour constater d'aussi tristes réalités !... A votre âge, il faut voir tout en rose, et cueillir la fleur de l'espérance qui s'ouvre à l'aurore de vos jours...

La conversation continua sur M^{me} Lindsay et son fils. Quand elles eurent longtemps causé, M^{me} Mason, changeant brusquement de sujet, demanda :

— Quoi de nouveau pour vous ? N'avez-vous plus d'ennuis ?

Durant une minute, la jeune fille réfléchit ; puis, elle répondit :

— Non, madame, mais j'ai un conseil à vous demander. Mon tuteur veut absolument me conduire au théâtre cet hiver et je ne sais quelle excuse lui donner pour refuser...

— Et pourquoi ne voulez-vous pas aller au théâtre ?

— Je ne me l'explique pas moi-même.

Puis, poursuivant aussitôt :

— Il y a tout de même un motif à mon hésitation : je pense que si M. Hargrove vivait encore, il ne serait pas partisan de la chose...

— Oh ! vous croyez... En tout cas, ce n'est qu'une supposition de votre part, et, sur l'incertain, personne ne doit se baser.

» Maintenant, ajouta-t-elle, puisque vous désirez mon avis, je vous dirai : « Laissez faire M. Palma, c'est un homme judicieux ; il prendra soin que vous ne voyiez que de bonnes pièces. »

Régina eut ensuite la tentation de se faire donner quelques explications concernant le théâtre ; mais une pensée la retint. Ne valait-il pas mieux réprimer sa curiosité que de s'exposer à entendre

quelque chose qui pût lui paraître une censure contre la profession de sa mère?...

A ce moment aussi, la cloche de l'office du soir, qui commençait à se faire entendre, avait interrompu l'entretien.

— Irez-vous à l'église aujourd'hui? questionna un instant plus tard M^{me} Mason, voyant que la jeune fille se levait.

— Vous ne venez pas, vous, madame?

— Non, car je me sens fatiguée.

— Alors, j'irai seule.

Et, mettant son chapeau et ses gants, elle embrassa la vieille dame, lui fit ses adieux et lui promit de revenir bientôt.

En toute hâte, Régina se dirigea vers la petite église située non loin de là. Elle était près d'y arriver quand, soudain, son nom prononcé derrière elle par une voix bien connue, la força à se retourner :

— Vous ici!... et sans être accompagnée!... s'exclama M. Palma, dès qu'il l'eut rejointe.

— M^{me} Mason se trouvait fatiguée, monsieur...

— Et où allez-vous?

— A l'office.

— A l'office! non, non!... je ne veux pas que

vous vous rendiez seule autre part que dans les principales églises, je vais vous reconduire à la maison.

— Oh ! monsieur... fit la jeune fille se tournant vers le petit édifice, et regardant d'un œil d'envie les personnes qui y entraient.

Puis, aussitôt, elle ajouta :

— Et quel mal pourrait-il m'arriver dans la maison de Dieu ?... De grâce, laissez-moi... Ne m'empêchez pas de remplir mon devoir...

— Sachez que votre devoir, pour l'heure, est de m'obéir... Suivez-moi, je vous prie.

Devant cette injonction, et surtout à cause du ton sévère avec lequel elle avait été faite, la pauvre Régina prit le parti de se résigner, et elle suivit son tuteur...

Sans échanger aucune parole, ils parcoururent quelques mètres, puis l'avocat, qui venait de jeter un regard furtif sur sa pupille et avait remarqué combien elle paraissait triste, lui demanda :

— Vous êtes fâchée ?

— Fâchée, non... mais contrariée...

— Vous désiriez tant que cela y assister ?

— Oui, beaucoup.

— Alors, pourquoi, tout à l'heure, ne m'avez-vous pas prié de vous accompagner ?

— Oh ! c'est que je sais très bien que...

Mais apercevant sur le visage de l'avocat un air de douceur et de condescendance qu'il n'y laissait pas lire souvent, elle s'arrêta, et le regardant, avec son ineffable sourire :

— Vraiment... vous seriez venu ?...

— Certainement, si vous m'en aviez fait la demande...

— Eh bien, monsieur, il n'est pas trop tard... Seriez-vous assez bon pour m'y conduire ?

M. Palma s'inclina légèrement et répondit :

— Volontiers, je vous suis.

Tous deux revinrent donc sur leurs pas. Quand ils eurent franchi la porte de l'église, l'avocat, s'adressant à sa pupille qui passait devant lui, lui dit :

— Tous les bancs sont-ils libres ?

— J'imagine, mais M^{me} Mason et moi choisissons ordinairement celui qui se trouve vis-à-vis de la chaire.

— Très bien, faites comme d'habitude.

Ils traversèrent la moitié de la nef et prirent place.

L'office n'était pas encore commencé ; seulement deux hommes, en tenue de clergyman, parcouraient les rangs pour quêter.

Lorsque l'un d'eux fut arrivé à leur banc, M. Palma vit sa pupille sortir de son gant une pièce de cinq

schellings, et, soit par surprise de sa générosité, soit pour tout autre motif, il lui demanda gravement et à voix basse :

— Le produit de cette collecte doit-il être envoyé aux missions de l'Inde ?

— Non, la quête est pour les pauvres de la paroisse, répondit-elle.

Enfin, le pasteur arriva, et l'orgue se fit entendre. Dès que le morceau d'entrée fut terminé, le chœur entonna un très beau cantique.

Celui-ci était à peine commencé, que l'avocat vit sa compagne tressaillir. Il la regarda quelques instants à la dérobée, et s'aperçut bientôt que de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Après le chant du cantique, le ministre monta en chaire.

D'abord assez attentivement, l'avocat écouta ce sermon qui, moins éloquent que ceux d'un Tom Burke ou d'un Paterson, était cependant digne d'être entendu, mais vers la fin, l'esprit de l'homme de loi fut distrait par la pensée de l'étonnement qu'éprouveraient ses confrères s'ils le voyaient dans cette humble église, lui qui, jusqu'ici, n'avait fréquenté que la plus riche, la plus en renom de New-York, et il n'écouta plus..

A la suite de ce sermon, il y eut la lecture d'un

psaume, puis une prière et enfin les assistants purent se retirer.

A la sortie, Régina, se retrouvant seule avec son tuteur, et désirant connaître ses impressions, lui demanda :

— Comment avez-vous trouvé le discours de M. Kelsey?

— Assez bien.

— Alors, vous ne regrettez pas trop d'être venu?

— Oh ! je n'ai aucun regret de vous avoir accompagnée !... au contraire, je suis heureux de vous avoir fait plaisir... Mais, ajouta-t-il, à mon tour de vous questionner. Était-ce le repentir de vos nombreux péchés qui tout à l'heure vous faisait verser des larmes?

Elle tourna vers lui son regard profond, et, d'une voix émue :

— Le cantique m'a rappelé une triste circonstance. C'est celui-là même que M. Hargrove m'a priée de lui jouer sur l'harmonium la veille de sa mort... et, naturellement, je n'ai pu l'entendre sans me rappeler ce jour de deuil et sans éprouver une très grande peine !...

Ils continuèrent de marcher en silence.

Au bout de quelques minutes, M. Palma, reprenant la parole :

— Je ne connaissais pas tous vos talents... Vous savez donc toucher l'orgue?... Où avez-vous pris des leçons ?...

— C'est M^{me} Lindsay qui a eu la bonté de m'en donner quelques-unes.

L'avocat réfléchit un instant ; puis, s'adressant de nouveau à sa pupille :

— Si je faisais mettre un harmonium dans la pièce contiguë à mon bureau, consentiriez-vous à m'en jouer quelquefois ?

— Mais très volontiers... aussi souvent même que cela pourrait vous être agréable.

— Eh bien, alors, c'est une affaire entendue... A l'avenir, le son de la musique sacrée charmera mes heures d'ennui...

Quand ils rentrèrent chez eux, un quart d'heure plus tard, le jour commençait à tomber, et toutes les lampes des réverbères étaient allumées.

CHAPITRE XVIII

— Oh ! la voici !... là-bas, tout au loin, escortée de son éternelle suivante, tenez, regardez, docteur...

En parlant, le général Laurance (car c'était lui) portait aux yeux sa lunette d'approche, et examinait attentivement un endroit retiré où deux personnes stationnaient au milieu des ruines du Sérapéum, dans la petite ville de Pouzzoles.

La personne à laquelle ces paroles étaient adressées, le D^r Plymey, qui donnait ses soins à M^{me} Orme depuis son arrivée en Italie, était occupé à considérer quelque caillou. S'entendant appelé, il se retourna aussitôt, et regardant devant lui.

— Etes-vous sûr ? demanda-t-il. — Moi, je vois bien des ombres, mais je ne distingue pas du tout.

— Parfaitement sûr !... Au reste, ajouta-t-il, tendant sa lunette, regardez plutôt.

Le docteur prit la longue-vue ; et, dès qu'il s'en fut servi :

— Vous avez raison, c'est elle... vite, partons!...

Tous deux s'en allèrent donc et hâtèrent le pas.

Mais, en marchant, ils causaient avec animation, et se demandaient de quelle façon il fallait aborder l'actrice :

— Faites bien attention, disait le Dr Plymey, qu'il faut lui laisser supposer que la rencontre est purement accidentelle, car si M^{me} Orme pouvait se douter que nous avons quitté Naples ce matin, dans l'espoir de la retrouver ici, il y aurait mille chances à courir pour que la présentation que vous souhaitez que je fasse ne réussisse pas.

— Ne craignez rien, j'ai la chose trop à cœur ; ce nouvel échec, près de cette femme que depuis si longtemps je désire connaître, et près de laquelle je n'ai jamais pu avoir accès, me rendrait fou...

— Sait-elle que vous avez quitté Paris aussitôt son départ ?

— Je l'ignore.

— Pourvu qu'elle ne soit pas fâchée!... qu'elle ne me garde pas rancune!...

— Oh ! pour se fâcher, je ne crois pas qu'elle l'ose... quant à vous en vouloir, elle est trop in-

telligente pour ne pas comprendre qu'il n'y a rien de votre faute. Elle se dira que je vous ai demandé un service, et que vous n'avez pu refuser à un de vos compatriotes...

— Tant mieux!... je souhaite de tout cœur qu'il en soit ainsi...

Ils marchèrent quelques minutes encore, parlant toujours... Enfin, quand ils ne furent qu'à une dizaine de mètres de M^{me} Orme, le docteur dit :

— Attention!... nous y voilà...

— Bon ! aux armes, alors !...

Ils étaient maintenant devant l'actrice.

— Madame, je vous présente mes hommages — dit le docteur, s'inclinant.

— Bonjour, docteur. Quelle superbe journée, n'est-ce pas ?

— En effet, superbe !

Puis, se tournant immédiatement vers son compagnon, et, de la main, présentant l'actrice :

— M^{me} Orme, dit-il.

Remplissant ensuite la même formalité vis-à-vis de sa cliente :

— Le général Laurance, un de mes amis...

Sitôt les saluts échangés, M^{me} Orme, qu'un léger tremblement avait agitée en se voyant en présence de l'homme qui lui avait fait tant de mal,

reprit possession de son calme, et demanda, d'un ton exempt de trouble :

— Le général Laurance, d'Amérique ?

En adressant cette question, ses grands yeux interrogateurs se posaient sur le nouveau venu.

— Lui-même... répondit celui-ci.

Puis il ajouta :

— Et je suis des plus heureux, madame, de pouvoir enfin faire votre connaissance !... je le désirais depuis si longtemps !...

Elle ne parut point comprendre, et, d'un ton qu'elle chercha à rendre aimable :

— Il y a environ un an que j'ai rencontré votre fils à Paris.

— Ah !... Cuthbert !... gentil garçon, n'est-ce pas ?... seulement, sur certain côté, ressemblant à son père : la grande beauté l'hypnotise, et pour elle, il se passionne vite... Où l'avez-vous vu ?...

— Chez moi. Il m'a été délégué par votre ministre à l'effet de remplir une mission.

— Tiens !... Et connaissez-vous M^{me} Laurance ?

— Votre femme, monsieur ?

— Non, celle de mon fils, répliqua vivement le Général, contrarié sans doute qu'une telle méprise pût avoir lieu dans l'esprit de celle qu'il aimait.

La promptitude de cette réponse, et surtout le ton avec lequel elle avait été donnée, provoqua un sourire sur les lèvres du Dr Plymey, et lui fit dire ensuite :

— Non, non, madame, le Général n'est plus, depuis longtemps, lié dans les liens du mariage : il est libre, Dieu sait ! Dieu sait ! et je m'étonne qu'ayant habité Paris, vous ignoriez le fait.

— Docteur, répondit son compagnon, doucement, je vous en prie !... Ne laissez pas entendre à Madame des choses qui ne sont pas... tout à l'heure, vous lui feriez croire...

— Oh ! tout ceci n'a aucune importance pour moi ; rassurez-vous, Général...

— Si fait, cela en a beaucoup...

Tout en parlant, il s'animait, et le regard qu'il portait sur l'actrice montrait éloquemment l'admiration qu'il avait pour elle.

Un silence de quelques secondes suivit.

Le docteur prit ensuite la parole :

— Madame, ma femme et mon fils nous attendent à l'amphithéâtre, voudriez-vous nous accorder le plaisir de votre compagnie ?

— Vous êtes bien aimable, mais je ne puis accepter votre invitation : je pars pour Cumes.

— Oh ! vous allez à Cumes ?

— Oui, j'attends même la voiture que je viens de commander.

— En ce cas, je n'insiste pas.

Il s'apprêtait à la saluer, quand le Général, qui s'était aperçu de son intention, prit la parole :

— Oh ! pas maintenant !... Attendons d'avoir conduit Madame jusqu'à sa voiture.

— Merci... ce n'est pas la peine... fit l'actrice : je puis attendre seule ici.

— Jamais ! nous ne le souffrirons pas...

La conversation tomba un instant ; cette fois, ce fut M^{me} Orme qui prit la parole, et qui s'adressant au docteur dit :

— Connaissez-vous ces ruines ?

— Peu, je les ai à peine visitées.

— Quoi !... pourtant vous êtes archéologue !...

— C'est vrai, mais une seule chose ici pourrait m'intéresser : c'est l'inscription qui mentionne l'Aedes de Sérapis, et je n'ai pu la découvrir.

— L'inscription, dites-vous ?... Pourtant, moi, je l'ai vue !...

— Oh ! êtes-vous certaine, madame ?

— Absolument.

Et, sitôt qu'elle eut parlé, portant la main au front, elle réfléchit un instant, puis, elle dit :

— Voyons, elle doit se trouver près d'ici, au milieu de l'atrium.

Le docteur parut tout heureux de cette nouvelle. Aussitôt, il regarda le temple d'un œil d'envie, puis, il se tourna vers sa cliente, comme pour solliciter d'elle la permission d'y courir à l'instant.

Celle-ci interpréta sa demande muette, et lui dit :

— Vous désirez aller voir ?

— Oui, si vous quitter ainsi ne devait vous paraître impoli.

— Mais vous plaisantez, docteur !... Ne vous gênez pas pour moi... partez...

— Merci, madame, j'y cours, et, dans cinq minutes, je serai ici.

L'actrice restait seule avec le Général. Il y eut quelques secondes de silence, pendant lesquelles tous deux se regardèrent. Enfin, le Général prenant la parole.

— La personne que vous avez envoyée connaît-elle l'endroit où il faut vous rejoindre ?

— Oui, car c'est ma dame de compagnie.

— Quoi ! toujours cette espèce de grillon que vous aviez à Paris et qui ne vous quitte jamais, ce vieux corps de garde ?...

— Justement, corps de garde, vous le dites, Général. Je l'ai prise près de moi afin que sa présence me garantisse des ennuis auxquels les femmes de ma profession sont exposées.

— Eh bien, moi, je l'exècre, car, non seulement elle défend votre porte, mais elle a l'audace de refuser tout présent qui vous est envoyé.

— Elle ne fait en cela que suivre mes ordres.

— Comment ! aucun homme ne peut donc vous offrir le tribut de son admiration ?...

— Dites plutôt de son insolence !... De ce tribut, je préfère me passer...

En disant ces paroles, elle donna à sa voix un tel accent de mépris, qu'un flot de sang monta aux joues de son interlocuteur.

— Oh ! je vois, dit celui-ci, après un court silence, que vous m'en voulez de toutes les tentatives que j'ai faites près de vous... de mes envois... de mes lettres...

Il la regardait, semblant implorer une réponse ; mais elle, impassible, ne disait mot.

— Pouvais-je me douter pourtant, poursuivit-il, que la célèbre M^{me} Orme était une anomalie parmi nos tragédiennes ?

Même silence.

Sans se rebuter il poursuivit encore :

— Vous ne voulez pas me pardonner ?

— Si... je le veux bien... mais à une condition : c'est qu'à l'avenir aucune de ces choses ne se renouvellera plus...

Un instant plus tard, le Dr Plymey ainsi que M^{me} Waul étaient de retour.

Au moment où l'actrice montait en voiture, le Général lui dit, en lui tendant la main :

— Vous ne voudriez pas m'accorder le privilège de vous faire une visite ?

— Non ! non !... vous savez bien que je ne le puis...

— Oh ! je vous en prie !...

Son accent était si suppliant, et, à ce moment, il y avait, dans sa physionomie, une telle ressemblance avec son fils, que l'actrice, vaincue, céda :

— Bien... pour une fois... venez... dit-elle.

La présentation avait pleinement réussi. Le Général était au comble de la joie, et commençait à espérer qu'il vaincrait enfin la résistance de celle qui jusqu'ici lui avait résisté... qu'elle serait à lui un jour... qu'il l'épouserait...

M^{me} Orme, au contraire, regrettait déjà la permission donnée, et se reprochait amèrement son moment de faiblesse...

CHAPITRE XIX

Une année plus tard, un des premiers jours du mois de décembre, vers onze heures du matin, Régina Orme, un ouvrage à la main, était assise près du lit d'Olga Neville, encore couchée :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle tout à coup, lorsque, distraite un instant de son travail, elle eut considéré la jeune fille, quelle belle mine vous avez !... A vous voir, on ne s'imaginerait guère que vous avez dansé toute la nuit...

— Ah ! j'ai belle mine !... fit avec un petit rire la fille de M^{me} Palma.

— Oui, jamais même je ne vous ai vue si bien.

— Allons tant mieux !...

Puis, ironiquement, elle ajouta :

— Ce que c'est, voyez-vous, que le bon exercice du bal !... Quel beau résultat il produit !...

Régina ne pouvait se méprendre quant au sens

de ces paroles; néanmoins, paraissant n'avoir pas bien saisi :

— Pourtant, ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous étiez fatiguée ?...

Au lieu de répondre de suite à la question qui lui était posée, Olga Neville commença par s'asseoir sur son lit, arrangea ses oreillers, puis, regardant la pupille de l'avocat :

— Oh ! bêtise ! ce que je viens de dire !... Oui, je suis fatiguée, je vous le répète, et les belles couleurs que vous me voyez doivent être attribuées à une toute autre cause : celle de l'émotion énorme que j'ai ressentie, en apprenant hier le beau lot de fortune qui vient enfin de m'échoir.

Elle s'arrêta un instant pour juger de l'effet produit par sa déclaration ; après quoi, poursuivant :

— Vous voilà maintenant bien intriguée, n'est-ce pas, charmante enfant, belle et tendre amie !... Êtes-vous consumée par la curiosité ?

— Pas tout à fait ; cependant, j'aimerais de connaître ce qui vous rend si heureuse !...

— Attendez, je vais vous conter ça !...

De nouveau, elle arrangea ses oreillers, passa la main dans la broussaille de sa chevelure, et, prenant comme d'habitude son ton légèrement persifleur :

— Pouvez-vous tenir un grand secret ?

— J'imagine, répondit Régina avec un fin sourire.

— Eh bien ! préparez-vous à m'envier... Jusques ici, n'est-ce pas, j'étais pauvre, dépendante de la générosité d'Erle Palma, n'ayant pour tout bien que les quelques minces avantages physiques dont Dieu, dit-on, m'a départie, et demain je vais être la plus riche de New-York !...

— Vous voulez dire que quelqu'un est mort... et qu'il vous a laissé sa fortune...

— Point ! point ! pas ça !... C'est le milliardaire M. Silas Congrève qui dépose à mes pieds tous ses biens.

— Il vous adopte alors !... vous fait son héritière !...

— Pas davantage !... Il m'épouse, grande innocente !...

— Pas ce M. Congrève avec lequel nous avons diné la semaine dernière, et qui est si sourd !...

— Le même ! absolument le même !... chère amie. Seulement, son infirmité, à lui, n'est pas de naissance ; elle ne lui est survenue, paraît-il, qu'à l'époque de sa dentition !...

— Olga ? sûrement, vous plaisantez... vous n'avez pas l'intention d'épouser cet homme...

— Comment, je plaisante?... Et pourquoi refuserais-je, s'il vous plait?... Ce parti est inespéré; ma chère maman, elle-même, dans les plus beaux rêves qu'elle a faits pour moi, n'a certainement pas dû viser aussi haut...

Tout en causant, la jeune fille s'animait de plus en plus; elle était maintenant très colorée, et ses joues brillaient d'un vif éclat.

— Mais, Olga, l'aimez-vous?... questionna Régina.

— Ah! ah! par exemple... venir me demander si je l'aime!... Mais non, mille fois non, je ne l'aime pas: ce que j'affectionne, ce sont ses richesses, son bon vin, ses villas, ses chevaux, son argenterie, etc., en un mot, tout le confortable dont je vais être entourée...

— Enfin... pourtant...

— Chut!... voilà maman...

A ce moment, en effet, M^{me} Palma entra dans la chambre, et, s'adressant à sa fille :

— Comment! vous n'êtes pas habillée?... vous avez donc oublié l'invitation à déjeuner de M^{me} Saint-Clare?... Quelle excuse donnerai-je bien pour votre absence?...

— En cela, chère maman, je vous laisse carte blanche; inventez tout ce que vous voudrez...

La vieille dame qui, depuis son entrée, était restée au milieu de la chambre, s'avança jusque près du lit ; puis, s'apercevant des couleurs de sa fille, elle lui prit le pouls, lui demandant :

— Vous n'êtes pas malade ?

— Si, si ! voyez-vous, le trouble de mon cœur me donne de telles palpitations !...

— Pas de plaisanteries, n'est-ce pas !... vous n'avez rien, et, pour vous punir, je dirai à notre amie que c'est votre paresse qui vous a empêchée de venir chez elle.

— Cruelle maman !... Comme c'est mal d'agir ainsi à mon égard aujourd'hui !...

— Et quelle excuse voudriez-vous que je donne, ma fille ?

— Seigneur ! c'est bien simple ! Ne pourriez-vous dire, par exemple, que, pareillement à l'homme qui, dans l'Ecriture, ne pouvait assister au festin parce qu'il venait de prendre femme, moi, je reste à la maison ce matin afin de méditer sur la brillante destinée qui m'est faite, comme future épouse de...

— Olga ! s'exclama M^{me} Palma, paraissant très contrariée, et d'un geste de tête désignant Régina, comme pour rappeler sa présence.

— Oh ! croyez-vous que j'aie pu lui cacher ma

félicité?... Non... non... déjà je lui ai annoncé la grande nouvelle... et elle m'a promis de tenir le secret...

— Vous n'êtes qu'une bavarde !... Car vous savez parfaitement que la demande n'ayant été faite que d'hier, il ne convenait pas de faire aucune confidence avant que la réponse eût été donnée.

— Ah ! oui... la réponse !... Comme s'il y avait quelque doute quant à votre acceptation !... Allez, chère mère, ne cherchez pas à m'illusionner : tout est bien arrêté. Il n'y a pour moi, pauvre petite souris sans défense, aucune chance de salut : deux chats terribles, vous et M. Congrève, avez résolu ma perte...

— Régina ! dit la vieille dame, en se tournant vers celle-ci pour éviter de répondre aux dernières paroles de sa fille, si vous vouliez vous préparer, je vous conduirais en passant chez M^{me} Brompton, pour votre répétition.

— Bien, madame, j'y cours.

Quelques instants après, toutes deux étaient descendues et montaient en voiture.

Pendant le trajet, M^{me} Palma ne fit aucune allusion à ce qui venait d'être dit, mais, contrairement à son habitude, elle parut assez gaie, conversa même agréablement.

Arrivée près de l'endroit où elle devait se rendre Régina descendit de voiture.

La répétition n'eut pas lieu ce jour-là. Après une demi-heure d'attente, le professeur, M. Hurtzel, faisait savoir qu'il était souffrant, et priait qu'on voulut bien remettre la séance au lendemain à quatre heures.

Libre alors de son temps, la pupille de l'avocat résolut de profiter de cette circonstance pour aller voir M^{me} Mason, déménagée depuis peu. Aussi, au lieu d'accepter l'invitation à déjeuner qui lui était faite par M^{me} Brompton, se retira-t-elle aussitôt.

Le logement de l'amie de M^{me} Lindsay se trouvant dans la même rue, Régina y fut bientôt arrivée. Elle s'arrêta en face du n° 43 et sonna. A la bonne qui vint ouvrir, elle s'informa si c'était bien là qu'habitait sa vieille amie ; sur une réponse affirmative, la jeune fille s'apprêtait à monter, mais la domestique, prenant la parole :

— Mademoiselle, je crois que c'est inutile que vous montiez : M^{me} Mason n'est pas chez elle en ce moment.

— Vous en êtes sûre ?

— Absolument certaine.

— Et vous ignorez où elle est partie ?

La bonne réfléchit un instant, puis répondit :

— Je crois qu'elle est entrée dans la maison en face. Voulez-vous que j'aille voir ?

— Volontiers.

Rapide comme un trait, la bonne partit et laissa la visiteuse attendre sur le seuil de la porte, qui était restée grande ouverte.

Jetant ça et là un coup d'œil dans la rue, Régina regardait les promeneurs. Tout à coup, sur le trottoir vis-à-vis, elle aperçoit une jeune personne voilée, mise avec élégance, qui passe hâtivement ; elle l'observe, car il y a une telle ressemblance entre elle et Olga Neville, que cela l'intrigue.

Elle examine davantage : plus de doute. La taille de celle qui marchait, la grâce de sa démarche, jusqu'à ses vêtements même, tout venait la convaincre que c'était son amie.

Et pourtant, il y a une demi-heure, la fille de M^{me} Palma était encore couchée et se disait fatiguée !...

Pendant que Régina cherchait à s'expliquer la présence d'Olga dans ces lieux, la bonne, qui avait été attardée par une demande de renseignements, revenait enfin en courant.

— Mille pardons de vous avoir fait attendre,

mademoiselle ! s'écria-t-elle dès qu'elle fut de retour ; j'ai été retenue là-bas.

Elle s'arrêta une seconde, car elle était tout essoufflée, puis ajouta :

— Effectivement, M^{me} Mason s'est rendue dans la maison d'où je viens, mais elle l'a quittée il y a dix minutes environ.

— Bien. Merci de votre dérangement. A son retour, veuillez avoir l'obligeance de lui dire que M^{lle} Orme est venue pour la voir, et qu'elle reviendra dimanche.

— Sans faute, je ferai la commission.

Régina revint alors sur ses pas, et prit vivement le chemin de la maison, pour arriver à temps au déjeuner.

Comme elle traversait la place, voilà qu'une main pesante se pose soudain sur son épaule : elle se retourne en sursaut et voit devant elle un homme d'une trentaine d'années, grand, brun, corpulent, aux traits accentués et communs, et dont la mise négligée révélait, sinon un mendiant, du moins quelque vagabond. Un sentiment de terreur la saisit, car cette figure, elle se rappelle l'avoir vue un jour, mais ne sait plus dans quelle circonstance, quand la voix expliqua tout :

— Régina ! commença l'inconnu, il est temps

enfin que nous nous rencontrions et que je vous parle !... Savez-vous qui je suis ?

— Parfaitement, répondit la jeune fille, qui venait de reconnaître l'individu qu'elle avait aperçu dans le cimetière de Vandalla le soir même de l'orage ; votre nom est Peterson, vous êtes le neveu d'Hannah Hinton, et l'ennemi de ma mère !...

— Le même, en vérité... mais apprenez de plus aujourd'hui que je suis votre père...

Comme paralysée d'horreur par cette subite révélation, la jeune fille devint très pâle, et regarda, les yeux démesurément ouverts, celui qui lui parlait, puis, elle s'écria :

— Vous !... oh non ! non ! ce n'est pas possible !... c'est faux !... c'est faux !...

Si terrible pour elle était cette pensée, qu'elle crut chanceler.

— Vous ne me croyez pas !... Eh bien, moi, je vous le demande, qui supposez-vous donc être votre père ?... De qui Minnie vous a-t-elle dit que vous étiez l'enfant ?...

— Je ne suppose rien... Maintenant pour ce qui est de ma mère, dont je vous défends de prononcer le nom sacré, elle ne m'a rien dit encore, et ne me fera connaître la vérité que quand elle le jugera à propos.

— Vraiment ! Elle a tant d'intérêt à ne pas divulguer son secret, que je ne m'étonne pas qu'elle se taise !... Abandonner un mari, un enfant, pour suivre, en Europe, un homme qu'elle sait être marié !...

— Taisez-vous !... Pas d'injures !... Ce que vous me dites là n'est que mensonge et pure calomnie, je ne vous crois pas...

— Ciel ! Ciel ! s'exclama l'individu avec une feinte émotion, ce que c'est que la pauvreté... un nom obscur !... Ma fille, mon propre sang me renie...

— Pas du tout !... Donnez-moi les preuves que vous êtes vraiment l'époux de ma mère, et je n'hésiterai pas à vous reconnaître...

— Vous me demandez des preuves !... Eh ! ma fille, la chose est assez facile...

Cette réponse, mais surtout le ton d'assurance qui l'accompagnait, redoubla l'anxiété de la pauvre Régina, et elle frissonna de tout son corps.

Elle fit pourtant taire son émotion, et, au bout de quelques minutes, elle regarda fixement l'individu en disant :

— Alors, que ne venez-vous me réclamer chez mon tuteur ?

— Je le puis, et il y a longtemps que j'y eusse

été, si cette honteuse affaire, portée en justice, ne devait attirer sur vous honte et disgrâce... Enfin, ajouta-t-il, je suis très pauvre, je ne pourrais vous procurer tout le luxe dont vous êtes entourée...

De grandes gouttes de sueur dégouttaient maintenant du front de la jeune fille, et elle était si émue qu'elle ne pouvait parler.

Voyant son trouble, comprenant aussi la nature généreuse de celle à qui il s'adressait, et voulant en profiter, le neveu de l'ancienne bonne de M^{me} Lindsay poursuivit :

— Je viens de vous dire que je suis très pauvre, ne pourriez-vous m'assister quelque peu ?...

— Vous désirez de l'argent ? demanda Régina.

— Oui, car je suis vraiment dans la misère.

La pupille de M. Palma mit aussitôt la main à sa poche pour en retirer son porte-monnaie, mais, ne le trouvant pas, elle dit :

— J'ai dû oublier ma bourse chez nous. Dites-moi ce qu'il vous faut, et demain, vers cinq heures, si vous pouvez vous trouver ici, je vous l'apporterai.

— J'y serai sans faute ; tâchez de me donner cent francs.

— Cent francs ! c'est beaucoup !... toutefois je ferai mon possible...

— J'y compte... Surtout, à demain, n'est-ce pas?... Et pas un mot à votre tuteur qui ignore la vérité dans cette affaire...

De nouveau, la jeune fille reprit sa course, mais elle était si troublée qu'elle n'entendit pas derrière elle un pas bien connu : celui d'Elliott Roscoë, qui, venu en commission en cet endroit, avait vu l'individu accoster la jeune fille, et s'était mis à l'écart pour écouter l'entretien.

A une heure juste, elle était de retour à la maison.

L'après-midi, Régina refusa de sortir ; le soir, elle se retira très tôt dans sa chambre, car M^{me} Palma et sa fille assistaient à un nouveau bal, et, vers dix heures, elle se coucha...

CHAPITRE XX

La pupille de M. Palma était trop agitée pour pouvoir dormir. La rencontre de la matinée avait tellement bouleversé son esprit qu'elle se sentait toute fiévreuse, et en même temps comme anéantie, et elle se demandait amèrement ce que l'avenir lui réservait.

« Si cet homme a dit vrai... s'il est vraiment mon père » se disait-elle, « quelle honte pour ma mère et pour moi !... Adieu pour toujours, mes rêves de bien-être et d'honneur !... adieu l'idéal de ma vie !... Si, au contraire, c'est un imposteur, quel regret d'avoir répondu à son appel, d'avoir cru à ses paroles, et de lui avoir fixé un rendez-vous pour demain !... »

Les heures se succédaient sans que Régina s'en aperçut et sans que le sommeil vînt la calmer. Tout à coup, vers deux heures du matin, la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra.

— Qui est là ? cria-t-elle, effrayée.

— Chut ! chut ! c'est moi, répondit Olga Neville qui revenait de sa soirée : j'éprouve le désir de partager votre lit, et je viens vous demander un moment l'hospitalité.

— Volontiers, venez : je vais vous faire place.

En quelques secondes, la fille de M^{me} Palm fut déshabillée.

— Dieu ! qu'il fait froid ! s'exclama-t-elle en se couchant, je suis glacée...

— Vous n'êtes pas malade, Olga ?...

— Non, j'ai seulement quelques frissons qui passeront vite, j'espère...

— Et votre soirée ?... Vous êtes-vous bien divertie ?...

— La soirée a été superbe, étonnamment brillante... et je me suis tellement amusée qu'il m'en reste encore tout étourdie...

— Votre jolie toilette a-t-elle eu du succès ?

— Oh ! un succès sans pareil !... Mais la nouvelle de mon mariage, que ma chère maman a annoncée à plusieurs personnes, après avoir nommé l'Illustrissime, en a causé bien davantage ; j'ai été tellement assiégée de gens venant me féliciter, que j'ai cru en perdre la tête.

— Quoi ! la réponse est déjà donnée !... vous êtes fiancée !...

— Certainement ; je dois même vous demander d'être ma demoiselle d'honneur : ce qui sera pour vous une belle entrée dans le monde.

— Non, ne comptez pas sur moi, Olga, car je vous aime trop pour coopérer à cet acte impie : épouser un homme uniquement pour ses richesses !... vraiment, je n'attendais pas cela de vous !...

Ces paroles furent prononcées avec fermeté, mais surtout avec beaucoup de tristesse ; aussi la fille de M^{me} Palma, avec son bon cœur, dit aussitôt :

— Eh bien, tranquillisez-vous, cher ange, amour de mon cœur : non, je n'épouserai pas ce vieux Midas. Mon acquiescement à ce mariage n'est qu'une ruse pour tromper Erle et maman, et arriver plus sûrement à mes fins.

— Cette fois, je ne vous comprends plus du tout... fit Régina, dont la surprise, à cette dernière déclaration, augmentait encore.

— Naturellement, ce que je viens de vous dire demande des éclaircissements : donc je m'explique.

En disant ces mots, M^{lle} Neville se soulevait un

peu, et, se tournant du côté de sa compagne, elle commença :

— Tout d'abord, dites-moi, vous avez dû trouver étrange ma conduite de ce matin : m'être dite fatiguée au point de rester au lit, et, une demi-heure plus tard, courir si loin, là où vous m'avez vue, sans que je vous donne ensuite aucune explication !...

— Effectivement, j'ai été un peu surprise de vous apercevoir là-bas, mais vous aviez peut-être quelque sortie à faire, et cela ne me regardait pas...

— Discrète enfant !...

— Oh ! cette discrétion est toute naturelle, Olga !...

— Mille pardons, ma chérie. Aussi, je me suis décidée, ce soir, à vous livrer mon grand secret.

Elle s'arrêta, puis, poursuivant avec un ton de tristesse :

— Depuis longtemps, j'aime un peintre que j'ai connu chez ma grand'mère dès ma plus tendre enfance. Il y a quatre ans, maman s'est refusée à notre mariage, à cause de l'opposition de son beau-fils qui avait entendu dire que celui que je voulais épouser courait et jouait (ce qui est faux). J'ai toujours patienté, espérant que ma

mère se laisserait toucher par la constance de mon amour et la vue de mon désespoir, qu'elle finirait par donner son consentement.

— Cependant, puisque ce n'est pas la volonté de votre mère, il faut bien vous soumettre... objecta timidement la pupille de l'avocat.

— Et pourtant, je suis décidée à n'en rien faire et à passer outre...

— Mais comment donc ferez-vous ?

— Oh ! c'est bien simple... je me sauverai d'ici, et j'irai me marier ailleurs...

— Que me dites-vous ?... mais c'est très mal !...

— Il le faut !... tant pis !... Ce matin, quand vous m'avez vue, j'allais avertir la mère du jeune homme de mon stratagème et de ma résolution, afin qu'elle en prévienne son fils qui voyage en ce moment pour affaires.

— Quel chagrin vous allez causer à M^{me} Palma et à mon tuteur !...

— Tant pis ! je vous le répète. Il est temps que je suive enfin l'inclination de mon cœur !... Et maintenant, bonsoir, ou plutôt bonjour ! Vite, dormons...

CHAPITRE XXI

Le lendemain, malgré la neige qui tombait à gros flocons et l'arrivée inattendue d'une parente de M. Palma, M^{me} Carew, riche et jeune veuve habitant les Antilles, venue avec sa petite fille Lhora, passer quelques jours chez son cousin avant de s'embarquer pour l'Angleterre, Régina partit sitôt le déjeuner pour assister à la répétition qui avait été remise la veille.

La leçon dura plus d'une heure. Dès qu'elle fut terminée, la jeune fille se dirigea vers l'endroit où l'individu lui avait assigné rendez-vous.

Embusqué derrière un arbre, Peleg Peterson l'attendait.

— Mieux vaut tard que jamais!... lui dit-il, dès qu'elle fut près de lui.

— Je n'ai pu venir plus tôt!... répondit Régina.

— Et ces cent francs... les avez-vous?...

— Impossible de vous en donner plus de quatre-vingts, je n'en ai pas davantage...

Elle lui remit en même temps un petit paquet bien ficelé, dans lequel elle avait enroulé cinq ou six pièces d'or.

Il le lui prit des mains, et, le mettant dans sa poche, il dit :

— Doutez-vous encore que vous soyez mon enfant ?

— Plus que jamais ! Car j'ai foi en cet instinct de la nature qui ferait que, mise pour la première fois en présence de mon père, je devrais le reconnaître, et devant vous, non seulement mon cœur ne parle pas, mais il tremble... comme si je me trouvais devant un ennemi.

— Enfin...

— Ne me parlez pas davantage. Quand vous aurez prouvé en justice vos droits sur moi, alors, seulement, je vous reconnaitrai.

— Et que ferez-vous pour me reconnaître ?

— Je vous rendrai les devoirs qui vous sont dus, mais j'irai loin, bien loin pour cacher ma honte... Et maintenant, adieu... je me sauve, car je suis en retard...

Tout en parlant, elle se retirait, quand il l'arrêta d'un geste :

— Un instant !... attendez !... Promettez-moi de revenir quelquefois, je suis si heureux de vous voir et de vous parler...

— Oh jamais ! et même à l'avenir, si vous me rencontrez, je vous défends de m'adresser la parole...

— Quoi ! c'est ainsi que vous m'abandonnez et me laissez dans la misère !

Régina, toujours aussi pâle que la veille et dont les forces commençaient à l'abandonner, se laissa émouvoir encore ; elle détacha de son portefeuille un feuillet sur lequel elle inscrivit son nom et l'adresse de M^{me} Mason, et dit ensuite :

— Tenez, quand vous serez dans le besoin, écrivez-moi à cette adresse, je vous enverrai quelque secours.

— Merci, merci, ma fille, répondit l'individu, prenant le papier, et affectant la plus grande douleur.

La pupille de l'avocat s'était retirée vivement, elle tournait maintenant le coin de la place, quand une personne, venant au devant d'elle, l'accosta, en disant :

— Régina !...

— Oh ! bonjour, monsieur Palma.

— Attendez-moi quelques minutes, reprit celui-ci, ma voiture est ici près ; je vais en profiter pour vous reconduire.

Il partit immédiatement, et la jeune fille le vit hâter le pas, puis parler à un agent de la sûreté, qui stationnait sur la place.

Quelques instants après, il était de retour avec le coupé. Il y fit monter sa pupille et donna l'ordre au cocher d'aller chez lui, et, là, de l'attendre environ un quart d'heure.

Ils n'échangèrent pas une parole durant le trajet; l'avocat semblait très préoccupé, et la pauvre Régina, dont l'émotion avait crû encore avec la rencontre de son tuteur, qu'elle n'attribuait pas au hasard, était trop impressionnée pour ouvrir seulement la bouche.

Ce soir-là, en l'honneur de M^{me} Carew, plusieurs amis de la famille avaient été engagés à dîner : c'étaient les Saint-Clare, les Brompton, M. Chesley, M. Silas Congrève, le cousin Elliott, etc...

Le repas fut assez gai. D'abord un peu froide, Olga, placée près de son fiancé, se dérida ensuite, et, par ses spirituelles réparties, les amusa tous. Seule, Régina paraissait indifférente. Elle ne se trouva à l'aise que quand on passa au salon. Là, pourtant, elle devait endurer une autre souffrance : les amabilités du maître de la maison pour la jolie veuve la rendirent jalouse, et elle comprit

que maintenant l'affection qu'elle portait toujours à Douglass Lindsay ne remplissait plus seule son cœur...

Vers minuit, les invités étant tous partis, M^{me} Palma, Olga et Régina s'apprêtaient à se retirer dans leur chambre quand l'avocat, qui venait de les laisser un instant, revint vers elles, et demanda à sa pupille de le suivre dans son bureau.

Sans faire d'observation, la jeune fille obéit.

Quand ils furent arrivés et que M. Palma eut refermé la porte, le tuteur de Régina lui dit :

— Peut-être êtes-vous étonnée de ce que je vous appelle à pareille heure, mais j'ai à vous demander quelques renseignements.

Puis, tirant de son gilet une petite feuille de papier, sur laquelle étaient écrits quelques mots au crayon, il la lui montra en disant :

— Reconnaissez-vous ceci ?

— Fort bien, monsieur, c'est mon écriture.

— Et c'est vous-même qui avez remis cette adresse?...

Un soupir étouffé, presque un gémissement, s'exhala de la poitrine de la jeune fille qui, de suite, avait reconnu dans ce feuillet celui-là même qu'elle avait donné le matin, et elle répondit faiblement, quoique distinctement :

— Oui... c'est moi...

— Et pourrais-je savoir dans quel but ?

— Oh ! cela non, excusez-moi, je ne puis le dire...

— Comment !... vous ne pouvez pas !...

Et, poursuivant ensuite :

— Eh bien ! moi, je veux le savoir, et au nom de votre mère, dont je représente l'autorité, je vous enjoins de me répondre.

Le ton avec lequel cette injonction avait été faite n'était pas celui de la colère ; mais c'était bien celui d'un ordre, d'un ordre tempéré par la pitié et la douceur.

Levant alors les yeux sur son tuteur et le suppliant du regard, Régina répondit une seconde fois :

— Non, non !... excusez-moi, c'est un secret qui n'appartient qu'à moi seule ; néanmoins, croyez-le, je ne suis pas coupable.

— Oh ! brave petit cœur ! s'écria M. Palma, que la vue de tant de douleur touchait. — Eh bien, oui, je vous excuse, gardez votre secret ; il est inutile de me le dévoiler, je connais tout !...

Devant cette subite déclaration, la pauvre Régina était trop impressionnée pour pouvoir répondre. Aussi, après une courte pause, l'avocat continua :

— Savez-vous, enfant, que l'homme qui, hier, sollicitait votre aumône, n'est qu'un misérable... qu'il est l'ennemi de votre mère..... celui-là même qui, par d'infâmes calomnies, lui a ravi son mari ?...

— Alors... il n'est pas... il n'est pas...

Elle ne put achever. Tout à coup, les forces venant à lui manquer, elle tomba inanimée sur une chaise.

Son évanouissement dura peu ; au bout de cinq ou six minutes, levant la tête et ouvrant les yeux, elle dit, en regardant son tuteur :

— Mon Dieu ! ai-je rêvé?... Ne me disiez-vous pas tout à l'heure que l'individu auquel j'ai parlé n'était pas mon père ?...

— Non, non, vous n'avez pas rêvé ; cet homme ne vous est rien... ce n'est qu'un vagabond... un mauvais sujet...

— Vous en êtes sûr?... bien sûr ?...

— Tout à fait...

— Et il ne viendra jamais me réclamer comme son enfant ?...

— Jamais ! d'ailleurs il est maintenant hors d'état de vous nuire. J'ai obtenu de lui la rétractation écrite de toutes les infamies qu'il a dites sur votre mère...

— O monsieur Palma ! monsieur Palma ! combien vous me rendez heureuse !...

De grosses larmes commençaient à couler le long des joues de la jeune fille ; aussi l'avocat, craignant pour elle la détente de ses nerfs, tant son émotion était vive, lui conseilla-t-il de monter de suite dans sa chambre, en lui disant :

— Allez maintenant vous reposer, Régina, et ne pensez plus jamais à ce vilain cauchemar.

Il lui tendit la main, qu'elle tint quelques minutes dans les siennes, et il ajouta avec un bon et consolant sourire :

— A l'avenir, enfant, ne me cachez rien, de grâce, et ayez confiance en moi...

Le soir même, l'avocat écrivait à M^{me} Orme pour l'avertir de ce qui s'était passé, et lui envoyer la copie de la rétractation faite par Peterson.

CHAPITRE XXII

La visite du général Laurance à M^{me} Orme avait été suivie de plusieurs autres, et, après quelques mois de fréquentation, la nouvelle de leur prochain mariage se répandait parmi leurs amis.

Un matin que, vers neuf heures, le Général se présentait à la villa de l'actrice, celle-ci le reçut en ces termes :

— Quoi !... déjà vous !... je ne vous attendais pas si tôt !

— Oh ! madame ! quand le bonheur de toute ma vie est en jeu, et qu'il dépend uniquement de votre réponse, pourrais-je être trop prompt à venir la connaître !...

— C'est vrai... c'est vrai... mais...

Machinalement, elle lui indiqua un siège auprès d'elle.

— Mais !... mais quoi ?... répéta le visiteur encore debout, et qui paraissait perplexe.

— Asseyez-vous d'abord, général, nous causons ensuite.

Dès qu'il eut acquiescé à son désir, il dit :

— Je vous en prie, faites cesser mes inquiétudes. Répondez-moi qu'enfin vous donnez votre consentement !

En même temps, il lui saisissait la main et la baisait avec effusion.

L'actrice restait silencieuse ; ses yeux étaient fixés dans le lointain, ses regards planaient sur les eaux bleues de la baie que dominait la villa, et semblaient y chercher quelque force mystérieuse qui l'aidât à répondre.

— Madame !... de grâce !... balbutia le Général, n'en pouvant plus.

Se retournant alors et regardant son interlocuteur, M^{me} Orme se décida à parler :

— Vous continuez à vouloir m'épouser, n'est-ce pas ? Pourtant, chaque fois que vous m'avez parlé de votre projet, je vous ai toujours déclaré que mon cœur ne serait jamais à vous ; eh bien, aujourd'hui, je vous dis : oui, prenez-moi quand même, mais si j'y consens, c'est uniquement dans l'intérêt de ma fille, qui devra porter votre nom, être votre héritière, puisque j'exige que vous la reconnaissiez légalement avant le mariage.

En terminant ces paroles, ses joues se coloraient, et son ton de voix devenait métallique.

Pendant qu'elle parlait, le Général était resté comme suspendu à ses lèvres ; maintenant qu'il connaissait sa sentence, il s'écria :

— Merci, ma bien-aimée ; votre acceptation me suffit pour l'instant, et vous me rendez le plus heureux des hommes. Si vous m'épousez sans amour, je ne désespère pas qu'un jour, vaincu par toute ma tendresse, vous ne m'accordiez en retour un peu d'affection. Quant à l'obligation que vous m'imposez d'adopter votre enfant, j'y consens volontiers, et suis prêt à signer l'acte dès que vous le désirerez,

— Alors, c'est une affaire entendue ?

— Parfaitement.

— Et quelle date fixez-vous pour notre mariage ? Ne le retardez point inutilement, je vous prie ?... Ce sera pour les premiers jours de février, n'est-ce pas ?...

— Non, non, en mai seulement. Avant de terminer ma carrière d'actrice, je désire me montrer une dernière fois sur le théâtre à Paris, et y jouer une pièce de ma composition, à laquelle je travaille depuis longtemps, et qui ne pourra être terminée qu'à cette époque.

— Tiens ! vous composez ? vous ne m'en aviez jamais parlé...

— C'est que je vous en réservais la surprise !...

— fit M^{me} Orme avec un malin sourire.

— Et de quel genre, cette pièce ? Est-ce une comédie ?...

— Jamais de la vie ! c'est un drame...

— Oh ! un drame !... répéta majestueusement son compagnon.

Et, après une courte pause :

— Il faudra me le montrer ; confiez-moi donc votre manuscrit pour quelques jours : cette lecture m'intéressera tant...

— Non ! excusez-moi, cette pièce ne peut être jugée que sur la scène, et je vous assure que l'effet en sera saisissant...

— Au moins, chère amie, vous ne pouvez refuser de m'en dire le titre !...

— Oh cela ! volontiers. Elle est intitulée : INFELICE, ce qui, en italien, veut dire INFORTUNÉE...

Le Général prit ensuite congé de l'actrice, qui se retira dans sa chambre, pour réfléchir et travailler.

CHAPITRE XXIII

Après la visite de M^{me} Carew, qui dura dix jours, Régina resta seule à la maison avec M^{me} Palma, (Olga ayant été appelée en Albanie pour le mariage d'une de ses amies). Elle passait la plus grande partie de ses journées dans sa chambre et cherchait à éviter, autant que cela lui était possible, le tête-à-tête avec son tuteur, car elle se trouvait gênée en sa présence, depuis qu'elle avait compris la nature des sentiments qu'elle éprouvait pour lui. Cherchant à oublier les terribles émotions qu'elle avaient eues, à se distraire de ses pensées de jalousie envers M^{me} Carew, qu'elle croyait aimée de l'avocat, elle passait de longues heures soit à jouer du piano, soit à étudier.

Un soir que, comme de coutume, la jeune fille se retirait après le diner, M. Palma la rappela pour lui remettre une lettre au cachet bien connu ; elle revint donc sur ses pas, tendit la main pour rece-

voir la missive, mais, s'étant prise à rougir, et ayant, par hasard, jeté les yeux sur son tuteur, elle s'aperçut que, lui aussi, la regardait, et elle se troubla tout à fait.

Sans mot dire, elle se retira dans sa chambre. Dès qu'elle y fut arrivée, s'asseyant en face de son petit bureau, elle resta accoudée, la tête dans les mains, et pensa :

« Dieu ! se dit-elle, je suis bien sûre qu'il connaît mon secret : tout à l'heure, il a dû s'apercevoir de mon émotion... »

Pendant une dizaine de minutes, elle resta ainsi plongée dans ses réflexions ; puis, se souvenant enfin qu'elle avait une lettre à lire, elle en brisa le cachet et en prit connaissance.

Cette lettre, qui était de Douglass Lindsay, était ainsi conçue :

« Ma bien chère Régina,

» J'avais pensé attendre votre dix-huitième année pour vous faire part de mon désir et vous adresser une suprême demande, mais mon retour définitif en Amérique, nécessité par l'état de ma santé qui ne peut supporter plus longtemps le climat de l'Inde, et surtout la constante assu-

rance que vous me donnez dans vos lettres que votre affection pour moi est toujours aussi vive, me déterminent à anticiper l'heureux instant où, confiant en votre amour, je devais solliciter votre main.

» Pour moi, depuis que j'ai le bonheur de vous connaître, vous seule avez occupé ma pensée ; et dans ces régions sauvages, où de longues années j'ai travaillé pour gagner quelques âmes à Dieu, toujours votre souvenir m'a encouragé et soutenu : mon seul désir était de voir arriver l'époque où vous pourriez enfin devenir ma compagne.

» Vous rappelez-vous que, jeune enfant, vous désiriez ne me quitter jamais : le voulez-vous encore ?...

» Consultez votre cœur : priez Dieu pour qu'il vous fasse connaître sa volonté, et prenez aussi conseil de votre mère.

» Et si, comme je l'espère, ma demande doit être agréée, dès maintenant, je vous prie, mettez au doigt la bague qui se trouve dans la petite boîte que je vous ai confiée il y a cinq ans, en vous adressant mes adieux, et priez M. Palma de vous permettre de venir à ma rencontre à San-Francisco, le 30 du mois prochain.

» Maintenant, adieu, ma bien-aimée : puissè-je vous retrouver bientôt et voir se réaliser mes vœux !

» A vous pour toujours,
» DOUGLASS LINDSAY ».

Tout d'abord un peu surprise de cette lettre, la pupille de l'avocat éprouva ensuite un sentiment de joie, car si le jeune ministre ne tenait plus la première place dans son cœur, son affection pour lui était encore vive et profonde, et elle se dit aussitôt : « Ce mariage est mon port de salut. Dieu permet que je me rapproche du compagnon de mon enfance, pour que j'oublie celui auquel je ne puis appartenir, puisque, sans doute, il est engagé dans d'autres liens... »

A la joie succéda le calme. Pendant deux heures, sa mémoire lui retraça les heureux jours qu'elle avait passés avec le jeune homme ; puis, elle pria Dieu de lui accorder sa grâce, et mit au doigt la bague de ses fiançailles ; enfin, elle se prépara à écrire à sa mère.

Il était alors dix heures : la pauvre enfant s'installait de nouveau devant son bureau, quand un bruit de pas précipités dans l'escalier lui fit ouvrir la porte de sa chambre :

Une personne grande et mince, enveloppée d'une longue pelisse, venait d'atteindre le palier. Eclairée par la lueur du bec de gaz, Régina aperçut de suite le visage de celle qui arrivait, et ne fit qu'un bond dehors :

— Quoi ! Olga !... vous ici !... s'écria-t-elle, mais personne ne vous attendait avant vendredi !...

Puis, presque aussitôt :

— Seigneur !... qu'y a-t-il ?... vous paraissez toute bouleversée...

Pâle, l'air hagard, les cheveux en désordre, comme vieillie de dix ans, la fille de M^{me} Palma ne répondit point, et resta immobile.

— Mais Olga ! ma chère Olga ! parlez donc !... s'écria de nouveau Régina, effrayée de ce silence.

En même temps, jetant les bras autour du cou de sa compagne, elle la regardait, semblant l'implorer.

Alors, comme si cette étreinte seule avait averti Olga Neville de la présence de Régina, elle dit :

— Tiens ! c'est vous, brave petit cœur !... le seul peut-être qui existe sur la terre...

Puis quelques secondes après :

— Où est maman ?

— A l'Opéra.

— Ah ! oui... voir *Belzébuth* sans doute !...

Chacun court à cette pièce, sans se douter que, probablement, tous joueront dans le chœur final...

Elle avança de quelques pas ; puis, poursuivant :

— Et Erle Palma ?

— Il est à Washington pour affaires.

— O Dieu !... puisse-t-il n'en jamais revenir !... et y trouver la mort comme il le mérite !...

Disant cela, elle porta vivement la main au front, l'en retira aussitôt et poussa un long gémissement.

— Mais qu'est-il donc arrivé ? demanda Régina. Dites-moi la cause de votre grand chagrin... vous savez bien, qu'à moi, vous pouvez tout dire...

— Jamais !... jamais... personne n'aura plus ma confiance... Fussiez-vous un archange, un chérubin, je ne parlerais pas !...

Et, après une courte pause :

— Je vous demande seulement de me laisser venir chez vous ; je veux, pour cette nuit, me dérober aux regards de maman. Demain, tout le monde pourra me voir...

Régina la fit entrer dans sa chambre, puis dès qu'elle vit la fille de M^{mo} Palma se jeter sur la chauffeuse, près de la cheminée, elle lui retira

son chapeau, la débarrassa de son châle, et s'agenouillant près d'elle, elle lui prit doucement la main :

— Oh ! je vous en conjure, confiez-moi votre peine, que je vous console !

Il y avait dans son regard un tel élan de tendresse, que M^{lle} Neville jugea impossible de lui refuser sa confiance, et, faisant effort pour parler, elle dit ces simples mots :

— C'est tout !... c'est fini... j'ai perdu mon Belmont !...

— Quoi ! il est mort !...

Un cri rauque, cri poignant de douleur, sortit de la poitrine de la pauvre infortunée. Levant au-dessus de la tête ses mains qu'elle tordit avec passion, elle répondit :

— Ah ! plutôt au Ciel qu'il fût ce que vous dites !... Au moins, dans ce cercueil que j'aurais moi-même refermé, près de cette tombe où chaque jour j'aurais été prier, je saurais qu'il est encore mien... mien... et pour toujours !...

Elle s'arrêta un instant ; puis, continuant :

— Mon malheur à moi, est mille fois plus terrible ; depuis hier, je sais que celui que j'ai tant aimé appartient à une autre ; il est le mari d'une jeune veuve qu'il connaissait à peine sans

doute, et qui, par ses richesses, a réussi à le gagner, au moment où sa mère et lui étaient sans ressources.

— Et qui vous a appris cette nouvelle, ma pauvre Olga ?

— Lui-même, par une lettre dans laquelle il me demande pardon, et accuse votre tuteur d'être la cause de notre malheur et de sa ruine, puisque c'est lui qui a empêché ma mère de lui accorder ma main.

— Mais alors, il ne vous aimait pas s'il s'est donné à une autre ?...

— Chut ! pas un mot contre lui !... Il a dû souffrir... avoir un moment de désespoir et de faiblesse... et je l'aime malgré tout !...

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels la fille de M^{me} Palma mit brusquement la main dans sa poche et sembla y fouiller.

— Régina ! je voudrais boire. Voudriez-vous descendre me chercher quelque chose ? dit-elle ensuite.

Son ton était fébrile, ses yeux de feu ; aussi, un soupçon traversa-t-il l'esprit de la pupille de l'avocat, qui répondit :

— Ce serait très volontiers, mais vous savez bien que je n'ai pas la clé du buffet !...

— Eh bien, allez éveiller Hattie.

— C'est vraiment bien nécessaire?...

— Je vous dis que j'ai soif!... répondit sèchement M^{lle} Neville.

Devant cette insistance, la jeune fille s'en alla, et fit quelques pas dans le couloir; mais craignant un malheur, elle ne poursuivit pas sa route et revint doucement vers la chambre; arrivée près de la porte, elle se baissa pour regarder par la serrure.

A ce moment, la fille de M^{me} Palma, debout devant la cheminée, tenait dans l'une de ses mains un petit flacon, avec étiquette rouge, qu'elle s'apprêtait à porter à ses lèvres, et prononçait à haute voix ces paroles :

— Oh ! si vraiment j'ai une âme immortelle, que Dieu, mon juge, ait pitié de moi et qu'il me pardonne !

En un mouvement plus rapide que l'éclair, Régina fut près de la malheureuse, et lui arracha des mains le poison qu'elle allait absorber, s'écriant :

— Quoi !... vous voulez vous donner la mort !... Mais vous êtes malade, Olga... vous ne savez ce que vous faites !...

Quand M^{lle} Neville se vit enlever le flacon, un cri de rage sortit de sa poitrine ; elle se jeta sur son

amie et la frappa. Quelques minutes plus tard, une détente s'opérant en elle, elle eut une crise de larmes, dont Régina sut profiter pour s'approcher d'elle, la déshabiller et la faire coucher. Vers minuit, elle commença à divaguer ; à une heure du matin, le délire était complet, et quand M^{me} Palma revint, la jeune garde-malade alla la prévenir aussitôt de l'état dans lequel se trouvait sa fille. Le lendemain, le docteur, appelé, déclara une fièvre cérébrale.

Près de trois semaines s'étaient écoulées depuis le début de la maladie d'Olga. Un soir, que la pupille de M. Palma, fatiguée des veilles qu'elle avait dû s'imposer près de son amie, s'était retirée assez tôt dans sa chambre, elle s'apprêtait à se déshabiller quand elle entendit frapper à sa porte. Elle alla ouvrir et vit son tuteur, une dépêche ouverte à la main :

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle. Oh ! un malheur arrivé en mer à mon cher Douglass, sans doute !...

Sans répondre, mais le regard plein de compassion, l'avocat tendit à la jeune fille la petite feuille bleue et s'éloigna, ne voulant point être témoin

du grand chagrin que la nouvelle allait provoquer.

Cette dépêche, signée de M^{me} Lindsay, contenait ces quelques mots :

« Monsieur Palma, veuillez prévenir votre pupille de la mort de mon fils bien-aimé. Hier, à la suite d'une hémorragie, Douglass a expiré dans mes bras. »

CHAPITRE XXIV

M^{me} Orme avait terminé son manuscrit et l'avait remis entre les mains du directeur du théâtre. La pièce devait être jouée le 10 mai ; aussi l'actrice, voulant que sa fille assistât à la représentation, avait-elle prié M. Palma de la lui renvoyer quelques jours avant cette date.

C'était le lendemain de l'arrivée de Régina à Paris. La jeune fille, debout près de sa mère qui se reposait sur un sofa, l'enlaçait de ses bras et ne cessait de la contempler ; elle lui parlait, avec l'accent ému de la tendresse, du bonheur qu'elle éprouvait de la revoir enfin après les longues et douloureuses années de la séparation. L'actrice caressait son enfant, la couvrait de baisers, lui disait son amour...

Les premiers moments d'épanchement passés, Régina parla de ses tuteurs, de la vie qu'elle avait menée chez eux, du jeune ministre qui avait été

si tôt ravi à son affection ; mais elle passa sous silence les sentiments qu'elle éprouvait pour M. Palma. Enfin, elle entama le chapitre des études, des arts d'agrément auxquels elle s'était adonnée avec tant d'ardeur. Quand elle eut terminé son récit, elle demanda :

— Mon éducation vous paraît-elle achevée, mère?... Suis-je bien devenue ce que vous aviez rêvé?...

Un long et affectueux baiser déposé sur le jeune front fut une première réponse ; ensuite l'actrice, regardant sa fille, ajouta :

— Je trouve ma Régina aussi accomplie que possible : elle satisferait la plus fière, la plus orgueilleuse des mères !...

Dans la conversation, pas la moindre question, aucune allusion, même indirecte, n'avait été encore faite sur son père par la discrète enfant.

M^{me} Orme admirait cette extrême délicatesse, mais jugeant qu'il était temps de lever le voile qu'elle avait caché tant de douleur, elle se décida elle-même à parler, et débuta ainsi :

— Savez-vous, ma chérie, combien je vous aime ?

— Oh oui ! mère, je le sens...

Et, en même temps qu'elle répondait, la jeune

filles tendait ses lèvres, comme pour solliciter un baiser.

Mais à la vue de cette bouche si semblable à celle dont autrefois elle avait reçu les caresses, l'actrice frissonna, et ses paupières battirent.

Régina s'aperçut de ce trouble, et, voulant en connaître le motif, timidement elle demanda :

— D'où vient qu'en me regardant, vous paraissez tout à coup si triste, que vos yeux même se détournent ?

— Oh ! la raison... faut-il vous la donner, ma chérie ?... Eh bien, c'est que vous êtes à un tel degré l'image vivante de votre père, qu'en vous voyant tout un passé me revient à la mémoire, et que je regrette mes courts instants de bonheur !...

En même temps, une larme jaillissait de ses yeux, et tombait sur le front de son enfant.

— Mère, mère, pardon si, par une demande irréfléchie, j'ai éveillé en vous quelque amer souvenir...

Et, après un silence de quelques minutes, elle ajouta :

— Oh ! combien je suis désolée que les traits de mon visage ne ressemblent pas plutôt aux vôtres !...

— Au contraire, bénissez-en la Providence,

dence, qui me met entre les mains l'arme la plus sûre pour me défendre de la plus noire des calomnies. A vous voir, bientôt, le père ne pourra plus renier son enfant, ni l'aïeul son sang !...

Tout en causant, M^{me} Orme s'était animée ; un tremblement convulsif agitait ses membres. Régina, désirant détourner la conversation, dit :

— Ne parlons plus de cela... vous avez trop de peine !...

— Pourtant, il le faut, ma fille !... Il est temps que je vous entretienne des malheurs qui ont suivi mon mariage et que je vous apprenne votre véritable nom...

M^{me} Orme commença alors le récit émouvant du drame de sa vie, et Régina, très calme, l'écoutait avec un recueillement plein de piété filiale.

CHAPITRE XXV

A peu près à la même époque où cette première entrevue avait lieu entre la mère et l'enfant, une petite scène tout intime se passait dans la famille Laurance.

En descendant le matin dans la salle à manger pour le premier déjeuner, le général fut très étonné d'y trouver déjà son fils qui, d'ordinaire, se levait beaucoup plus tard. Il lui souhaita le bonjour et le félicita d'être aussi matinal.

Cuthbert Laurance, vêtu d'une élégante robe de chambre, était assis à table. D'une main, il portait négligemment une tasse de thé à la bouche ; de l'autre, il froissait un morceau de papier. Il était pâle et semblait préoccupé.

Se levant à l'arrivée de son père, il lui rendit son bonjour en le saluant, puis se rassit sans dire mot.

— Mais, qu'avez-vous donc ?... demanda le

général, s'apercevant de l'air soucieux de son fils.

Un instant silencieux et continuant de froisser le papier, Cuthbert prit enfin la parole :

— Vous me demandez ce que j'ai !... C'est pénible à dire : non seulement les affaires de mon beau-père vont de plus en plus mal, mais j'apprends à l'instant qu'Abbie vient de perdre une somme considérable au jeu, et, si vous ne me venez en aide, je vais me trouver dans la gêne...

Tout en écoutant, le général se servait à déjeuner. Quand son fils eut terminé, il posa tranquillement la théière d'argent à sa place, et dit :

— Je crois vous avoir déjà fait entendre que mes ressources ne sont pas inépuisables. Vos demandes d'argent se répètent sans cesse, et je ne puis continuer d'y faire face.

Puis, après une courte pause :

— Il est certainement regrettable que la situation de votre beau-père ne s'améliore pas, et que votre femme continue à dépenser sans compter et à perdre au jeu des sommes folles. Mais que voulez-vous ?... Ce n'est pas toujours à moi, qu'il incombe de supporter les conséquences de vos malheurs domestiques !...

Et, prenant en main sa tasse de thé, il acheva de la boire.

Cuthbert Laurance parut très contrarié de ce refus, et le nuage qui, tout à l'heure, assombrissait son front, s'accentua davantage.

Après un court silence, il dit :

— Vous oubliez donc, mon père, que c'est à cause de vous que j'ai contracté ce mariage... vous m'y avez forcé...

— En cela, j'ai agi pour le mieux, répliqua le général, un peu sèchement.

Après un silence, le fils, essaya une nouvelle tentative :

— Alors, c'est bien résolu... vous me refusez tout secours !...

— Je regrette d'être obligé d'agir ainsi, mais je vous assure que je ne puis plus rien pour vous... d'autant plus !...

— D'autant plus?... répéta Cuthbert.

Le général hésita, mais, s'enhardissant soudain et tirant un cigare de sa poche, il dit en l'allumant :

— Que je suis sur le point de faire un nouveau pas dans la vie : bientôt, je me marie.

Un instant comme étourdi par cette nouvelle, Cuthbert Laurance resta sans parole, mais le premier moment d'étonnement passé, il s'écria :

— Quoi!... vous vous remariez!... à votre âge!...

— Parfaitement!... Il n'y a pas de quoi vous surprendre!... Ma vieillesse n'est point tellement avancée que mon mariage doive paraître ridicule aux yeux du monde!... De plus, il est naturel qu'après m'être sacrifié si longtemps pour votre bonheur, je songe à me créer un nouvel intérieur, un autre foyer qui abritera mes derniers jours!...

— Vous m'étonnez!... fit le fils, d'un ton où perçait le dépit, en se levant de sa chaise.

— Oh je comprends votre mécontentement, mais ma décision est irrévocable.

— Et puis-je connaître le nom de la personne que vous voulez épouser...

— Pourquoi pas!... C'est la jolie M^{me} Orme, l'actrice en renom.

En dévoilant son secret, le général ressentait un réel embarras, et regardait vaguement devant lui.

— Eh bien?... qu'en dites-vous? continua-t-il au bout de quelques minutes, voyant que son fils ne répondait pas.

— Je dis, répliqua celui-ci qui avait pâli soudain en entendant le nom de la femme dont la vue l'impressionnait toujours, que M^{me} Orme est, à tous points de vue, digne d'être aimée; mais vous oubliez, ce me semble, vos principes d'honneur de jadis!...

— Ah! vous voulez parler de mésalliance?...

— Il n'y a point de mésalliance, mon père, où existe la vertu : ce que je voulais dire...

Mais le général, gêné d'être pris en flagrant délit d'inconséquence, voyant que son fils, debout près de la porte, s'apprêtait à sortir, l'interrompt, disant :

— Oui, oui, allez, c'est bien... je comprends...

Puis, changeant de ton :

— A propos, voudriez-vous me faire un plaisir?... M^{me} Orme, qui vous connaît, paraît-il, m'a prié de vous demander d'assister avec moi à une pièce de sa composition, qu'elle doit jouer, le 10 de ce mois, avant de quitter le théâtre pour toujours. Puis-je lui écrire que vous accédez à son désir?

— Mais oui, certainement.

Le général se leva pour partir. Cuthbert Laurance le laissa faire, car, après de pareilles émotions, il voulait être seul pour mesurer l'étendue de son malheur!...

CHAPITRE XXVI

Le grand jour était arrivé !... Vers huit heures du soir, le tout *select* de Paris, attiré par l'annonce du nouveau drame dont on connaissait l'auteur, avait afflué au théâtre, et, anxieux, attendait le lever du rideau.

Le général et son fils, venus des premiers, occupaient leur loge.

Enfin, les derniers sons du brillant orchestre viennent de s'éteindre : le rideau se lève, et, sur la scène, figurant l'extérieur d'un humble cottage, apparaît l'actrice Minnie Merle qui, dans la pièce porte le nom de May Andriès. Elle est vêtue comme une jeune fille de condition modeste ; ses cheveux blond doré sont cachés par une perruque châtain foncé ; elle est assise près de la porte ; debout, devant elle, un jeune ouvrier représente Peleg Peterson.

Une salve d'applaudissements salue l'actrice ;

mais, tandis que le général regarde avec ravissement et amour cette femme qu'il considère déjà comme sienne, Cuthbert sent son corps frissonner et la sueur lui monter au visage : M^{me} Orme, ainsi vêtue, lui semble être la réelle vision de celle que, jadis, il a tant aimée...

Dans ce premier acte, le moins important de tous, l'actrice repousse avec fermeté ce jeune homme aux traits durs et grossiers, aux manières et au langage vulgaires qui, depuis longtemps, la poursuit en vain de ses assiduités, s'imaginant que, Minnie appartenant à une famille déchue, peut être son égale...

Vint le second acte.

Sur la scène où, grâce aux indications données par M^{me} Orme, le peintre a pu reproduire exactement l'université où Cuthbert Laurance a été élevé, l'actrice apparaît de nouveau. On la voit, un panier de linge au bras, franchir le chemin qui conduit au collège ; elle est bientôt accostée par un jeune et beau collégien de dix-sept ans, qu'elle connaît déjà, puisque, souvent, il lui a adressé la parole. Mais, cette fois, il l'oblige à s'asseoir, lui dit son amour et la conjure de l'épouser.

Dès que le rideau eût été levé sur le second acte, le fils du général avait affreusement pâli :

d'abord, il ne dit rien à son père, croyant être l'objet de quelque hallucination, mais, bientôt, ne pouvant plus se méprendre sur la signification de tout ce qu'il voyait, il se frappa le front, en disant :

— Grand Dieu !... grand Dieu !... c'est elle !...

— Qu'avez-vous donc ? demanda le général qui, ayant entendu les exclamations, mais n'ayant pas saisi les paroles, se retournait brusquement.

La gorge sèche, la respiration précipitée, les yeux toujours rivés sur M^{me} Orme, Cuthbert répondit :

— Je dis que c'est elle... elle... Minnie !...

— Quoi ?... vous dites ?... reprit le général, croyant avoir mal entendu.

Se tournant alors vers son père, les yeux hagards, toujours avec le même feu, l'infortuné répéta :

— Ciel ! ne me comprenez-vous donc point ?... Cette actrice que vous voyez, c'est Minnie !... c'est ma femme !... elle a mis en scène sa vie !...

— Mon fils, sûrement vous divaguez !... il faut retourner chez nous !...

— Comment !... mais ne reconnaissez-vous pas ?... ce collègue avec son petit bois... son lac... et ce collégien en tenue de sortie ?...

Le général, portant son regard sur la scène, et examinant avec la plus grande attention :

— Oui... oui... je vois bien... mais c'est purement l'effet du hasard...

Puis, regardant encore, moins certain cette fois, cherchant cependant à se rassurer, il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Non ! non ! la chose est impossible !...

Arriva le troisième acte, le mariage au presbytère.

D'abord, le digne et vénéré pasteur de la petite ville de Vandalla, prié par Cuthbert Laurance et Minnie Merle de procéder à la cérémonie de leur mariage, refuse de les unir, objectant leur extrême jeunesse à tous deux ; mais la grand'mère de la jeune fille, qui se dit être sa seule parente, insiste tellement que le ministre cède enfin, prononce les paroles ordinaires de bénédiction, et met au doigt de la jeune épouse, le singulier joyau qui doit être son alliance.

Pendant cette scène, M^{me} Orme s'était arrangée de façon à ce que ses moindres mouvements fussent aperçus par le général et par son fils ; aussi, ceux-ci reconnurent-ils parfaitement le bijou de famille, orné de la superbe agate noire et entouré de brillants.

Vint ensuite le quatrième acte.

Le père du nouveau marié (dans la pièce, baron de Kürtz), ayant, deux mois plus tard, appris l'union contractée par son fils, use de stratagème pour le rappeler à lui, et refuse de reconnaître son mariage. Ensuite, il fait commencer une enquête sur Minnie Merle par un de ses agents qui, justement, s'adresse à Peleg Peterson, et par vengeance, cet homme sans conscience et sans aveu, publie, sur la jeune femme qui l'a repoussé, les renseignements les plus faux et les calomnies les plus atroces.

C'est alors que le baron, qui désirait pour son fils un mariage répondant à son ambition, cherche à capter sa belle-fille et à acheter son silence, mais celle-ci, forte de son droit et de son honneur, repousse toutes les offres. Abandonnée par tous (sa grand'mère ayant accepté les quelques pièces d'or du baron), elle part pour l'hôpital où, après la naissance de sa fille, elle fait une longue et dangereuse maladie, pendant laquelle ses cheveux tombent pour repousser ensuite d'une tout autre nuance.

Aussitôt son rétablissement, elle prend la résolution de devenir actrice, afin de représenter un jour sur la scène le drame de sa vie.

Arriva enfin le cinquième et dernier acte.

Minnie Merle, qui réussit au théâtre, est demandée dans une grande capitale, où réside le père de son enfant.

Dès lors, tout concourt au succès du plan qu'elle a conçu.

Un jour, qu'elle joue le principal rôle dans *Kenilworth*, son mari, nouvellement remarié, assiste à la pièce avec sa compagne. Il est frappé de la ressemblance qui existe entre la tragédienne et une jeune femme qu'il a, autrefois, tendrement aimée ; il veut la revoir de plus près, se fait déléguer par son ministre et réussit à être admis près d'elle.

Puis, c'est le baron qui est tellement épris des charmes de l'actrice, qu'il ne manque pas une seule des représentations, et lui envoie des déclarations d'amour. Celles-ci sont fièrement repoussées, comme celles des autres admirateurs. Cet homme éconduit ne désespère pas de réussir à se faire un jour agréer ; et quand l'actrice part se reposer en Italie, il la suit... C'est là que, lié d'amitié avec le médecin de l'endroit, il parvient à rencontrer celle qu'il recherche depuis si longtemps, et à obtenir d'elle la permission de lui rendre visite ; dès ce jour, il se promet de l'épouser.

Un an se passe. Le baron de Kürtz est à la veille

d'adresser sa demande en mariage, quand, ô bonheur ! arrive à cette femme si éprouvée, une lettre dans laquelle son calomniateur rétracte tous ses mensonges ; alors, celle qui a soif de manifester publiquement son innocence, accepte la demande en mariage du baron, mais à la condition qu'il adoptera sa fille, et attendra, pour fixer la date de la cérémonie, la représentation d'un drame écrit par elle, qu'elle désire jouer avant de quitter le théâtre.

Pendant toute la durée de la pièce, M^{me} Orme avait produit sur l'auditoire une impression profonde. Jamais son talent n'avait atteint une telle perfection ; les malheurs de sa propre vie, si bien dépeints par la grande tragédienne, avaient ému tous les cœurs... Mais, le moment où elle communiqua à tous le frisson, ce fut quand, quittant le milieu de la scène, et se rapprochant de la loge du général, elle s'écria : « Allons, maintenant, partons, je les attends : c'est l'heure de la vengeance !... Mais fasse le Ciel que je ne maudisse point ceux qui ont brisé ma vie !... Que, comme Niobé plutôt, je sois changée en pierre, afin d'être aussi insensible pour eux qu'ils ont été insensibles pour moi !... »

Aussitôt ces paroles prononcées, l'actrice quitta la scène ; les bravos de la foule retentirent...

Enfin, le public se retira. La salle était presque vide quand le général et son fils, étourdis tous deux songèrent à se lever. Comme ils avaient reçu la veille une carte de M^{me} Orme, leur fixant un rendez-vous à son hôtel après la représentation, Cuthbert Laurance dit au cocher qui demandait des ordres :

— 34, avenue de l'Opéra, et attendez-nous.

— Oh ! non, mon fils ! non ! non ! de grâce ! fit le malheureux vieillard sitôt que la portière eût été refermée.

— Votre présence, à cette heure, m'est indispensable, mon père. Il faut que vous juriez à Minnie que c'est vous qui m'avez induit en erreur... que vous êtes le seul coupable... et que je l'ai toujours aimée...

Ils furent bientôt arrivés. On les introduisit dans un magnifique salon, brillamment éclairé, où M^{me} Orme les attendait déjà.

Dès leur entrée, l'actrice se leva, et, faisant quelques pas au devant d'eux pour les saluer, elle dit triomphante, les yeux brillants de joie :

— Eh bien ! messieurs, vous connaissez maintenant toute la vérité !... Venez-vous ici pour capituler ou pour me porter un défi ?...

Cuthbert Laurance s'était approché le premier

et, regardant l'ancienne idole, il répondit d'un ton fébrile et plein de tristesse :

— Minnie, je viens me disculper du crime énorme commis contre vous. Devant Dieu, j'atteste qu'après notre séparation, on a usé de violence pour me retenir et m'empêcher de retourner vers vous. J'ai cru à votre fidélité jusqu'au jour où on m'a certifié que votre enfant n'était pas de moi, et que vous aviez quitté l'Amérique avec votre amant.

Fière et digne, l'actrice l'avait écouté, mais, comme elle ne répondait point, il ajouta, se tournant vers son père :

— Ai-je dit la vérité?... confirmez-vous mes paroles?...

Très pâle, abattu, la tête relevée cependant, le général commença :

— Madame Orme, je...

Mais elle, aussitôt, en entendant ce nom, l'interrompit, s'écriant :

— Non ! non ! arrière maintenant toute feinte !... De par mon droit, jusqu'à mon divorce, je suis M^{me} Laurance.

Puis, se dirigeant vers le fond de la pièce, et soulevant une portière, d'un signe, elle appela sa fille qu'elle prit par la main, et la conduisant au père de son mari :

— René Laurance, le sang triomphe parfois de la malice : de qui pensez-vous que tienne cette enfant ?

Régina, son abondante chevelure blonde nouée sur le dos par un ruban d'azur, vêtue d'une simple robe de mousseline blanche, apparaissait, à cette heure, comme un céleste messenger venant apporter, aux mortels désunis, la concorde et la paix.

Le général leva les yeux, et, dès qu'il aperçut la jeune fille, il s'écria :

— Dieu !... Pauline Laurance !... ma sœur !... sa parfaite image !...

Cuthbert, lui, à la vue de cette créature si belle, si gracieuse, fut tellement ému qu'il lui fut d'abord impossible de parler ; ce ne fut que quelques minutes plus tard que, s'adressant à M^{me} Orme, il dit :

— O Minnie ! c'est là notre fille... mon enfant !...

En même temps, il s'avancait vers elle.

Mais l'actrice, devinant sa pensée, l'éloigna d'un geste, et entourant sa fille de ses bras, comme pour la protéger :

— Jamais ! jamais ! s'écria-t-elle, ne la touchez pas !... Puisque vous l'avez abandonnée, vous ne lui êtes de rien... Restez avec votre Maud !...

Ce dur refus, et, surtout l'accent avec lequel il avait été prononcé, furent trop pour le malheureux époux ; des sanglots lui montèrent à la gorge, il se cacha le visage dans les mains, et pleura...

Le triste spectacle, auquel Régina assistait depuis un moment, l'avait vivement impressionnée, bien qu'elle se fût admirablement contenue. Mais, voyant la douleur et les larmes de son père, se dégageant de l'étreinte maternelle, elle courut se jeter dans ses bras, en criant à M^{me} Orme qui voulait la retenir :

— Oh ! laissez, laissez ! qu'une fois, au moins, je l'embrasse !...

Longtemps, Cuthbert Laurance tint sa fille pressée sur son cœur, mêlant ses larmes aux siennes ; il l'aurait gardée encore si, au moment où l'actrice détournait la tête pour ne pas être témoin de cette scène déchirante, le bruit de la chute d'un corps, celui du général, ne l'avait forcé de s'arracher à cette étreinte.

Le surlendemain, René Laurance succombait à l'attaque d'apoplexie qui l'avait foudroyé, et trois jours plus tard, on l'enterrait au Père Lachaise. Son fils, contraint par les circonstances de quitter Paris, repartait bientôt pour l'Amérique, accompagné de sa femme et de sa petite Maud.

Avant son départ, l'actrice ne voulut point pardonner à son époux, et refusa de le revoir. Elle se le reprocha ensuite très amèrement, car peu de jours après, le bateau sur lequel Cuthbert s'était embarqué fit naufrage, et M^{me} Orme apprit par les journaux que pas un des passagers n'avait pu être sauvé.

CHAPITRE XXVIII

M^{me} Orme n'avait pu croire tout d'abord que son mari avait trouvé la mort dans l'épouvantable catastrophe survenue en mer. Elle fit mettre annonces sur annonces dans les journaux, mais toutes ses recherches demeurèrent infructueuses. Alors, l'amour de l'actrice pour Cuthbert, mal éteint dans son âme, se réveilla avec toute son ancienne force, et comme Paris lui rappelait de trop tristes souvenirs, elle quitta cette ville, afin d'aller en Italie, chercher le calme et la distraction dont elle avait besoin...

Une année s'était déjà écoulée depuis qu'elle était installée à Côme avec sa fille.

Un jour que Régina se préparait à fêter l'anniversaire de sa mère, toute joyeuse elle sortit de

grand matin pour cueillir quelques fleurs. Elle avait à peine achevé son bouquet, qu'elle aperçut, dans un des coins du jardin, un magnifique géranium rouge, fleur préférée de M^{me} Carew. Cette seule vue la rendit triste et pensive, et elle rentra aussitôt.

La jeune fille déposa sa jolie gerbe dans une des coupes de la salle à manger ; puis, après avoir ouvert une des fenêtres de la pièce, elle resta debout à contempler le magnifique panorama qui s'offrait devant elle. Les jolies villas éparses, tout environnées de verdure ; le lac, avec ses eaux bleues, sur lequel des gondoles légères glissaient doucement ; les Alpes aussi, que l'on apercevait dans le lointain s'élevant majestueusement. Et elle se prit à rêver à celui qui, seul maintenant, occupait toujours ses pensées.

Est-il marié ? se demandait-elle, et, dans son bonheur, m'a-t-il tout à fait oubliée ?... Sa femme le rend-elle heureux ?... Elle calcula le nombre de semaines écoulées depuis la réception de sa dernière lettre, et comme elle en compta jusqu'à six, elle s'attrista... Et pourtant, pensait-elle, il y a quelques jours encore, il écrivait à ma mère. Pourquoi donc, à moi, ne m'a-t-il pas adressé un mot ?...

Perdue dans sa rêverie, la jeune fille ne s'était pas rendue compte que l'heure passait vite, et n'avait point entendu ouvrir la porte de la salle à manger. Cependant, debout dans cette même pièce, depuis quelques minutes, son tuteur était près d'elle.

Longtemps encore, sans doute, Régina eût ignoré sa présence, si, par un brusque mouvement, M. Palma ne l'eût forcée à se retourner.

Pendant quelques secondes, la jeune fille resta immobile : Était-elle l'objet d'une hallucination ? ou faisait-elle quelque doux rêve ?...

— Eh bien ! Régina, vous ne me reconnaissez donc point ? demanda l'avocat.

Mais elle, toujours immobile, continuait de le regarder sans répondre.

— Régina ! répéta M. Palma, en s'avancant d'un pas.

Cette fois, la jeune fille, ne pouvant plus douter de son bonheur, accourut vers son tuteur, avec tout l'élan de sa joie, et lui dit :

— O monsieur ! comme je suis contente de vous revoir !...

Alors ce dernier, qui paraissait également très heureux, saisit les mains de sa pupille, et les retint un moment dans les siennes.

Puis, après avoir considéré la jeune fille, il lui demanda :

— Ma bien aimée connaît-elle le motif qui m'a fait traverser l'Océan?...

Silence d'abord. La crainte d'apprendre une mauvaise nouvelle fermait la bouche de la jeune fille.

Mais lui, le regard plus profondément attaché sur elle et accentuant ses mots :

— Vraiment, vraiment, elle ne le connaît pas!...

Les traits contractés, mais s'efforçant de ne pas laisser voir son trouble, Régina répondit :

— Oh ! oui, je m'en doute!... j'en suis même presque sûre!... La petite Lhora vous accompagne-t-elle ?

— Lhora!... Lhora!... mais que me parlez-vous de Lhora!... je n'ai point de raison pour me charger de la fille d'une simple parente ; l'enfant est actuellement au Cap avec sa mère.

A ce mot « une simple parente », Régina retint son souffle : quoi ! il n'était pas marié!... ce n'était pas pour cette femme qu'il venait en Europe!...

Elle se sentit rougir, perdit contenance et balbutia :

— Oh ! pardon!... c'est que j'avais pensé... j'avais cru...

— Vous aviez pensé... vous aviez cru quoi?... questionna l'avocat, qui était à mille lieues de soupçonner la vérité.

Elle, de plus en plus embarrassée et rougissant davantage, poursuivit :

— Eh bien ! que vous aviez épousé M^{me} Carew... et que vous veniez ici en voyage de noces...

La surprise de M. Palma fut grande. Jamais, en effet, il n'avait songé épouser sa cousine, et il se demandait comment pareille idée avait pu germer dans le cerveau de sa pupille.

Les premiers moments d'étonnement passés, se prenant à rire de bon cœur, il dit :

— Oh ! par ma foi !... ceci est réellement un peu drôle !... mais expliquez-moi donc ce qui a pu vous faire croire une semblable chose ?

La fille de M^{me} Orme, toujours convaincue que son tuteur aimait la jolie veuve, fit effort pour parler et dit :

— Mais, monsieur, l'explication en est bien simple : tout le monde à New-York connaît l'affection que vous portez à votre parente, on sait que vous devez l'épouser ; moi-même, j'en suis convaincue...

En même temps, elle s'efforçait de sourire, car son orgueil et son amour-propre de femme étaient

trop en jeu, pour qu'elle pût laisser soupçonner sa souffrance.

Alors l'avocat, comprenant la contrainte que s'imposait celle dont, depuis longtemps, il avait pénétré le cœur, l'attira vers lui, et, d'un geste amical, lui releva la tête.

— Oh ! le monde est vraiment perspicace !... et ma pupille l'est tout autant !

Puis, plongeant son regard dans celui de la jeune fille, il continua :

— Non, non, ils se sont trompés ceux qui m'ont cru capable d'un amour aussi vain... Celle que j'aime, ce n'est point une coquette : c'est une jeune fille dont ma maison a abrité l'innocence, et qui, maintenant, est encore aussi pure que le lis qu'enfant elle tenait à la main, lorsqu'elle m'est apparue pour la première fois...

A cette révélation, si heureuse mais si inattendue, la fille de M^{me} Orme crut chanceler. La transition si brusque d'une grande joie, succédant à une grande douleur, l'impressionnait trop vivement : c'était comme si, après avoir séjourné longtemps dans une caverne froide et obscure, elle avait été tout à coup éblouie et réchauffée par les bienfaisants rayons du soleil.

M. Palma, l'attirant à lui, lui prit les mains et les

baisa ; il allait commencer à l'entretenir de son amour lorsque, soudain, un pas qu'ils n'avaient pas entendu venir se rapprocha d'eux, et, presque en même temps, une voix s'écriait :

— Oh ! ma fille !...

A cette exclamation, poussée sur un ton d'amère tristesse, la pupille de l'avocat accourut près de sa mère. Celle-ci la pressa un instant sur son cœur, tandis qu'une larme coulait le long de ses joues.

Il y eut un court silence ; puis, l'actrice, après avoir salué le visiteur, lui dit :

— Quoi !... vous à qui j'avais confié mon unique trésor !... vous en qui j'avais mis toute ma confiance !... c'est ainsi que vous cherchez à capter mon enfant pour me la ravir !...

— Non ! non ! mère... M. Palma n'a jamais cherché à m'attirer à lui ; aujourd'hui seulement, pour la première fois, il me parle de son affection !... interrompit Régina.

— Je vous crois, chère enfant... mais laissez votre tuteur plaider lui-même sa défense.

— Je trouve, moi, qu'elle sera plaidée d'une manière plus douce, plus éloquente par votre fille, madame, et je vous prie de la laisser continuer.

— Qu'il soit donc fait selon votre désir, monsieur !... que votre pupille parle à votre place !...

Régina se jeta dans les bras de sa mère, et, au milieu de ses baisers et de ses larmes, elle lui avoua son amour, lui assurant de nouveau que son tuteur n'avait jamais rien fait pour le provoquer.

L'actrice, très émue, l'écouta et, dès qu'elle eut fini de parler, elle demanda.

— Alors, vous désirez épouser M. Palma?...
Vraiment vous le voulez ?...

— Oh ! oui, mère, si toutefois vous ne devez pas trop souffrir de mon abandon...

M^{me} Orme réfléchit quelques instants, puis, prenant la main de sa fille, elle la mit dans celle de l'avocat en disant :

— Eh bien ! prenez-la... je vous la donne... vous en êtes digne... Que Dieu fasse que vous la rendiez heureuse !...

Quelques minutes après, l'actrice quittait la salle à manger, pour permettre aux nouveaux fiancés de jouir seuls de leurs premiers moments de bonheur...

CHAPITRE XXVIII

En consentant à donner la main de son enfant, M^{me} Orme, ou mieux maintenant M^{me} Laurance, avait stipulé que le mariage n'aurait lieu que dans un an, alléguant la jeunesse de Régina et sa longue séparation d'avec celle-ci.

M. Palma dut donc retourner seul en Amérique, tandis que la jeune fille et sa mère se préparaient à quitter Côme, pour aller habiter le midi de la France.

Nul doute que ces douze mois d'attente ne parurent bien longs aux fiancés !...

Pourtant, qu'est-ce qu'un an dans la vie ?... Il s'écoula comme les autres... dans le calme et la tristesse pour M^{me} Laurance... dans l'illusion et l'espoir pour Régina... et la veille du mariage arriva enfin !...

C'était le soir de ce jour. Dans la véranda éclairée par le soleil couchant, l'actrice qui, jalou-

sement, comptait les heures qu'elle avait encore à passer avec sa fille, était assise près de Régina qui caressait le vieux mais toujours fidèle Héro.

Plus l'heure avançait, plus M^{me} Laurance paraissait plongée dans une sombre mélancolie. Aussi, la fiancée de l'avocat, désireuse de distraire sa mère de ses pensées, commença-t-elle à lui parler d'Olga, disant :

— Comme je suis contente de savoir que mon amie soit enfin en bons termes avec M. Palma !... Elle a, paraît-il, appris d'une manière sûre que les renseignements fournis sur le peintre étaient exacts, et elle lui est maintenant très reconnaissante d'avoir empêché son mariage.

M^{me} Laurance ne releva pas ces paroles. Les yeux fixés au ciel, elle paraissait, une fois encore, perdue dans les cryptes sombres et froides du passé, et il eût été difficile de l'en tirer.

Il se fit alors un silence absolu qui dura près d'une heure. Le son de l'angelus du soir rappela l'actrice à la réalité ; dès que les premiers coups se firent entendre, elle se tourna vers celle qu'il lui faudrait bientôt quitter, et lui dit :

— Votre fiancé ne doit pas tarder à arriver ; vous pourriez aller à sa rencontre jusqu'à la porte du jardin.

Puis, passant sa main dans la magnifique chevelure de la jeune fille et déposant sur son front un long baiser, elle ajouta :

— Oh ! avec quelle anxiété je me demande si celui qui, demain, sera votre mari, aura pour vous l'affection et les égards dont je voudrais vous voir entourée !...

Régina se leva aussitôt, prit les mains de sa mère et les baisa avec effusion, puis elle partit, suivie de Héro.

Heureuse et impatiente de revoir celui auquel depuis longtemps elle avait donné son cœur, la jeune fille se dirigea vivement vers la grille du jardin.

Son attente ne fut pas longue ; au bout de quelques minutes, elle entendait le roulement d'une voiture, et son fiancé en descendait bientôt, suivi d'un homme d'une quarantaine d'années, qu'elle ne reconnut pas d'abord.

Sitôt que M. Palma fut près de la jeune fille, il l'embrassa tendrement, et lui dit :

— J'apporte aujourd'hui à ma bien-aimée le plus beau, le plus riche présent que je puisse lui offrir.

Et, se retournant vers son compagnon, il désigna M. Laurance.

— Mon père !... s'écria Régina très émue, et elle se précipita dans ses bras.

Le premier moment d'effusion passé, l'avocat raconta à sa fiancée de quelle manière providentielle M. Laurance avait échappé au naufrage, et la triste existence qu'il avait menée depuis :

— Au moment où le navire sombrait, dit-il, votre père attacha sa petite Maud à sa ceinture, et fut assez heureux de pouvoir, avec elle, gagner à la nage une île déserte, où ils vécurent pendant un mois, attendant avec anxiété le passage d'un bateau. Enfin, un navire, qui se rendait à Valparaiso, parut à l'horizon, et tous deux purent se rembarquer. C'est pendant cette traversée que votre père eut la douleur de voir mourir son enfant, et, seul désormais (puisqu'il apprit que le corps de sa femme, Abbie, avait été retrouvé parmi ceux des naufragés), il partit pour Rio de Janeiro, où il put se procurer du travail, préférant rester à l'étranger, que de revenir en Europe réclamer sa fortune, qu'il croyait être entre les mains de sa première femme.

Après un séjour d'un an en Amérique, une place convenable lui ayant été offerte à Liverpool, il vint habiter cette ville, et, c'est là que, par la lecture d'anciens journaux, il apprit les insertions que votre mère avait fait mettre pour le retrouver. M. Laurance eut alors la bonne idée de m'écrire, et comme je lui répondis que non seulement celle

qui, un instant, lui avait refusé son pardon, ne lui en voulait plus, mais le pleurait avec une douleur que le temps ne pouvait calmer, il prit la résolution de venir me trouver à New-York. Il m'est arrivé il y a quelques jours, et je vous le ramène... Etes-vous contente?...

Pendant ce récit, la jeune fille s'était contenue pour cacher son émotion. Quand M. Palma eut terminé, elle sauta de nouveau au cou de son père, et s'écria :

— Oh ! quelle joie j'éprouve de vous retrouver !... et combien ma pauvre maman va être heureuse !...

— Elle m'a vraiment pardonné ?... Elle m'aime encore ?... balbutia M. Laurance.

— Oui, oui, soyez-en sûr... toute sa vie, vous avez occupé sa pensée... et jamais elle n'a cessé de vous aimer !...

— Et où est votre mère, ma chérie ? demanda l'avocat.

— Dans la vérandah où, seule, elle vous attend...

— Bien, je vais lui conduire M. Laurance. Veuillez m'attendre un instant.

Et, prenant congé de sa fiancée, M. Palma fixa sur elle un regard doux et profond, où il mit toute son âme et lui dit :

— Aujourd'hui je rends à vos parents la joie le bonheur... Demain, nous aurons notre tour...

L'avocat conduisit alors son futur beau-père jusqu'à la vérandah, et, ayant frappé à la porte, il le laissa entrer seul...

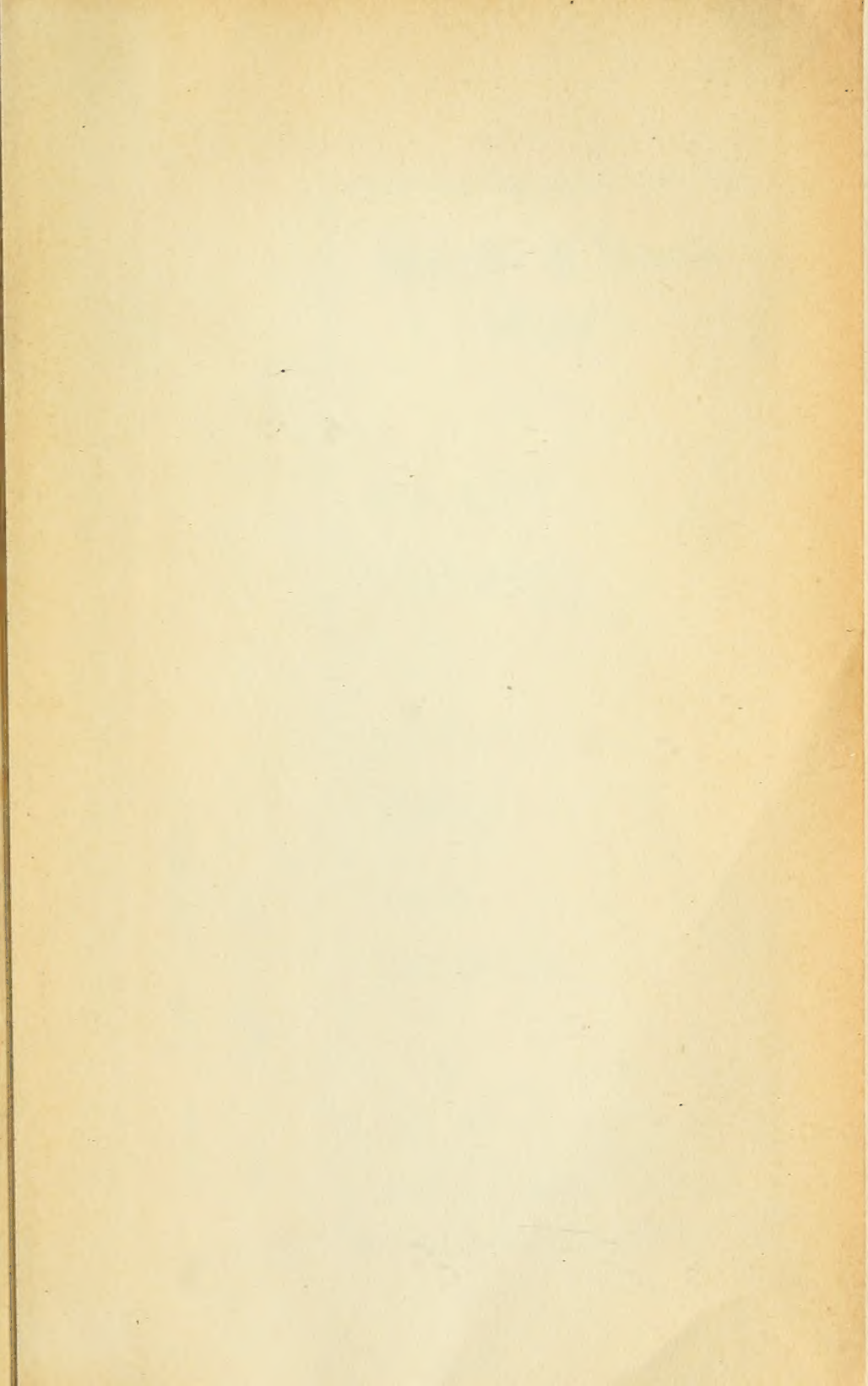
Deux cris alors, cris vibrants de joie et d'amour, retentirent dans la pièce où se trouvait l'actrice, et eurent leur écho jusque dans le jardin :

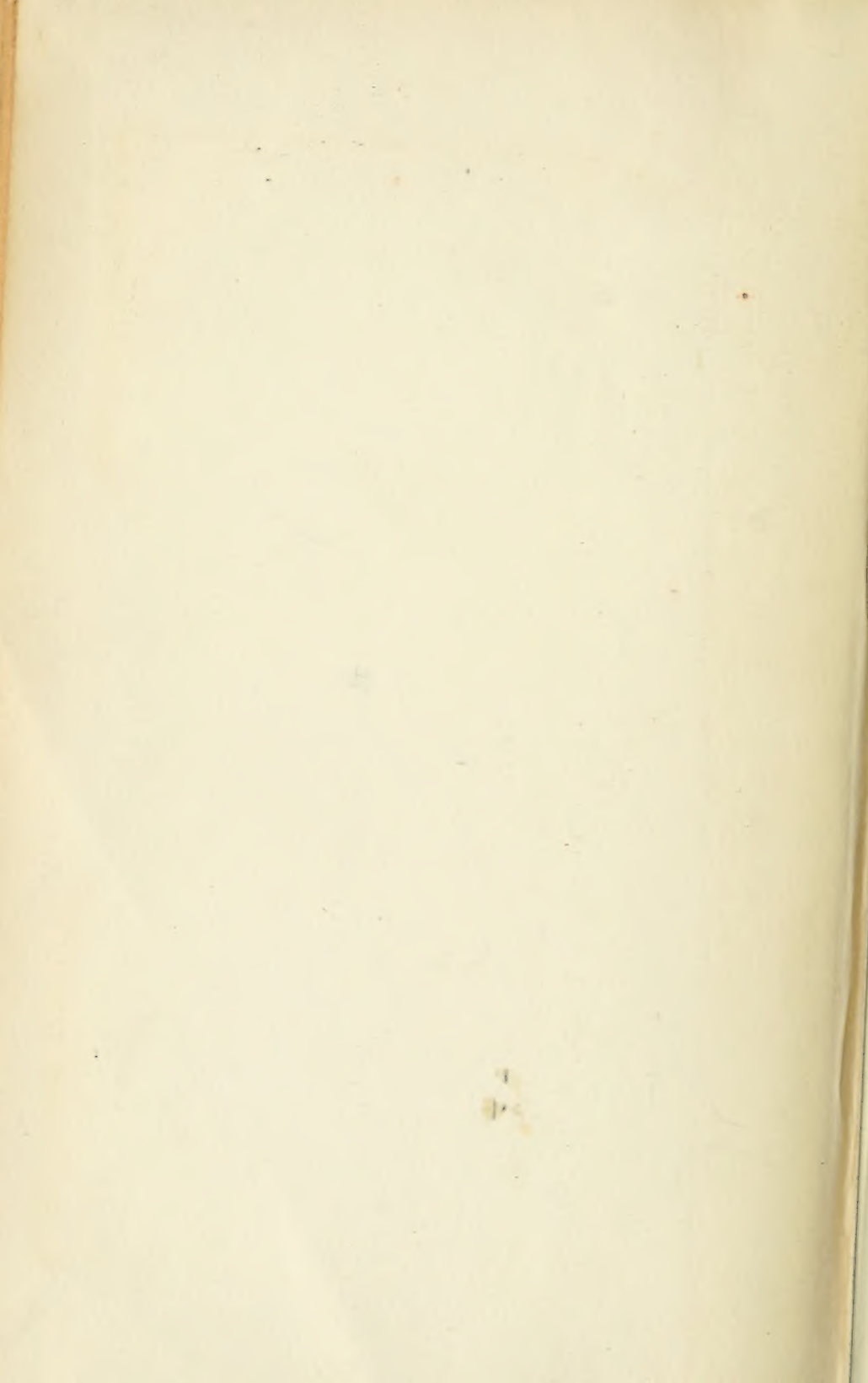
— Cuthbert !...

— Minnie !...

FIN







HC
T552i

251041

Author Tib (pseud.)

Title Infelice.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

